

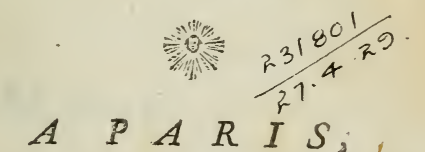


LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

Écrites des Missions étrangères ; par quelques Missionnaires de la C. de J.

XXIX RECUEIL.

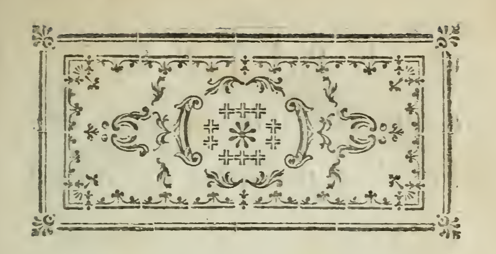


A PARIS,

Chez RUAULT, Libraire, rue de la Harpe, près de la rue Serpente.

MDCCLXXIII.

Avec Approbation & Permission.



ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MADAME

LA COMTESSE DE ***

PRINCESSE DE ***

MADAME,

La généreuse protection que vous daignez accorder

à nos Missionnaires, m'enhardit à présenter à VOTRE ALTESSE, *le vingt-neuvième Recueil de leurs Lettres. J'ose espérer,* MADAME, *que vous recevrez ces fruits de leurs loisirs avec les mêmes témoignages d'attachement & de bonté dont vous les avez honoré jusqu'ici. Je m'étois proposé,* MADAME, *de joindre, à ces foibles marques de la reconnoissance vive & durable qu'ils vous ont vouée, les sentimens de*

respect que m'ont inspiré vos vertus. Mais cette rare modestie dont VOTRE ALTESSE *donne de si beaux exemples aux personnes de son rang, me force à taire ce qu'elle seule se plaît à ignorer, je veux dire ces qualités adorables qui font l'admiration de tous ceux qui ont le bonheur de l'approcher.*

Puisque vous me défendez, MADAME, *d'en retracer ici le tableau, qu'il me*

ſoit du moins permis d'aſſurer VOTRE ALTESSE de la vénération profonde avec laquelle je ſuis,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
M. *** J.



AVERTISSEMENT
DU LIBRAIRE.

PERSONNE n'ignore avec quel empreſſement on a toujours accueilli les Lettres édifiantes & curieuſes des Miſſionnaires de la Chine & des autres contrées de l'Aſie : on y trouvoit abondamment tout ce qui pouvoit flatter la curioſité d'un Lecteur avide d'apprendre; & quand on intéreſſe, on eſt toujours ſûr de plaire. C'eſt aux Miſſionnaires Jéſuites que nous devons ce Recueil précieux de Lettres

auſſi agréables qu'inſtructives. Ce ſont eux qui nous ont fait connoître les uſages, les mœurs, le caractère & les loix d'un peuple dont nous n'avions auparavant que des idées vagues & confuſes ; c'eſt d'eux que nous tenons cette foule de relations & de mémoires concernant l'hiſtoire de cette Nation ; c'eſt par eux que nous ſommes venus à bout de débrouiller ſes annales & d'en former un corps de faits authentique & reconnu.

Enfin, c'eſt à leur application, à leur zèle pour le progrès des Scien-

ces, à leur amour des Lettres & à leur patience infatigable dans les recherches les plus pénibles & les plus laborieuſes, que nous ſommes redevables de tout ce que nous ſavons de certain touchant l'Empire de la Chine. Mais ce vaſte pays n'a pas été le ſeul théâtre de leurs travaux. L'Afrique, l'Amérique & toutes les régions de l'Aſie, ont été tour à tour la matière de leurs écrits. Les Voyageurs ſe contentoient de dire en gros qu'ils avoient parcouru des contrées immenſes ;

qu'ils avoient découvert ici une île, là des écueils & des bancs de ſable ; plus loin des peuples de Sauvages errans & diſperſés ; ailleurs des montagnes affreuſes ou des pays délicieux : mais ils nous laiſſoient dans une ignorance profonde ſur les mœurs des Nations, ſur leur gouvernement, ſur leurs coutumes, ſur leurs richeſſes naturelles, & enfin ſur le commerce que nous pouvions faire avec elles. Les Miſſionnaires, qui vouloient nous inſtruire, ont pris une autre route. Nous nous ſommes familiariſés

par leur moyen avec des peuples barbares dont nous ſavions à peine les noms; ils nous ont décrit avec la plus grande exactitude, l'étendue de leur pays & les productions de leurs terres, les Loix qui régnoient parmi eux & leurs uſages particuliers. Il eſt vrai que tout cela ſe trouve confondu avec d'autres matières beaucoup moins intéreſſantes pour le commun des Lecteurs; mais on doit remarquer que leur but n'étoit pas moins d'édifier les perſonnes pieuſes, que d'inſtruire les Savans. Si c'eſt un défaut,

comme on l'a vainement prétendu, on le pardonne aisément à des Apôtres, qui, pleins du Dieu qu'ils annoncent, semblent ne respirer & ne vivre que pour lui. Cependant on ne peut disconvenir que le recueil de leurs Lettres ne soit un des plus curieux, des plus variés, & en même tems des plus utiles qui ait jamais paru. Je ne citerai point ici les jugemens que les connoisseurs en ont porté : ils sont trop multipliés & trop connus pour les remettre sous les yeux du Lecteur. D'ailleurs, le regret qu'on a eu de voir

ceſſer cet ouvrage, l'empreſſement avec lequel on en redemande la ſuite ; les éloges qu'en ont donné deux de nos plus grands hommes, MM. de Monteſquieu & de Buffon, tout cela prouve aſſez l'eſtime qu'on en fait.

On ne peut rien deſirer de plus intéreſſant que les pièces qui compoſent ce vingt-neuvième Recueil. Ceux qu'un goût particulier porte à la recherche des choſes naturelles, y trouveront de quoi ſatiſfaire leur curioſité; ceux qui ſe plaiſent à obſerver les hommes, y découvri-

ront une foule d'anecdotes piquantes qui peignent bien mieux le cœur humain que des hiſtoires volumineuſes, où l'homme, preſque toujours enſeveli dans un fatras de choſes étrangères à ce qui le concerne, échappe ſouvent à l'œil de l'obſervateur; ceux pour qui la politique a des attraits, auront des intérêts de Nations à concilier, des loix, des gouvernemens, des mœurs différentes à comparer ; ceux que des vues d'Etat, ou l'ambition de s'enrichir engagent dans le commerce, y verront non-ſeulement

les ressources, les moyens & les objets de cet art si déchu parmi nous, mais encore sa naissance, ses progrès & ses révolutions dans les diverses contrées qu'ils auront à parcourir; enfin ceux que le salut des ames intéresse, y trouveront des exemples de vertu non moins frappans, des traits de zèle & de piété non moins beaux qu'au milieu de la plus fervente chrétienté. Quant au style dont ces Lettres sont écrites, on sent assez qu'il doit être simple, uni & conforme à la profession de ceux qui les écrivent.

Ainſi l'on ne doit s'attendre ni à ces deſcriptions brillantes, ni à ces tours académiques, ni à ces expreſſions fleuries dont nous chargeons nos ouvrages. Ce n'eſt pas qu'on n'y rencontre de tems en tems des morceaux pleins d'éloquence & de chaleur, des caractères peints d'après nature, des penſées heureuſes revêtues de tous les charmes du diſcours. Mais le principal mérite de cet Ouvrage, conſiſte dans la variété, la vérité, la ſolidité & l'utilité des matières qu'on y traite. Peut-on en effet deſirer

quelque chose de plus varié, & par-là même de plus piquant, qu'un Recueil où l'on rassemble tant d'objets si curieux, si différens, & cependant si sagement réunis? Pour la vérité, on ne s'avisera jamais de soupçonner d'imposture ou de mensonge, des Missionnaires dévoués par état à la prédication de l'Evangile. Il seroit bien étonnant que des hommes qui, pour gagner des ames à J. C. vont affronter la mort jusqu'aux extrémités du monde, trouvassent quelqu'intérêt à nous en imposer. Quant à la soli-

dité & à l'utilité de l'Ouvrage, on conviendra aiſément qu'il réunit ce double mérite, quand on voudra ſe donner la peine de l'examiner. J'oſe même avancer qu'il n'eſt jamais ſorti du ſein d'aucune Académie, un Recueil ſi inſtructif, ſi lumineux, ſi plein de choſes, & enfin ſi favorable au progrès des ſciences utiles. Auſſi eſt-il entre les mains de tout le monde. Il n'eſt point de Bibliothèque où il ne ſoit, point de cabinet de curieux où il ne ſe trouve, point de corps lettré qui ne ſe faſſe un mérite de l'a-

voir. En un mot l'Europe entière l'a ſi bien accueilli, qu'on peut, ſans témérité, le mettre au rang des plus beaux ouvrages de la Nation.

La première des Lettres qui compoſent ce Recueil, eſt du R. P. de St-Eſtevan. Ce célèbre Miſſionnaire, qui eſt d'une des plus illuſtres familles d'Eſpagne, fut nommé Agent du Clergé de France à l'âge de vingt-deux ans. Mais la Providence, qui l'appelloit à la converſion des Infidèles, lui inſpira le deſir d'entrer chez les Jéſuites, où après s'être diſtingué

par ſes talens autant que par ſes vertus, il ſe conſacra aux Miſſions de l'Inde, dont il eſt aujourd'hui Supérieur Général.

Les deux Lettres ſuivantes, ſont des RR. PP. Lauréati & Bourgeois. Le premier, homme d'un rare mérite au rapport de tous les Voyageurs qui l'ont connu à la Chine, eſt mort depuis pluſieurs années. Sa Lettre eſt un tiſſu d'anecdotes & de ſages obſervations; quoiqu'un peu ancienne, on a cru devoir la placer dans ce Recueil, à cauſe de la ſingularité & de la nouveauté des matières

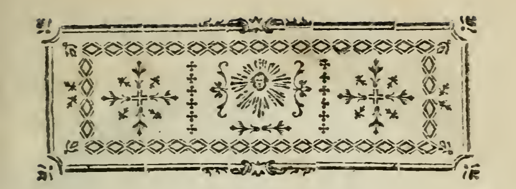
qu'il y traite. Le ſecond eſt actuellement à Pékin, où il jouit de la plus haute conſidération.

La cinquième & la ſixième Lettres, ſont encore de ce Miſſionnaire, dont les talens, le zèle & la piété ſont trop connus pour en faire ici l'éloge.

Le R. P. Nuntius de Horta, eſt Auteur de la quatrième Lettre. Ce Miſſionnaire a été arrêté au Tonquin & jetté dans les fers en 1766. Le P. Bourgeois en fait un grand éloge, mais il ne nous dit rien de poſitif ſur ſon ſort; peut-être a-t il ſcellé de

ſon ſang, les vérités évangéliques qu'il prêche aux Infidèles depuis dix ans.

Je crois devoir terminer cet Avertiſſement, par prier les perſonnes qui ſont dépoſitaires de quelques Lettres des Miſſionnaires, de vouloir bien m'en donner communication. Le 30 & 31ᵉ Recueil, ſont *ſous preſſe*, même format & caractère que celui-ci, qui ſont ceux des vingt-huit premiers. La ſuite paroîtra ſucceſſivement.



LETTRE
DU R. PERE X.
DE ST. ESTEVAN,
A MONSIEUR
LE COMTE DE....

A Pondicheri, le 7 Décembre 1754.

MONSIEUR & respectable AMI,

JE croirois manquer essentiellement aux bontés dont vous m'avez toujours comblé, & à l'amitié sincère qui nous unit depuis si long-tems, si je ne

remplissois la promesse que je vous ai faite, en quittant peut-être pour toujours l'Europe. Vous n'ignorez pas combien doit coûter un sacrifice qui nous sépare de tout ce que nous avons de plus cher au monde; vous connoissez mon cœur : jugez quelle dut être sa situation au moment de l'embarquement; il ne fallut rien moins, je vous l'avoue, que la volonté de Dieu pour le tranquilliser, & lui rendre une paix qu'un peu trop de pusillanimité lui avoit peut-être fait perdre.

Je m'embarquai à l'Orient le huit Mars 1754, dans le vaisseau le *Duc d'Orléans*, avec un compagnon dont le mérite, le zèle & le caractère ne laissoient rien à desirer. Notre vaisseau renfermoit en-

viron ſept cents perſonnes ; on y comptoit quatre cents hommes de troupes , dont trois cents étoient Allemands, ce qui formoit une ample moiſſon pour de jeunes Miſſionnaires. Notre apprentiſſage a été des plus rudes : à peine nous ſommes-nous trouvés à trois cents lieues de France , que les maladies ont commencé à ſe déclarer. La mal-propreté, jointe à des maux que je n'oſe nommer, infectèrent bien-tôt tout l'équipage ; mais ce n'étoit encore-là que les avant-coureurs des épreuves que la Providence nous ménageoit avec ſa ſageſſe ordinaire.

Avant d'arriver à *Gorée* , qui , ſelon les ordres de la Compagnie, devoit être notre premier relâche, nous eumes le bonheur de faire faire abju-

ration à deux ſoldats Allemands ; & ce fut-là les prémices de notre miſſion. Nous reſtames onze jours à *Gorée* ; je ne vous dirai rien de cette ville, qui n'eſt qu'un rocher aride : vous la connoiſſez ; mais ce que vous ignorez, ſans doute, eſt le déſordre affreux que j'y ai vu régner. Une cinquantaine de ſoldats, avec un Etat Major, en compoſe toute la garniſon, & une quarantaine de caſes de Noirs, forme le village ou la bourgade : nous y paſſames la ſemaine ſainte ; mais tout le fruit que nous recueillimes de nos pénibles fatigues, fut les confeſſions de quelques Noirs, & d'un ou de deux blancs du bas étage. Il y avoit déja quatre ans que l'Aumônier de la garniſon étoit mort. Je m'offris au

Commandant jusqu'à l'arrivée d'un autre qu'il prétendoit avoir demandé. Mes offres furent rejettées ; j'en sentis la raison. La vie déréglée qu'on menoit dans cette Isle, n'étoit guères compatible avec la présence d'un Missionnaire, qui se consacre par état à la conversion des ames. Ma bonne volonté devint donc inutile, & je me vis forcé de me rembarquer aussi scandalisé de la conduite des habitans de *Gorée*, qu'édifié de la mort d'un soldat Luthérien, qui, après avoir fait son abjuration, mourut dans les sentimens de la plus héroïque piété.

A peine fumes-nous huit jours en mer, que les maladies augmentèrent à un point, qu'il me feroit impossible de vous rendre la triste situation où fut

réduit l'équipage. Aux maux dont je vous ai déja parlé, ſe joignirent la galle, la diſſenterie & le flux de ſang. L'air corrompu qu'on y reſpiroit, & la vermine qui gagna tout le bord, en rendoit le ſéjour inſoutenable, même à ceux qui, par état ou par devoir, ſe trouvoient logés ſur le tillac. Jugez, Monſieur, quelle devoit être la ſituation de la multitude logée dans les entre-ponts & la ſainte-barbe: cependant il n'y en avoit pas de plus cruelle que la nôtre. Appellés à chaque inſtant par des moribonds entaſſés, pour ainſi dire, les uns ſur les autres, couverts d'ordures & à moitié pourris, nous étions obligés de nous étendre entre deux cadavres vivans, pour écouter leurs confeſſions, &

leur administrer les derniers sacremens. Vous devez sentir dans quel état nous sortions de ces lieux infects; aussi les passagers fuyoient-ils notre voisinage, & nous prioient-ils très-instamment de nous mettre sous le vent. Cet état violent dura près de trois mois, au bout desquels nous arrivames enfin à la vue de *Madagascar.* Il en étoit tems; nous avions déja perdu beaucoup de monde, sur-tout parmi les Allemands, dont heureusement plusieurs avoient abjuré le Luthéranisme.

C'est ici que Dieu m'attendoit: ma santé s'étoit soutenue jusqu'alors dans toute sa vigueur; elle succomba enfin.

Le Seigneur a par-tout des ames d'élite, & il y en avoit à notre bord: j'admirois sur-

tout un jeune Voilier âgé de vingt-deux ans, dont la vie exemplaire étoit pour tout l'équipage un ſujet d'édification. Sa piété, ſa dévotion, la candeur de ſon ame, & la pureté de ſes mœurs, m'avoient inſpiré pour lui le plus tendre attachement. Il fut frappé tout-à-coup du mal contagieux; mais à peine en eut-il ſenti les premières atteintes, qu'il m'appella pour le diſpoſer à la mort. J'y courus auſſi-tôt, & je me hâtai de le confeſſer, & de lui adminiſtrer l'extrême-onction. Cependant la maladie avoit fait des progrès ſi rapides, qu'après la cérémonie, je ne crus pas devoir l'abandonner. Bientôt il entra dans une agonie douloureuſe, qui lui laiſſa néanmoins toute ſa connoiſſance, de ſorte que je lui parlai du

Dieu des miséricordes jusqu'à son dernier soupir ; & comme j'étois trop près de lui, je le reçus dans la bouche. A l'instant je fus frappé à la tête comme d'un coup de massue, & l'impression du mal fut si extraordinaire & si rapide, que de retour sur le tillac, tous ceux qui m'apperçurent, jettèrent un cri d'étonnement. Des yeux enfoncés, des joues coulées & livides, & un air égaré, furent les symptomes de la peste qui venoit de m'attaquer. Tout le reste de la journée se passa dans un affaissement général & dans les plus vives douleurs. Sur le soir nous mouillames dans la rade de l'Isle, vis-à-vis de Foul-Pointe. La nuit ne put me procurer le moindre repos ; je crois même devoir vous dire que le

mal augmenta. Le jour suivant, le Capitaine, qui n'ignoroit point la situation où je me trouvois réduit, me demanda si je ne jugerois point à propos de descendre; qu'en ce cas on alloit charger la grande chaloupe des mourans & des plus malades; que je leur serois d'un grand secours dans la traversée & à terre, plusieurs étant sur le point d'expirer. Je consentis à tout, & m'embarquai sur le champ avec une partie de ces pauvres malheureux qui étoient environ au nombre de trois cents. Je me plaçai au milieu de ceux qui étoient le plus dangereusement malades, & durant la traversée, deux d'entr'eux moururent dans mes bras. Arrivé à terre, je passai, malgré mon mal qui me permettoit

à peine de voir clair, toute la matinée à confeſſer, à adminiſtrer les ſacremens, à donner des bouillons & à ſoulager par mes ſoins des malheureux qui manquoient de tout. Heureuſement pour moi mon Collègue arriva bien-tôt après avec une ſeconde chaloupe. Mon cœur, qui depuis deux jours étoit navré de douleur, ſe calma dans ce moment. *Soyez le bien arrivé*, lui dis-je, *il eſt tems, mon mal me preſſe horriblement; faites-moi faire une cahute, & jettez quelques planches ſur des traiteaux, je me meurs, & je ſens que je n'irai pas loin.* Dans l'eſpace d'une heure les Nègres eurent tout préparé. J'étois allé en attendant ſur le bord de la mer, dans l'eſpérance que le grand air calmeroit un peu

ma douleur ; je me trompai, je fus forcé de revenir sur mes pas, voyant à peine pour me conduire, & je ne fus pas plutôt entré dans la petite case qu'on achevoit de me construire, que je me jettai à corps perdu sur une espèce de lit fabriqué à la hâte. A l'instant même je perdis connoissance, & je restai cinq jours entiers sans mouvement & sans le moindre sentiment. L'Aumônier, frappé du même mal, mourut à côté de moi, & j'eusse ignoré sa mort, si on ne me l'eût apprise lorsque je sortis de cette longue léthargie. Au bout du cinquième jour. le sentiment me revint, mais avec une foiblesse inexprimable qui dura pendant un mois entier que nous passames dans cette Isle. Le *P. Yard*

a eu durant ce tems-là tous les malades à ſoigner ; il n'a pris de repos ni nuit ni jour ; il a ſuppléé à tout, & a eu le bonheur de faire rentrer deux Allemands dans le giron de l'Egliſe.

Cependant le moment de quitter *Madagaſcar* étoit arrivé : le Capitaine vint me voir & m'annonça qu'il étoit déterminé à m'y laiſſer, & que dans une vingtaine de jours, je pourrois m'embarquer avec les autres malades, deſtinés comme moi à demeurer dans l'Iſle. Ma réponſe fut déciſive. *Vous mourrez*, me dit ce Monſieur qui avoit pour moi des bontés ſans nombre. *N'importe*, lui repliquai-je, *mourir pour mourir, autant vaut-il ſur mer que ſur terre.* Le Capitaine y conſentit. Il fallut donc me

porter à la chaloupe ; mais dès que j'y fus entré, le mouvement me fit perdre auſſi-tôt connoiſſance au point, que la mer s'étant émue, une lame m'enleva à côté de moi une grande caſe pleine de volaille, ſans que je m'en apperçuſſe. On m'a dit depuis que nous avions été ſur le point de périr. Etant arrivé près du vaiſſeau, on m'y enleva par le moyen de quelques cordes dont on eut ſoin de me bien lier. J'ignore encore comment cela ſe paſſa ; tout ce que je ſais, c'eſt que je me trouvai le lendemain à bord.

Je ne puis que me louer, Monſieur, de toutes les bontés qu'on a eu pour moi ; mais la force de mon tempérament n'a pas peu contribué à la diminution de mon mal. Mon

Collègue eut bien-tôt ſon tour. A peine fus-je un peu revenu, qu'il ſe vit à l'extrémité, & il auroit infailliblement ſuccombé, ſi le Seigneur, qui le réſervoit à la converſion des Indiens, ne l'eût rappellé à la vie, tandis que les hommes le condamnoient à la mort. Pour moi je n'étois rien moins que rétabli; je devins hideuſement ſcorbutique, & c'eſt dans cet état que nous abordames à *Pondichery* le vingt-huitième d'Août 1754.

Quand il fut queſtion de deſcendre à terre, il ne ſe trouva dans le vaiſſeau ni bas ni ſouliers qui puſſent me ſervir, tant mon corps étoit bourſoufflé. Je deſcendis donc pieds & jambes nues; le P. *Lavaur*, Supérieur, & le plus digne Miſſionnaire de l'Inde, vint

au-devant de moi, & me conduisit à l'église environné d'une multitude de Chrétiens: de-là il fallut prendre le chemin de l'infirmerie. Le Médecin m'ayant vu, porta aussi-tôt ma sentence, promit de faire pour moi tout ce qui dépendroit de son art; mais finit par conclure qu'il étoit moralement impossible de me tirer d'affaire. Le Seigneur en avoit jugé autrement. Le lendemain de notre arrivée, toute la Chrétienté de *Pondichery*, partit en procession pour se rendre dans une maison appellée *Ariam-Coupam*, distante d'une lieue de cette ville. Je ne pus obtenir ce jour-là la permission de m'y faire transporter; mais j'y réussis le lendemain. Une Vierge miraculeuse, qu'on honoroit dans cette mission, avoit

ranimé toute ma confiance : elle ne fut pas vaine. On m'y porta couché dans un palanquin. Je n'eus pas plutôt apperçu l'Egliſe, que je voulus eſſayer de m'y rendre à pied à l'aide d'un bâton. J'y parvins avec bien de la peine. Proſterné aux pieds de la mère de Dieu, j'y fis ma prière & le ſacrifice de ma vie. Ma prière étant finie, on me mit au lit, & la nuit même, pendant mon ſommeil, il ſortit de mes jambes une ſi grande quantité d'eau, que dès le lendemain je fus en état de dire la meſſe, d'aſſiſter à tous les exercices, & au bout de la neuvaine, de me rendre à pied & en proceſſion à *Pondichery*. Depuis ce moment, Monſieur, je jouis de la plus parfaite ſanté. Vous me demanderez, ſans doute,

quelles ſont à préſent mes occupations. Une des principales eſt d'étudier de toutes mes forces une langue barbare & difficile, qui, cependant, n'a rien de rebutant pour moi. L'eſpérance de devenir utile au ſalut de mes chers Indiens, m'applanit toutes les difficultés, & déja je commence à faire aſſez de progrès, pour oſer me flatter d'aller bien-tôt partager les fatigues de ceux qui s'occupent dans l'intérieur des terres. Les exemples que j'ai ici ſous les yeux, ſont un puiſſant motif pour moi. Cette miſſion eſt un compoſé d'anciens & de reſpectables Miſſionnaires qui ont blanchi dans les travaux apoſtoliques, & qui ont environ quinze mille Chrétiens ſous leur direction; ils ſont au nombre de ſept, &

le moins âgé d'entr'eux a paſſé ſoixante ans.

Cette nombreuſe chrétienté augmente tous les jours par les proſélytes qu'y attire le Père *Artaud*, l'apôtre des *Parias*. Le bien qu'il fait auprès de ces derniers, que les autres Indiens regardent comme la lie du peuple, eſt immenſe. Il n'eſt point de ſemaine qu'il n'en gagne à J. C. au moins ſept à huit, ſouvent un plus grand nombre. On voit ces pauvres gens ſe rendre régulièrement dans une cour de l'égliſe le matin à ſix heures, & l'après-midi à une heure, pour apprendre leur catéchiſme & leurs prières. Rien n'égale la patience de ces cathécumenes; aſſis par terre, les jambes en croix comme nos tailleurs, vous les voyez oc-

cupés douze heures par jour, à répéter ou à écouter avec la plus grande attention les inſtructions de leurs maîtres. Ce qu'on fait dans une cour de l'égliſe pour les *Parias*, ſe fait auſſi dans une autre pour les *Choutres* ou nobles du pays. Un reſpectable vieillard, * qui à été pendant dix ans ſupérieur général de la miſſion, en eſt chargé aujourd'hui. Le nombre de ſes proſélytes eſt très-grand, & les baptêmes y ſont journaliers. A meſure qu'on les trouve inſtruits, on les régénere & on les fait enfans de Dieu. J'ai eu moi-même la conſolation d'en purifier pluſieurs dans les eaux ſalutaires; & le nombre, depuis mon arrivée, juſqu'au mo-

* Le P. Cœur-de-Rux.

ment où je vous écris, eſt de plus de quarante adultes. Celui des proſélytes eſt actuellement bien plus conſidérable. Les nouveaux arrivés parmi nous, s'occupent à enterrer, à baptiſer les enfans, à porter l'extrême-onction, & enfin à étudier la langue du pays. Tel eſt préſentement mon emploi. Quant aux Pères qui compoſent la maiſon, à peine peuvent-ils ſuffire aux confeſſions journalieres, aux inſtructions, prônes, ſermons &c. L'uſage des langues & l'habitude de parler ſur le champ, moderent l'excès du travail.

Il y a dans notre voiſinage, c'eſt-à-dire à une lieue d'ici Oueſt & Sud, deux miſſions, dirigées par deux vieil-

lards vénérables, chacun d'environ 70 à 75 ans. On y compte près de trois mille chrétiens. La première eſt *Ariam-Coupam*, & la ſeconde *Olougarei.* La ferveur des bonnes gens qui les compoſent m'a enchanté; mais je me réſerve à vous en donner un détail dans la ſuite. Alors je vous écrirai de l'intérieur des terres, où je compte paſſer auplutôt.

Le fameux *Dupleix* vient de s'embarquer dans le vaiſſeau qui m'a conduit: il emporte avec lui les regrets des vrais François. Le rôle qu'il a joué dans l'*Indoſtan* & la réputation ſinguliere qu'il s'y eſt acquiſe, font ici murmurer bien des gens. Trop nouveau encore & trop peu inſ-

truit du local, il me ſieroit mal de porter mon jugement; mais à en croire le public Indien, c'eſt un meurtre pour la Nation Françoiſe, qui, par l'arrivée de deux mille hommes tranſportés par l'eſcadre de M. le *Godeu*, le mettoit dans le cas de donner la loi dans ces vaſtes contrées : la choſe n'eût pas manqué d'arriver, diſent nos politiques, ſi *Dupleix* eût continué à commander la Nation; on ſe flatte même de ſon retour, & je crois pouvoir aſſurer qu'il y eſt preſque généralement déſiré : on va encore plus loin; car, à en croire certaines gens, ſon départ eſt le préambule de la ſupériorité des Anglois, dont la politique, dit-on, eſt la première cauſe du rappel

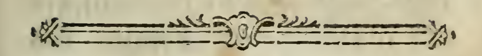
de ce Gouverneur. La ſuite fera voir s'ils devinent juſte.

J'ai l'honneur d'être, avec le tendre attachement que je vous ai voué,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
X. DE ST. ESTEVAN, Miſſionnaire de la C. de J.



EXTRAIT



EXTRAIT

D'UNE LETTRE

Du Révérend Père Laureati, à M. le Baron de Zea, écrite de Fokien le 26 Juillet 1714, & traduite de l'Italien par l'Editeur de ce Recueil.

Il seroit difficile, Monsieur, de satisfaire entièrement votre curiosité sur tout ce que vous me demandez, appliqué par goût autant que par devoir à la conversion de mes frères, vous devez bien penser que des travaux de cette nature ne laissent que très-peu de

moments aux missionnaires, jaloux de gagner des ames au Seigneur. Cependant, je vais vous faire part, Monsieur, des observations que j'ai faites dans le vaste pays que j'ai parcouru. Lorsque nos missions seront un peu plus tranquilles, je vous écrirai plus amplement sur les différents points que vous me priez d'éclaircir.

La Chine est fertile en toute sorte de grains. Elle produit du froment, de l'orge, du millet, du seigle & du riz, qui est la nourriture la plus ordinaire des Chinois. Les légumes y sont si communs qu'on les donne aux troupeaux ; la terre les produit deux ou trois fois chaque année dans la plûpart des provinces, ce qui prouve autant

l'induſtrie des peuples que la fécondité de la terre.

Il y a pluſieurs ſortes de fruits, entr'autres des poires, des pommes, des coins, des citrons, des limons, des figues appellées bananes, des cannes de ſucre, des goyaves, des raiſins, des citrouilles, des concombres, des noix, des prunes, des abricots & des cocos; mais on n'y voit ni olives, ni amandes. Les figues qu'on y a tranſportées d'Europe n'ont point dégénéré ſous ce climat; vous ſçavez, Monſieur, la réputation que les oranges de la Chine ſe ſont acquiſes en Europe, elles ſont ici auſſi communes que les pommes en Normandie, & à un ſi bas prix que pour dix ſols, on en peut avoir la charge d'un cheval. De tous les

fruits qui nous ſont inconnus, & qui ſont communs en ce pays, le *Mangle* & le *Licy* ou *Litchy* m'ont paru les meilleurs. Le *Mangle* ravit par ſon odeur; ſa chair eſt jaune & pleine d'un ſuc ſi acide que les taches qu'il fait ſont ineffaçables: on prétend que ſon noyau eſt un remede certain contre le flux de ſang. Le *Litchy* a le goût du raiſin muſcat, il eſt de la groſſeur d'une prune, ou d'une nefle. Son écorce eſt rude quoiqu'elle ſoit aſſez fine; ſa chair eſt ferme & a la couleur d'un raiſin dont on a ôté la pelure; le noyau en eſt gros & noir; quand on a fait ſécher ce fruit, il a le goût du raiſin ſec. Les Chinois en conſervent toute l'année, & le mêlent avec le thé à qui ce fruit donne alors un

petit goût d'aigreur fort agréable.

On trouve communément dans toutes les provinces de la Chine des grenades, des grenadilles, des ananas, des avogados, & autres fruits semblables, qui croissent dans toutes les Indes tant orientales qu'occidentales. Outre les fruits, la terre produit encore des herbes semblables aux nôtres, des laitues, des épinards, des choux, & toutes sortes de racines.

Les cannes de sucre se cultivent dans presque toutes les provinces méridionales, & le sucre candi ne se vend que quatre sols la livre aux *Européens*, c'est-à-dire que les naturels du pays l'achettent à meilleur marché. Le peuple mange beaucoup de ces can-

nes, & je ſuis ſurpris que l'uſage de ce fruit, qui eſt pernicieux & nuiſible à la ſanté dans nos colonies françoiſes, ne cauſe ici aucune maladie.

Il n'y a point de chênes à la Chine, mais il y a une eſpèce d'arbre que nous appellons arbre de fer à cauſe de ſa dureté, & qui ſupplée au défaut du chêne. Il y a des pins, des frênes, des ormeaux, des palmiers & des cèdres. Les Chinois regardent ce dernier arbre comme nous regardons le cyprès; c'eſt l'arbre fatal, ils s'en ſervent pour inhumer les morts.

L'arbre le plus commun & le plus utile eſt le *Bambou*, dont les branches reſſemblent à des roſeaux. C'eſt un bois dur & creux qui a des nœuds & des jointures comme le ro-

ſeau. Les Chinois en font leurs lits, leurs tables, leurs chaiſes, des évantails, & mille autres ouvrages qu'ils couvrent d'un beau vernis.

Il y a auſſi des herbes & des racines médecinales qui ſeroient inconnues en Europe, ſi notre commerce avec les Chinois ne les avoit fait connoître. La rhubarbe eſt la principale & la plus célèbre. Elle ſe vend ici à un très-bas prix, & il ſemble que les Chinois n'en connoiſſent l'uſage que pour les teintures jaunes. Je ne ſçaurois leur pardonner de nous vendre cette racine, après en avoir extrait preſque toute la vertu par leurs teintures. En effet quelle vertu n'auroit-elle point, ſi nous pouvions l'avoir dans toute ſa perfection. Je ne parle point

du *Quina*, du *Santum* ſi connu en Portugal, & de cent autres racines ou herbes que la Pharmacie emploie quelquefois bien, plus ſouvent mal-à-propos, à la guériſon de nos corps.

On trouve ici pluſieurs eſpèces de cire. Outre celle que forment les abeilles du ſuc des fleurs, il y en a une autre qui eſt beaucoup plus blanche, & qui répand une lumière plus claire & plus éclatante. Elle eſt l'ouvrage de certains petits vers qu'on élève ſur des arbriſſeaux à peu-près comme on élève les vers à ſoie.

Je n'ai pas vu beaucoup de fleurs dans la province de *Fokien*, mais quand on ne m'auroit pas aſſuré qu'il y en a de toutes les eſpèces dans les

provinces plus ſeptentrionales, les ouvrages en broderie où l'on voit des fleurs dont les nuances & les couleurs ſont charmantes, me perſuaderoient aſſez qu'il a fallu que la nature en ait produit les modèles.

Les Chinois, à l'imitation de preſque tous les peuples Orientaux, uſent de la feuille de bethel comme du remede ſouverain contre toutes les maladies qui attaquent la poitrine ou l'eſtomac. L'arbriſſeau qui porte cette feuille croît comme le lierre & ſerpente autour des arbres. Cette feuille eſt d'une forme longue, ayant le bout pointu, & s'élargiſſant vers la queue ; ſa couleur eſt d'un verd naiſſant. Ils la couvrent le plus ſouvent de chaux vive, & mettent au milieu

une noix d'*Areca* qui reſſemble beaucoup, quant à la figure, à la noix muſcade. Ils mâchent continuellement ces feuilles, & ils prétendent que cette compoſition fortifie les gencives, conforte le cerveau, chaſſe la bile, nourrit les glandes qui ſont autour de la gorge, & ſert de préſervatif contre l'aſthme, maladie que la chaleur de ce climat rend fort commune dans les provinces méridionales. Ils portent le bethel & l'*areca* dans des boëtes, & offrent ces feuilles, quand ils ſe rencontrent, de la même manière que nous offrons le tabac.

Le thé, qui eſt la boiſſon favorite des Chinois, s'appelle ici *Theca*. Ce ſont les feuilles d'un arbuſte qui reſſemble au grenadier, mais dont

l'odeur est plus agréable, quoique le goût en soit plus amer. Je ne vous parlerai point de la maniere dont les Chinois préparent cette boisson : personne ne l'ignore aujourd'hui en France, où le thé est devenu autant à la mode que le chocolat l'est en Espagne. J'ai pourtant observé que quoique les Chinois boivent du thé du matin au soir, (car il est rare qu'ils boivent de l'eau froide & pure) ils n'en prennent que très-peu à la fois & dans de très-petites tasses. Ils nous regardent comme des gourmands, & prétendent que cette boisson ne nous fait pas tout le bien qu'elle nous feroit si nous en usions à petits coups & souvent.

Le thé le plus excellent croît dans la province de Nankin,

je n'en ai vu que deux ou trois plantes dans le jardin du *Tito*, d'*Emoüy*. L'arbriſſeau qui le produit s'étend en petites branches : ſa fleur tire ſur le jaune & a l'odeur de la violette. Cette odeur eſt ſenſible lors même que la fleur eſt ſeche. La première feuille naît & ſe cueille au printemps, parce qu'alors elle eſt plus molle & plus délicate. On la fait ſécher à petit feu dans un vaſe de groſſe terre, & on la roule enſuite ſur des nattes couvertes de coton. On la tranſporte partout l'Empire dans des boëtes de plomb garnies d'oſier & de roſeaux.

Au reſte il y a du thé plus ou moins eſtimé ; celui que nous appellons impérial eſt le plus cher & à mon avis le moins bon : ſes feuilles ſont

plus larges, mais auſſi elles ſont plus amères que les feuilles du thé verd ordinaire. Il faut auſſi remarquer que les Chinois gardent pour eux le meilleur thé, & que celui que nous apportons en Europe, lequel coûte ici 25, 30, & 35, ſols la livre, a ſouvent bouilli plus d'une fois dans les theyeres Chinoiſes. Ils prétendent de plus que l'on doit boire le thé ſans ſucre ſurtout le verd. Ceux qui y trouvent trop d'amertume ſe contentent de mettre dans leur bouche un morceau de ſucre candi qui ſuffit pour huit ou dix priſes. J'ai éprouvé qu'en effet le thé pris en cette manière étoit beaucoup plus agréable & même plus ſain.

Je ne ſçai ſi je dois donner le nom de vin à la liqueur

dont ils ufent dans leurs repas. Elle eft faite de riz & d'eau. Je la trouve fort inférieure au cidre & à la biere, & elle me paroît déteftable quand elle eft chaude : ils prétendent qu'elle eft trèsfaine. Je me fuis néanmoins apperçu que le jus de la treille leur plaît pour le moins autant.

Quoiqu'ils ayent quelques vignes, ils en négligent la culture, foit qu'ils ne fachent pas vendanger, foit que la qualité du terroir ne permette pas que le raifin parvienne à une entiere maturité. Ils font chauffer l'eau & le vin & généralement toutes les liqueurs dont ils ufent, & ce n'eft que depuis quelques années qu'on s'eft accoutumé à boire à la glace dans la province de Pé-

kin : cette coutume n'ayant point encore pénétré dans les provinces méridionales. Je ne ſçai ſi je dois attribuer à cette habitude de boire chaud, la ſanté dont ils jouiſſent, la goutte & la gravelle ſont des maux qui leur ſont inconnus. Ils ne laiſſent pourtant pas de boire avec excès de ce vin de riz : ils s'enivrent même aſſez ſouvent, mais ils attendent la nuit, ne pouvant ſouffrir que le ſoleil ſoit témoin de leur intempérance.

Il y a dans cet Empire des mines de divers métaux, d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de plomb, d'étain, &c. Outre le cuivre ordinaire, il y en a de blanc qui eſt ſi fin & ſi purifié, qu'il a la touche de l'argent. Les Japonnois en apportent à la Chine d'une autre

eſpèce, qui eſt jaune, & qui ſe vend en lingot. Il a la touche de l'or, & les Chinois s'en ſervent à pluſieurs ouvrages domeſtiques. On prétend que ce cuivre n'engendre point de verd-de-gris.

L'or de la Chine eſt moins pur que celui du Bréſil, mais auſſi, proportion gardée, on l'achette bien moins cher, & il y a ſoixante-dix pour cent à gagner, quand on l'apporte en Europe. Les Chinois ont quelques vaſes d'or ou d'argent, mais ce n'eſt pas en cela qu'ils font conſiſter leur plus grand luxe.

J'ai oui dire que les Empereurs Chinois des anciennes races, avoient interdit à ces peuples le travail des mines d'or, & que le fondement de cette loi étoit, qu'il n'étoit

pas naturel de rendre cet Empire florissant, en exposant les peuples à la mort que causent les vapeurs malignes sortant de la terre. Aujourd'hui l'on est moins scrupuleux, & il est certain que les Chinois font un très-grand commerce d'or; mais il faut être bien connoisseur pour se fier à eux, à cause de la grande ressemblance qu'il y a entre l'or & ce cuivre jaune du Japon dont j'ai parlé.

Leurs Rois, dit le P. Martini, n'ont jamais voulu permettre qu'on battit de la monnoie d'or ou d'argent, afin de prévenir les fraudes ordinaires de cette Nation qui est fort habile au gain. Ils reçoivent & donnent l'or & l'argent au poids, & ils distinguent très-bien s'il est pur, ou s'il y a de

l'alliage. Quelquefois ils ſe ſervent de l'or dans leurs achats, mais en ce cas il paſſe pour marchandiſe & non pour monnoie. De-là vient que l'argent eſt continuellement coupé en petits morceaux.

Il n'y a point d'autres monnoies courantes que certaines pièces de cuivre, plates & rondes, avec un trou quarré au milieu, pour les enfiler plus commodément. Tout s'achette & ſe vend au poids. Le *Pic* ou quintal eſt de cent *catis* ou livres; le *catis* de ſeize *taels* ou onces; le *tael* de dix *maſſes* ou gros; la maſſe de dix *condorins* ou ſols; le *condorin* de dix petits ou deniers qui ſont ces pièces de cuivre. Ainſi il faut mille petits pour faire un tael, dont la valeur eſt de cinq livres de notre monnoie. Le

poids de la Chine surpasse le nôtre de vingt-quatre pour cent.

Chacun porte sa balance & pese ce qu'il achete & ce qu'il vend ; il faut pour pouvoir s'en servir que les Commis du Houpou l'ayent examinée. La balance, qui sert aux petites emplettes, ressemble au poids romain, & on la porte dans un petit étui : elle sert à peser l'argent jusqu'à la concurrence de vingt-cinq taels.

Les Chinois ont plusieurs manufactures d'étoffes de soie, comme de damas pour meubles & pour habits, des étamines, des gros-de-tours appellés *Gourgourans*, des taffetas, des satins unis & à fleurs, des *Lampas*, &c. Je ne veux pas comparer ces manufactures aux nôtres ; cepen-

dant leurs teintures ſont infiniment meilleures, & leurs couleurs primitives ſont à l'épreuve de l'eau. Je crois même que ſi on vouloit faire travailler les ouvriers dans notre goût, & les payer à proportion de leur travail, ils ne ſeroient pas inférieurs à ceux de France; mais on doit conſidérer que nous achetons plus cher en Europe la ſoie brute, qu'on ne paye à la Chine les ſoies miſes en œuvre.

Si l'hiſtoire des Chinois eſt véritable, il paroît qu'ils ont inventé la maniere d'élever les vers à ſoie, deux mille ans avant la naiſſance de J. C. Je laiſſe cette queſtion à décider aux perſonnes curieuſes des antiquités Chinoiſes; je vous dirai ſeulement, ſur la relation de pluſieurs de mes confreres,

que la province de *Tche-Kiang* fournit plus de soie que n'en produit toute l'Europe ensemble. Les vers la filent deux fois chaque année, & on la travaille dans les provinces de *Pékin*, de *Nankin* & de *Canton*; mais je préfere les soieries de *Nankin* à celles de *Canton*, parce qu'elles me semblent plus douces & mieux travaillées, & que les ouvriers de cette derniere province mêlent dans leurs étoffes une partie considérable de soie crue & de filoselle.

Comme les Chinois n'ont ni lin ni chanvre, leurs toiles, quoique très-fines, sont faites de fil de coton ou d'ortie. Ils fabriquent aussi des draps fort légers, dont ils se servent en hiver au-lieu d'étoffes de soie. Dans les provinces du Nord

ils doublent ces draps de peaux de bêtes, dont les Moſcovites & les Tartares font un grand commerce avec eux.

L'uſage de la porcelaine eſt générale par toute la Chine; mais la plus belle ſe fabrique à *King-te-Tching*, bourgade dépendante de *Jao-Tcheou-Fou*. Ce bourg où ſont les vrais ouvriers de la porcelaine, eſt auſſi peuplé que les plus grandes villes de la Chine: il ne lui manque qu'une enceinte de murailles, pour avoir le nom de ville. On y compte plus d'un million d'ames: il s'y conſomme chaque jour plus de dix mille charges de riz, & plus de mille cochons, ſans parler des autres animaux dont les habitans ſe nourriſſent.

On trouve dans la province

de *Nankin* la matiere dont on fait la porcelaine ; mais comme les eaux n'y sont pas propres pour la pêtrir, on la transporte à *Jao-Tchou*. Les paysans de ce bourg fabriquent tous les ouvrages de porcelaine que l'on débite dans ce Royaume. C'est un travail long & pénible, & je ne sçaurois comprendre comment ils peuvent vendre cette porcelaine à si bas prix. La plus rare & la plus précieuse est la porcelaine jaune ; elle est réservée à l'Empereur. Cette couleur, en quelque ouvrage que ce soit, est affectée au prince.

Quoique le tabac ne soit pas si généralement en usage à la Chine qu'en Europe, ce pays en produit néanmoins une très-grande quantité. On ne le réduit point en poudre,

parce qu'on ne s'en ſert que pour fumer. On cueille les feuilles lorſqu'elles ſont bien mûres, & on les carde à peu-près comme on carde la laine. On les met enſuite ſous un preſſoir, & on les foule de la même maniere que nos tanneurs foulent les reſtes de tan dont ils font des mottes à brûler.

Les ouvrages de vernis que nous eſtimons tant en Europe, ſont ici très-communs & à un prix fort modique; cependant ſi l'on demandoit aux ouvriers des ouvrages qu'ils n'ont pas coutume de faire, ils ſe feroient payer très-cher. Le vernis eſt un bitume ou une gomme qu'on tire de l'écorce d'un arbre qui ne croît qu'à la Chine & au Japon. Les Hollandois ont envain

tenté

tenté de transporter cette gomme en Europe : elle perd sa force au bout de six mois. Toutes les tables & les meubles des Chinois sont enduits de ce vernis, qui est à l'épreuve de l'eau la plus chaude.

Le riz est la nourriture la plus ordinaire des habitants de la Chine, & ils le préferent au pain. Ils n'épargnent rien dans leurs repas, & l'abondance y regne au défaut de la propreté & de la délicatesse. Les vivres sont par-tout à très-grand marché, à moins que la mauvaise récolte du riz ne fasse renchérir les autres denrées.

Outre la chair de pourceau qui est la plus estimée & qui est comme la base des meilleurs repas, on trouve des chevres, des poules, des oyes,

des canards, des perdrix, des faiſans & quantité de gibier inconnu en Europe. Les Chinois expoſent auſſi dans leurs marchés de la chair de cheval, d'âneſſe & de chien. Ce n'eſt pas qu'ils n'aient des buffles & des bœufs; mais, dans la plupart des provinces, la ſuperſtition ou les beſoins de l'Agriculture empêchent qu'on ne les tue.

Voici à peu près la maniere dont ils apprêtent leurs viandes. Ils tirent le ſuc d'une certaine quantité de chair de pourceau, de poule, de canard, de faiſan, &c. & ils ſe ſervent de cette ſubſtance pour cuire les autres viandes. Ils diverſifient ces ragoûts par un mêlange d'épiceries & d'herbes fortes. On ſert toutes les viandes, coupées par

morceaux, dans des jattes de porcelaine, & il eſt rare qu'on mette ſur leurs tables des piéces entieres, ſi ce n'eſt lorſqu'ils invitent quelques Européens, dont ils veulent, par courtoiſie, imiter les uſages.

Parmi ces ragoûts ſi différens des nôtres, il y en a quelques-uns dont vous n'oſeriez manger, & dont je me régale quelquefois avec plaiſir. Ce ſont des nerfs de cerf & des nids d'oiſeaux accommodés d'une manière particulière. Ces nerfs ſont expoſés au ſoleil pendant l'été, & conſervés avec de la fleur de poivre & du macis. Lorſqu'on veut les apprêter, on les met dans de l'eau de riz pour les amollir, & on les fait cuire dans du jus de chevreau, aſſaiſonné de pluſieurs épiceries. Les

nids d'oiſeaux viennent du Japon, & ſont de la groſſeur d'un œuf de poule. La matiere en eſt inconnue, mais elle reſſemble beaucoup à la mèche qu'on tire du ſureau, ou à la pâte filée de Gênes ou de Milan. Le goût en ſeroit inſipide, s'il n'étoit relevé par des épiceries qu'on y mêle : c'eſt le plat le plus chéri des Chinois. Ils font auſſi une certaine pâte de riz qu'ils filent, & que nous appellons *vermicelli* de riz. Ces trois mets ſont à mon avis très-ſupportables. Les fleuves qui arroſent toutes les provinces de la Chine; les lacs, les étangs & la mer fourniſſent abondamment toutes ſortes de poiſſons. Les Chinois les font ſécher, & ils en font un très-grand commerce. Ils élevent dans leurs

maisons certains petits poissons bigarrés de cent couleurs différentes, leurs écailles sont dorées ou argentées, & leur queue, dont la figure est extraordinaire, est aussi longue que tout leur corps. J'en nourris dans ma Mission, sans cependant espérer de pouvoir les porter en Europe, à cause de l'eau douce qu'il faut changer tous les jours, & qui est rare dans les vaisseaux.

Quoique les Chinois aient des brebis & des chevres, dont ils peuvent traire le lait, ils ne sçavent point néanmoins faire le beure, & ils en ignorent absolument le goût & l'usage. J'ai fait enseigner à un jeune néophite la maniere de le faire par un de nos matelots, qui est un paysan des côtes de Bretagne, mais il n'a

jamais la couleur & la perfection du nôtre, ce qui procede ſans doute de la qualité des pâturages. Au lieu de beurre ils ſe ſervent de ſaindoux, ou d'une eſpece d'huile qu'ils tirent d'un fruit qui m'eſt tout-à-fait inconnu, & dont on n'a jamais pu me donner aucune connoiſſance.

Les chemins publics ſont très-bien entretenus, & la quantité de rivieres & de lacs, dont ce pays eſt arroſé, n'apporte aucune incommodité aux voyageurs, par la précaution qu'on a priſe d'oppoſer des digues aux débordemens des eaux. On ſe ſert rarement de chevaux dans les voyages. On s'embarque dans des bateaux, ou dans des barques longues à rames; & comme le même fleuve parcourt ſou-

vent plus d'une province, il eſt aiſé & commode de voyager.

Dans les provinces où les rivieres ſont plus rares ou moins navigables, on ſe fait porter en chaiſe à porteur, & on trouve de lieue en lieue des villages & des bourgs où l'on change de porteur. Il y a auſſi des poſtes réglées & diſpoſées de trois en trois mille; mais il n'eſt pas permis aux particuliers de s'en ſervir, & elles ſont réſervées pour les couriers de l'Empereur, & pour les affaires qui concernent le Gouvernement public.

Les chevaux Chinois n'ont ni la beauté, ni la vigueur, ni la rapidité des nôtres, & les habitans du pays ne ſçavent point les dompter; ils les mutilent ſeulement, & cette opé-

ration les rend doux & familiers. Ceux qu'ils deſtinent aux exercices militaires, ſont ſi timides qu'ils fuyent au henniſſement des chevaux tartares. D'ailleurs, comme ils ne ſont point ferrés, la corne de leurs pieds s'uſe; enſorte que le meilleur cheval à ſix ans eſt preſque incapable de ſervice.

Les provinces de *Canton*, de *Quang-ſi*, de *Hou-quang*, de *Se-tchuen* & de *Pe-tcheli*, ſont les plus fécondes en animaux rares & curieux. On y trouve entr'autres une eſpece de tigre ſans queue, & qui a le corps d'un chien. C'eſt de tous les animaux le plus féroce & le plus léger à la courſe. Si l'on en rencontre quelqu'un, & que, pour ſe dérober à ſa fureur, on monte ſur

un arbre, l'animal pouſſe un certain cri, & à l'inſtant on en voit arriver pluſieurs autres qui, tous enſemble, creuſent la terre autour de l'arbre, le déracinent & le font tomber. Mais les Chinois ont trouvé depuis peu le moyen de s'en défaire ; ils s'aſſemblent vers le ſoir en certain nombre, & forment une forte paliſſade dans laquelle ils ſe renferment ; enſuite imitant le cri de l'animal, ils attirent tous ceux des environs, & tandis que ces bêtes féroces travaillent à fouir la terre pour abbatre les pieux de la paliſſade, les Chinois s'arment de flèches & les tuent, ſans courir aucun danger.

On voit auſſi des couleuvres & des viperes dont le venin eſt très-préſent. Il y en a, dont

on n'eſt pas plutôt mordu, que le corps s'enfle extraordinairement, & que le ſang ſort par tous les membres, par les yeux, par les oreilles, la bouche, les narines, & même par les ongles. Mais, comme l'humeur peſtilente s'évapore avec le ſang, leurs morſures ne ſont pas mortelles. Il y en a d'autres dont le venin eſt beaucoup plus dangereux : n'en eût-on été mordu qu'au bout du pied, à l'inſtant le poiſon monte à la tête, & ſe répandant ſoudain dans toutes les veines, il cauſe des défaillances, enſuite le délire & puis la mort. On n'a pu trouver juſqu'ici aucun remede, qui fût efficace contre leur morſure.

Ce qu'on rapporte conſtamment de l'animal appellé

sinsin, me fait juger que c'est une espèce de singe que j'ai eu souvent occasion de voir ; il differe des autres par sa grandeur, qui est égale à celle d'un homme d'une taille médiocre, par une plus juste conformité d'actions presque humaines, & par une plus grande facilité à marcher sur ses deux pieds de derriere.

Ce qu'on dit pareillement du *Gin-hiung* ou *l'homme-ours*, qui est dans les déserts de la province de *Chen-si*, ne doit s'entendre que de la grandeur extraordinaire des ours de ce canton-là, comparés à la grandeur des hommes. Il n'est pas moins certain que le *ma-lou* ou *cheval-cerf*, n'est qu'une espèce de cerf plus haut & plus long que les chevaux de la province d'*Yunnan*.

Les voyageurs Chinois parlent d'un certain animal qu'ils appellent *cheval-tigre*, & qui ne differe du cheval qu'en ce qu'il eſt couvert d'écaille; il reſſemble au tigre par ſes ongles, & ſur-tout par ſon humeur ſanguinaire, qui le fait ſortir de l'eau vers le printemps, pour dévorer les hommes & les animaux.

J'ai ſuivi preſque toute la riviere de *Han*, qui arroſe le territoire de *Siang-Yang*, où les Chinois font naître cet animal. J'ai parcouru les montagnes affreuſes d'*Yun-Yang*, & je n'y ai ni vu, ni entendu parler d'un animal ſemblable, quoique les gens du pays ne manquaſſent pas de me faire remarquer tout ce qui pouvoit piquer ma curioſité, & que je m'informaſſe exactement de tout.

Je ſuis très-perſuadé que cet animal n'exiſte pas plus que le *Fong-hoang*, dont vous avez ſans doute entendu parler. Ce qu'on dit du *Hiang-tchang-tſe* ou dain odoriférant, eſt quelque choſe de plus certain. Cet animal ſe trouve principalement dans les provinces méridionales. C'eſt une eſpèce de dain ſans cornes, dont le poil tire ſur le noir. Sa bourſe, qui eſt pleine de muſc, eſt compoſée d'une pélicule très-fine, & couverte d'un poil fort délié. La chair en eſt bonne à manger, & on la ſert ſur les meilleures tables.

On met avec raiſon au rang des beaux oiſeaux, celui qu'on appelle *Hai-tſing*. Il eſt fort rare, & l'on n'en prend que dans la province de *Chen-ſi*,

& dans quelques cantons de la Tartarie. Cet oiſeau eſt comparable à nos plus beaux faucons ; mais il eſt plus gros, plus vigoureux & plus fort. On peut ſans témérité le regarder comme le roi des oiſeaux de proie de la Chine & de la Tartarie : car c'eſt le plus curieux, le plus vif, le plus adroit & le plus courageux : auſſi eſt-il ſi eſtimé des Chinois, que quand ils ont le bonheur d'en prendre un, ils le portent à la Cour, l'offrent à l'Empereur qui les récompenſe généreuſement, & le remettent enſuite aux officiers de la Fauconnerie.

On voit dans la province de Canton, & principalement ſur le penchant d'une montagne appellée *Lo-Feou-Chan*, des papillons ſi eſtimés qu'on

ne manque jamais de les envoyer à la Cour, où on les fait ſervir à certains ornements qu'on fait au Palais. Leurs couleurs ſont extraordinairement variées, & d'une vivacité ſurprenante. Ces papillons ſont beaucoup plus gros que les nôtres, & ont les aîles bien plus larges. Ils ſont comme immobiles ſur les arbres pendant le jour, & ils s'y laiſſent prendre ſans peine. Ce n'eſt que ſur le ſoir qu'ils commencent à voltiger, de même à peu près que les chauve-ſouris, dont quelques-uns ſemblent égaler la grandeur par l'étendue de leurs aîles.

Je n'ai touché qu'en paſſant l'article des poiſſons dans le cours de cette Lettre; je vais actuellement vous donner

quelque détail. Quant aux autres curiosités naturelles, je me réserve à vous en parler plus amplement dans la suite.

On voit en Chine presque toutes les espèces de poissons que nous avons en Europe. Mais mon dessein n'est pas de les passer en revue; je me borne à ceux qui sont particuliers au pays.

Le poisson le plus curieux sans contredit, est celui qu'on appelle *kin-yu*, ou poisson d'or. On le nourrit dans de petits étangs, dont les maisons de plaisance des Princes & des grands Seigneurs de la Cour sont embellies, ou dans des vases larges & profonds, dont on orne assez communément les cours des maisons. On ne met dans ces bassins que les plus petits qu'on peut

trouver : plus ils ſont minces & déliés, plus ils paroiſſent beaux. Ils ſont d'un rouge doux & tempéré, & comme ſemés de poudre d'or, ſur-tout vers la queue, qui eſt à deux ou trois pointes. On en voit auſſi d'une blancheur argentée, & d'autres qui ſont blancs & ſemés de taches rouges. Les uns & les autres ſont d'une vivacité & d'une agilité ſurprenantes : ils aiment à ſe jouer ſur la ſurface de l'eau ; mais leur petiteſſe les rend ſi ſenſibles aux moindres injures de l'air & aux ſecouſſes même un peu violentes du vaſe, qu'ils meurent aiſément & en grand nombre. Ceux qu'on nourrit dans les étangs ſont de diverſe grandeur, & on les accoutume à venir ſur

l'eau au bruit d'une cliquette dont joue celui qui leur porte à manger. Ce qu'il y a d'admirable, c'eſt qu'on prétend qu'il ne faut rien leur donner pendant l'hiver, ſi on veut les entretenir en bon état. Il eſt certain, qu'on les laiſſe manquer de nourriture pendant trois ou quatre mois que le froid dure. De quoi vivent-ils ? c'eſt ce qui n'eſt pas facile à deviner. On peut conjecturer que ceux qui ſont ſous la glace durant l'hiver trouvent dans les racines, dont le fond des étangs eſt plein, ou de petits vers; ou d'autres alimens propres à les nourrir. Mais ceux qu'on retire des cours & qu'on garde l'hiver dans une chambre ſans qu'on prenne le ſoin de pourvoir à leur ſubſiſtance, ne

laissent pas vers le printems, qu'on les remet dans leur ancien bassin, de se jouer avec la même force & la même agilité que l'année précédente.

Je pourrois vous parler ici de certains cancres qu'on trouve entre les bords de la mer de *Cao-tcheou*, & de l'isle de *Hainan*; ils se changent en pierre & conservent cependant leur figure naturelle : mais c'est une chose comme en Europe, où ces sortes de pétrifications ne sont pas rares. Les Médecins Chinois attribuent à celles ci une vertu que nous ne reconnoissons pas dans les nôtres : ils l'emploient volontiers comme un remede propre à chasser les fièvres chaudes & aiguës; c'est-ce qu'il faudroit vérifier par des expériences qui ser-

viſſent à déterminer au moins en gros, quel degré de force peut avoir ce remede.

J'ai vu ſur les bords de la mer de *Fo-kien*, un poiſſon appellé *Hai-ſeng*. Je le pris d'abord pour un rouleau de matiere inanimée; mais l'ayant fait couper en deux par des Matelots Chinois, ils me dirent tous qu'il étoit vivant. Je le jettai auſſi-tôt dans un baſſin, il y nâgea, & vécut même encore aſſez long-tems. Ces Matelots m'ajouterent que cet animal avoit quatre yeux, ſix pieds, & une figure ſemblable à celle du foie de l'homme. Mais quelque ſoin que je priſſe a le bien obſerver, je ne diſtinguai que deux endroits, par où il paroiſſoit voir; car il témoignoit de la frayeur, lorſqu'on lui paſſoit

la main devant ces endroits. Si l'on veut regarder comme des pieds tout ce qui lui ſert à ſe mouvoir, on doit en compter autant qu'il a ſur le corps de petites excroiſſances qui ſont comme des boutons. Il n'a ni épine, ni os; il meurt dès qu'on le preſſe. On le conſerve aiſément, ſans qu'il ſoit beſoin d'autre choſe que d'un peu de ſel. C'eſt en cet état qu'on le tranſporte partout l'Empire, comme un mets eſtimable : peut-être l'eſt-il en effet au goût des Chinois, quoiqu'il ne paroiſſe pas tel au nôtre.

Les Européens n'en peuvent ſoutenir la vue à cauſe de ſa laideur & de ſa difformité, & c'eſt peut-être ce qui leur a donné une ſi forte ré-

pugnance à manger de ce poiſſon.

Outre le poiſſon doré dont je vous ai fait la deſcription, il en eſt une autre eſpèce qui lui reſſemble beaucoup, ſoit pour la grandeur, ſoit pour la vivacité, ſoit pour la couleur, ſoit enfin pour la forme Ce poiſſon s'appelle *Hoa-hien*, du nom de la petite ville de *Tchang-hoa-hien*, dépendante de *Han-tcheou*, & ſituée au trentieme degré vingt-trois minutes de latitude. Près de cette ville eſt un petit lac, qui fournit le poiſſon dont je parle; ſon écaille eſt d'un jaune clair & pâle; mais les taches rougeâtres dont il eſt ſemé relevent beaucoup ſa couleur. Il eſt environ de la longueur du poiſſon d'or: ſa

nature eſt à-peu-près la même ; mais ſon prix eſt bien différent vu ſon extraordinaire rareté. On le met enfin dans un vaſe, où on a grand ſoin de lui donner chaque jour une certaine quantité de nourriture : ce vaſe doit être fermé pendant l'hiver ; on y laiſſe cependant une petite ouverture ſoit pour en changer l'eau, ſoit pour y renouveller l'air, ſoit pour y laiſſer pénétrer la chaleur de l'appartement où il eſt.

On diroit que ce poiſſon connoît celui qui eſt chargé de lui apporter à manger, tant il eſt prompt à ſortir du fond de l'eau dès qu'il ſent qu'il arrive. J'ai vu de très-grands Seigneurs prendre plaiſir à lui donner de la nourriture de leur propre main, & paſ-

ſer des deux & trois heures à conſidérer l'agilité de ſes mouvemens & de ſes différens petits jeux.

Ce poiſſon paſſe pour être très-fécond. Quand on voit ſes œufs ſurnager, on ceſſe de changer l'eau du vaſe, & on les ramaſſe avec toutes les précautions poſſibles, on les conſerve avec ſoin & la chaleur de la ſaiſon ne manque jamais de les faire éclorre.

Je vous ai parlé autrefois, Monſieur, du grand fleuve *Yang-tſe-Kiang*. C'eſt delà, que les Chinois tirent tous leurs poiſſons. En certain tems de l'année, il s'aſſemble un nombre prodigieux de barques, pour y acheter des ſemences de proviſion. Vers le mois de Mai, les gens du pays

pays barrent le fleuve en différents endroits avec des nattes & des claies l'espace d'environ dix lieues, & ne laissent que ce qu'il faut pour le passage des barques. La semence du poisson s'arrête à ces claies : ils sçavent la distinguer à l'œil, quoiqu'on n'apperçoive rien de bien sensible dans l'eau. Il puisent de cette eau mêlée de semence, & en remplissent quantité de vases pour la vendre, ce qui fait que dans ce tems-là plusieurs Marchands viennent avec des barques pour l'acheter, & la transporter dans diverses provinces ; mais ils ont soin de l'agiter de tems en tems, & ils se relevent les uns les autres pour cette opération. Cette eau se vend par mesure, à tous ceux qui

ont des viviers & des étangs domeſtiques. Au bout de quelques jours, on apperçoit dans l'eau des ſemences ſemblables à de petits tas d'œufs de poiſſons, ſans qu'on puiſſe encore démêler quelle eſt leur eſpèce : ce n'eſt qu'avec le tems qu'on la diſtingue. Le gain va ſouvent au centuple de la dépenſe, car le peuple ne ſe nourrit pour ainſi dire que de poiſſon.

Vous m'avez demandé, Monſieur, dans votre derniere lettre quelques détails intéreſſans ſur l'état de la religion à *Emoüy*, où j'ai fait quelque-tems ma réſidence. Je voudrois bien ſatisfaire votre piété. Mais comme il n'a point encore plû à Dieu de répandre ſes bénédictions ſur les travaux de ſon ſervi-

teur, je ne puis que vous tracer un tableau affligeant des progrès de l'idolatrie dans cette chere & malheureuſe contrée.

Je ne crois pas, Monſieur, que dans le reſte de l'Aſie la ſuperſtition ait érigé à l'eſprit du menſonge de ſi beaux temples, que dans ce pays-ci. Les plus magnifiques ſont au dehors des villes, & on commet aux Bonzes qui les habitent le ſoin de les entretenir. Ces édifices ou pagodes ſont plus ou moins grands, ſelon les richeſſes ou la dévotion de ceux qui les ont fondés. Ils ſont ordinairement ſitués ſur le côteau des montagnes, & il ſemble que dans la conſtruction de leurs pagodes, les Chinois veuillent tout devoir à l'art & rien à la nature. Quoique les montagnes ſoient

arides, les Bonzes entretiennent dans ces pagodes un printems éternel. Ce ſont des ſolitudes charmantes ; tout y eſt pratiqué avec tant d'ordre, que le goût le plus biſarre n'y trouve rien à deſirer, ſoit pour la fraîcheur, qui eſt un agrément eſſentiel pour un climat ſi chaud, ſoit pour la commodité. Ils font couler les eaux du haut des montagnes par pluſieurs canaux, & ils les diſtribuent aux environs & dans l'intérieur du pagode, où il y a des baſſins & des fontaines pour les recevoir. Ils plantent des boſquets & des avenues d'arbres dont l'hiver ſemble reſpecter les feuilles. Je me contenterai de vous faire une courte deſcription du Pagode principal de l'iſle d'Emoüy, parce que

tous ces édifices ont beaucoup de rapport les uns aux autres quant à la ſituation & à l'architecture.

Le grand Pagode d'Emoüy eſt à deux mille de la ville, & eſt ſitué dans une plaine qui ſe termine d'un côté à la mer & de l'autre à une montagne fort haute. La mer, par différens canaux, forme devant ce temple une nappe d'eau bordée d'un gazon toujours verd. La face de cet édifice eſt de trente toiſes : le portail eſt grand & orné de figures en relief, qui ſont les ornemens les plus ordinaires de l'architecture Chinoiſe. On trouve en entrant un vaſte portique pavé de grandes pierres quarrées & polies, au milieu duquel il y a un autel où l'on voit une ſtatue de bronze

doré qui repréſente *Foé*, ſous la figure d'un coloſſe aſſis les jambes croiſées. Aux quatre angles de ce portique, il y a quatre autres ſtatues qui ont dix-huit pieds de hauteur quoiqu'elles ſoient repréſentées aſſiſes : elles n'ont rien de régulier ; mais on ne peut aſſez en admirer la dorure. Chacun de ces coloſſes eſt fait d'un ſeul morceau de pierre : ils ont en main différents ſymboles qui déſignent leurs qualités, comme autrefois dans Rome payenne, le trident & le caducée déſignoit Nepture & Mercure. L'un tient entre ſes bras un ſerpent qui fait pluſieurs replis autour de ſon corps ; l'autre tient un arc bandé & un carquois : les deux autres ont, l'un une eſpèce de hache d'ar-

mes, l'autre une guitare ou quelque chose d'approchant.

En sortant de ce portique, on entre dans une avant-cour quarrée, & pavée de longues pierres grises dont la moindre a dix pieds de longueur & quatre de largeur. Il y a aux quatre côtés de cette cour quatre pavillons qui se terminent en dômes, & qui se communiquent par un corridor qui règne tout autour. Dans l'un il y a une cloche qui a dix pieds de diamètre : on ne peut trop admirer la charpente qui sert de support à cette lourde masse. Dans l'autre, il y a un tambour d'une grandeur démesurée & qui sert aux Bonzes à annoncer les jours de la nouvelle & pleine lune. Il faut remarquer que le battant des clo-

ches Chinoiſes eſt en-dehors, & qu'il eſt fait de bois en forme de marteau. Les deux autres pavillons renferment les ornemens du temple, & ſervent ſouvent de retraite aux Voyageurs que les Bonzes ſont obligés de recevoir & de loger.

Au milieu de cette cour on voit une grande tour iſolée qui ſe termine auſſi en dôme : on y monte par un eſcalier conſtruit de belles pierres, lequel règne tout autour. Au milieu du dôme, il y a un temple dont la figure eſt quarrée. On y admire une grande propreté ; la voûte eſt ornée de moſaïques & les murailles ſont revétues de figures de pierre en relief qui repréſentent des animaux & des monſtres. Les colonnes

qui soutiennent le toît de cet édifice sont de bois vernissé ; & aux jours solemnels on les orne de banderoles de diverses couleurs. Le temple est pavé de petits coquillages qui, par un assemblage curieux, forment des oiseaux, des papillons, des fleurs, &c.

Les Bonzes brûlent continuellement des parfums sur l'autel & entretiennent le feu des lampes qui sont pendues à la voûte du temple ; à l'une des extrémités de l'autel, on voit une urne de bronze sur laquelle ils frappent, & qui rend un son lugubre. A l'autre extrémité, il y a une machine de bois, creuse & faite en ovale, qui sert au même usage, c'est-à-dire, que le son de l'un & de l'autre instrument accompagne leurs voix

lorſqu'ils chantent les louanges de l'idole tutélaire du pagode.

Le Dieu *Pouſſa* eſt placé au milieu de cet autel : il a pour baſe une fleur de bronze doré , & il tient un jeune enfant entre ſes bras. Pluſieurs idoles (qui ſont ſans doute des Dieux ſubalternes) ſont rangées autour de lui, & marquent par leurs attitudes leur reſpect & leur vénération.

Les Bonzes ont auſſi tracé ſur les murs de ce temple pluſieurs caractères hyéroglyphiques à la louange de *Pouſſa.* On y voit un tableau hiſtorique ou allégorique peint à freſque , qui repréſente un étang de feu où ſemblent nager pluſieurs hommes , les uns portés ſur des monſtres , qui n'ont jamais exiſté que

dans l'imagination du Peintre; les autres environnés de toutes parts de dragons & de serpents ailés. On apperçoit au milieu du gouffre un rocher escarpé, au haut duquel le Dieu est assis, tenant un enfant entre ses bras, qui semble appeller tous ceux qui sont dans les flammes de l'étang : mais un vieillard, dont les oreilles sont pendantes, & qui a des cornes à la tête, les empêche de s'élever jusqu'à la cime du rocher, & paroît vouloir les écarter à coups de massue. Ce redoutable vieillard sera sans doute quelqu'un de ces Dieux, ou génies malfaisans dont je vous ai déja parlé. Au reste les Bonzes ne sçurent répondre aux questions que je leur fis à l'occasion de ce tableau.

Il y a derriere l'autel une eſpèce de bibliothèque, dont les livres traitent du culte des idoles, & des ſacrifices qu'on a coutume de faire dans ce pagode.

Lorſqu'on eſt deſcendu de ce dôme, on traverſe la cour & on entre dans une eſpèce de galerie, dont les murs ſont lambriſſés. J'y comptai vingt-quatre ſtatues de bronze doré, qui repréſentoient vingt-quatre Philoſophes, anciens Diſciples de Confucius. Au bout de cette galerie on trouve une grande ſalle qui eſt le réfectoire des Bonzes : on traverſe enſuite un aſſez grand appartement, & on entre enfin dans le temple de *Fo*, où l'on monte par un grand eſcalier de pierre. Il eſt orné de vaſes de fleurs ar-

tificielles, ouvrage dans lequel les Chinois excellent, & l'on y trouve les mêmes inſtrumens de muſique & les autres ornemens dont j'ai déja fait mention. On ne voit la ſtatue du Dieu qu'à travers une gaze noire, qui forme une eſpèce de voile ou rideau devant l'autel Le reſte du pagode conſiſte en pluſieurs grandes chambres fort propres, mais mal percées. Les jardins & les boſquets ſont pratiqués ſur le côteau de la montagne, & l'on a taillé dans le roc des grottes charmantes, où l'on peut ſe mettre à l'abri des chaleurs exceſſives du climat.

J'ai ſouvent viſité les Bonzes de ce Pagode, & ils ont toujours paru me recevoir avec plaiſir. On peut entrer

librement dans leurs temples; mais il ne faut pas chercher à satisfaire entierement sa curiosité, ni entrer dans les appartemens, où ils ne vous introduisent pas eux-mêmes, sur-tout lorsqu'on est mal accompagné: car les Bonzes, à qui le commerce des femmes est interdit sous des peines rigoureuses, & qui en gardent souvent dans des lieux secrets, pourroient dans la crainte d'être accusés, se venger d'une curiosité trop indiscrete.

Il y a plusieurs autres pagodes de cette espèce aux environs & dans l'enceinte d'Emoüy. Il y en a un entr'autres qu'on appelle Pagode des dix mille pierres, parce qu'il est bâti sur le penchant d'une montagne où l'on a compté un pareil nom-

bre de petits rochers, ſous leſquels les Bonzes ont pratiqué des grottes & des réduits enchantés. On y voit règner une certaine ſimplicité champêtre qui plaît & qui charme.

Quoique les Bonzes ſoient les amis & les confidents des Dieux, ils ſont cependant fort mépriſés à la Chine, & les peuples, qui dans leur idolatrie n'ont aucun ſyſtême bien ſuivi, ne reſpectent pas plus la Divinité que le monſtre. Ils ſont tirés de la lie du peuple, & lorſqu'ils ont amaſſé quelque ſomme d'argent, ils achetent des eſclaves dont ils font des Diſciples, qui ſont enſuite leurs ſucceſſeurs; car il eſt bien rare qu'un Chinois un peu à ſon aiſe embraſſe cette profeſſion.

Les Bonzes ont des ſupé-

rieurs, & des dignités parmi eux; & pour être initié aux myſtères extravagants de leur ſecte, il faut paſſer par un très-rude noviciat. Celui qui poſtule pour l'état de Bonze, eſt obligé de laiſſer croître ſa barbe & ſes cheveux pendant un an; de porter une robe déchirée, & d'aller de porte en porte chanter les louanges des Idoles, auxquelles il ſe conſacre. Il s'acquitte de ce devoir ſans lever les yeux, & la populace, pour éprouver ſa vocation, ou pour l'en détourner, l'accable ordinairement de ſarcaſmes, d'injures, quelquefois même de coups de bâton; & l'humble Candidat ſouffre tout avec une patience qui mériteroit un objet plus noble Il ne mange, durant un année, aucune

choſe qui ait eu vie. Il eſt pâle, maigre, défiguré. Si le ſommeil, auquel il réſiſte conſtamment, le ſurprend quelquefois, un compagnon impitoyable le réveille auſſitôt. En un mot, rien n'eſt comparable aux tourments qu'on lui fait endurer.

Lorſque le jour eſt arrivé où il doit prendre l'habit, les Bonzes des Pagodes voiſins s'aſſemblent, & ſe proſternants tous devant l'Idole, ils récitent à haute voix, comme s'ils pſalmodioient, des prières, dont ſouvent ils n'entendent pas le ſens : ils ont une eſpèce de chapelet autour du col, dont les grains ſont très-gros, & qui reſſemble aux nôtres, à la réſerve de la Croix dont ils n'ont pas le bonheur

de connoître le myſtère. Enſuite ils entonnent, je ne ſçai quels hymnes, & accompagnent leur chant du ſon de pluſieurs petites clochettes.

Cependant le novice, proſterné la face contre terre à l'entrée du Temple, attend la fin de ces cérémonies pour recevoir l'honneur qu'on veut lui faire. Les Bonzes le conduiſent aux pieds de l'Autel, & lui mettent une longue robe griſe, que j'oſe dire être ſemblable, quant à la forme, aux robes ou manteaux de nos Religieux Bénédictins, le capuchon & la couleur à part. On lui met auſſi ſur la tête un bonnet de carton, ſans bords, doublé de toile griſe ou noire, & la fonction finit par l'accollade. Le novice régale en-

ſuite tous les Bonzes, & l'yvreſſe, qui ſuccède à ce repas, termine cette cérémonie.

Ils ſont obligés de garder la continence; mais, malgré les punitions attachées au commerce des femmes, ils cherchent ſans ceſſe les occaſions de ſatisfaire leurs paſſions, & au défaut des femmes, ces ſcélérats recourent à d'autres objets pour aſſouvir leur brutalité. Leur extérieur grave & compoſé cache une ame noire, abandonnée à toutes ſortes de vices. Ils ſont moins perſuadés de l'exiſtence de leurs ridicules divinités que les Chinois mêmes, qui ne ſe piquent pas d'une foi bien vive, ni d'une dévotion bien grande. Ils n'affectent une vie retirée & ſolitaire que pour mieux ſurprendre la cré-

dulité du vulgaire, laquelle eſt en effet leur unique reſſource.

Lorſqu'ils ſe ſont enrichis dans cette indigne profeſſion, ils peuvent la quitter & en embraſſer une autre; mais le changement d'état ne peut effacer la mauvaiſe réputation qu'ils ſe ſont acquiſe. Etrange aveuglement de ces peuples, d'adorer des dieux dont ils mépriſent les Miniſtres, & de marquer d'infamie ceux qui s'attachent plus étroitement à leur culte.

Quoique l'art de deviner ſoit fort commun à la Chine, comme je l'ai déja remarqué, les Bonzes néanmoins ſe l'attribuent par excellence, & croient être les véritables & ſeuls organes des volontés du deſtin. La plus grande ſuperſ-

tition des Chinois consiste à consulter les Dieux & les hommes sur le succès heureux ou malheureux de leurs affaires. S'ils sont malades, ils veulent connoître la durée de leur maladie, & pour cet effet, ils consultent la divinité bienfaisante, dont l'attribut est d'en procurer la guérison. Ils viennent dans un Pagode, & après avoir présenté à l'Idole plusieurs mets différents, dont les Bonzes profitent, ils se prosternent la face contre terre; tandis que le Bonze principal fait brûler du papier doré dans une urne de bronze, & prépare plusieurs petits bâtons, sur lesquels est écrite la bonne ou mauvaise fortune. Après les avoir brouillés, ils en tirent un du fond d'un sac ou d'une

boîte; ſi la déciſion de l'oracle ne leur plaît pas, ils recommencent, & ſont obligés de s'en tenir à cette ſeconde déciſion, favorable ou contraire. C'eſt ainſi que parmi eux le hazard décide de l'avenir.

Un Bonze convaincu d'avoir eu commerce avec une femme, eſt puni très-ſévérement : ſes confreres ſont ſes bourreaux, & vengent en apparence l'injure faite à leur Religion, en puniſſant un crime qu'ils commettent eux-mêmes, ou qu'ils brûlent de commettre. On met au col du coupable un ais fort peſant, & on le traîne par la Ville pendant un lune entiere, en le frappant continuellement. Au reſte, ces châtimens ſont rares, & les Bonzes ont au-

tant d'adresse à cacher leurs passions, que d'avidité à la satisfaire.

Il y avoit autrefois près de *Fotcheou*, (ville où réside le Pere de Zea) un Pagode fameux, où demeuroient les Bonzes les plus hupés de la Province. La fille d'un Docteur Chinois, allant à la maison de campagne de son pere, suivie de deux servantes, & portée, suivant l'usage du pays, dans une chaise couverte, eut la curiosité d'entrer dans le Temple, & envoya prier les Bonzes de se retirer, tandis qu'elle y feroit sa prière. Le Bonze principal, curieux de voir cette jeune personne, se cacha derrière l'autel; il ne la vit que trop, & il en devint si épris, que son imagination échauffée écarta

l'idée du péril, & ne lui montra que la facilité qu'il y avoit à enlever une fille foible & mal accompagnée. L'exécution ſuivit de près le projet ; il ordonna aux autres Bonzes, ſes confidents, d'arrêter les deux ſuivantes, & il ravit cette fille malgré ſes cris & ſes larmes.

Le Docteur n'ignora pas long-temps l'abſence de ſa fille : il ſçut qu'elle étoit entrée dans le Pagode, & qu'elle y avoit diſparu. Les Bonzes répondirent à toutes les demandes qu'il fit, qu'il étoit bien vrai qu'elle avoit viſité le Pagode ; mais qu'elle en étoit ſortie après avoir fait ſa prière. Le Docteur élevé dans le mépris pour les Bonzes, comme le ſont tous les Lettrés qui ſe mettent au-deſſus de

la ſotte crédulité du vulgaire, s'adreſſa au Général des Tartares de cette province, & lui demanda juſtice contre les raviſſeurs de ſa fille. Les Bonzes, s'imaginant trouver dans ces deux hommes une confiance aveugle, leur dirent que *Fo*, étant devenu amoureux de la jeune fille, l'avoit enlevée. Le Bonze, auteur du rapt, voulut enſuite, par une harangue fort pathétique, faire comprendre au Docteur, combien *Fo* avoit fait d'honneur à toute ſa famille, en jugeant ſa fille digne de ſa tendreſſe & de ſa ſociété; mais le Général Tartare, ſans s'amuſer à ces fables, s'étant mis à examiner curieuſement tous les réduits les plus cachés du Pagode, entendit quelques cris confus ſortir du

fond d'un rocher : il s'avança vers ce lieu, & apperçut une porte de fer qui fermoit l'entrée d'une grotte : l'ayant fait abattre, il entra dans un lieu fouterrein où il trouva la fille du Docteur, & plus de trente autres femmes qui s'y trouvoient renfermées. Elles fortirent de leur prifon & du Pagode, & auffitôt après le Général fit mettre le feu aux quatre coins de cet édifice, & brûla le Temple, les Autels, les Dieux & leurs infâmes Miniftres.

Le culte que les Bonzes rendent aux Idoles ne s'étend pas loin. Uniquement occupés à entretenir les lampes des Pagodes, & à recevoir ceux qui viennent faire leurs prières, ils menent une vie molle & voluptueufe. La plupart d'entr'eux n'ont aucun

revenu fixe, & ils vont de porte en porte, une clochette à la main, mendier les secours nécessaires à la vie. Lorsqu'un Chinois fait quelque fête à l'honneur de l'Idole qu'il garde dans sa maison, il appelle les Bonzes, qui, revêtus de longues chappes brodées, portent l'Idole par les rues : ils marchent deux à deux, tenant en main plusieurs banderoles garnies de sonnettes, & le peuple les suit par curiosité bien plus que par dévotion. Au jour de la nouvelle & pleine lune, ils se levent pendant la nuit & récitent des prières. Il m'a semblé qu'ils répétoient toujours la même chose, avec autant de modestie & de dévotion que s'ils avoient quelque idée des Dieux qu'ils invoquent. Ils affectent une gran-

de humilité dans les premiers compliments qu'ils se font dans leurs visites ; ils se prosternent les uns devant les autres ; ils se régalent ensuite, & s'enyvrent le plus souvent ; en sorte que la visite, qui commence par les compliments, finit presque toujours par les invectives.

Tel est, Monsieur, le déplorable aveuglement d'un peuple, à la conversion duquel tant de zélés Missionnaires travaillent depuis si longtemps. S'ils n'ont point encore réussi à le tirer des épaisses ténèbres où il est plongé, c'est que le temps des miséricordes n'est point venu pour lui ; le Seigneur nous réserve d'autres fatigues, & après avoir éprouvé notre constance, nous espérons qu'il la couronnera un

jour par la converſion entière de cette Nation.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond reſpect & une amitié ſincère,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
LAUREATI, Miſſionnaire de la C. de J.



RELATION

Du Voyage en Chine du Pere F. Bourgeois, *de la C. de J. parti du Port-Louis le* 15 *Mars* 1767, *&* *arrivé à Canton le* 13 *Août de la même année.*



LETTRE DU PERE FRANÇOIS BOURGEOIS,

Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au P. ANCEMOT de la même Compagnie.

A Canton, le 1er de Septembre 1767.

MON RÉVÉREND PERE.

P. C.

IL faut que vous ayez toujours bien de l'aſcendant ſur mon eſprit, je vous avois écrit une

longue Lettre, & je n'ai pu prendre ſur moi de m'en tenir-là. Eſt-ce crainte? non; je ſuis à ſix bonnes mille lieues de vous. D'ailleurs, je ne ſcache pas que j'aie rien à craindre maintenant, ou à eſpérer ſur la terre. C'eſt attachement, conſidération, envie de vous faire plaiſir.

Je ſuis en Chine, mon cher & Révérend Pere; enfin, je ſuis en Chine, Dieu en ſoit béni mille fois. Je ne m'attendois plus qu'il voudroit bien jetter un coup-d'œil ſur un pauvre ouvrier, & l'envoyer à ſa vigne à la onzième heure. Il l'a fait cependant, ne conſultant que ſa miſéricorde. Il a comblé mes vœux. Encore une fois qu'il en ſoit béni à jamais.

Nous ſommes arrivés à

Vampou , à trois lieues de Canton , le 13 d'Août 1767 ; auſſi nous n'avons été en route que cinq mois moins deux jours. C'eſt une traverſée fort heureuſe. Il ſemble que la Providence ait voulu nous dédommager des malheurs de notre premiere ſortie.

Au milieu d'une foule de malades, je me ſuis toujours porté à merveille ; ce n'eſt pas que je n'aye eu de temps en temps de petites croix à porter : on en trouve par-tout, mais elles ſont bien douces, quand c'eſt le Seigneur qui les envoie.

Dans la ſolitude d'un vaiſſeau, ſans connoiſſance, ſans amis, ſans fonctions, ſans aucune diſtraction néceſſaire, n'ayant pour tout objet que le Ciel & l'eau, combien de fois

j'ai penſé à vous. Je me rappellois, avec un plaiſir bien ſenſible, toutes les occaſions où j'ai été ſi content de votre piété, de votre zèle brûlant, de votre bon cœur, & des autres qualités qui m'attachent pour jamais à vous ; ces penſées donnent une conſolation qu'on ne rend pas.

Nous partîmes de l'Orient le 15 de Mars. Je crus preſque en ſortant que nous ſerions obligés de rentrer dans le Port. Le vent qui nous avoit ſi mal menés la première fois, s'éleva tout-à-coup. Il étoit violent, mais il ne dura pas. Après deux ou trois jours il changea, & nous doublâmes enfin le fameux Cap, appellé communément *Finis terræ*, parce qu'on croyoit autrefois que c'étoit le bout du monde.

Quelques jours après notre ſortie du Port, nous nous trouvâmes à la hauteur du Portugal. Je vous laiſſe à juger combien je roulois alors de triſtes penſées dans mon eſprit; je comparois les temps anciens avec nos jours, l'état floriſſant de ce Royaume, de la Religion & de la Compagnie avec leurs déplorables ruines; je me diſois, où eſt le grand Roi Jean III, ce Prince ſi ſage, ſi religieux, ſi zélé pour la gloire de ſon Dieu? ..

La nuit du premier au ſecond d'Avril, nous nous approchâmes de *Madere*. C'eſt une iſle qui appartient aux Portugais. Nous y avions une belle maiſon. Les Inſulaires nous aimoient; mais, en 1760, ils manquerent de faire une grande faute ou plutôt un grand cri-

me. Il n'étoit queſtion de rien moins que de ſe révolter pour nous conſerver. Les nôtres eurent horreur d'une pareille penſée, & agiſſant ſelon les principes de notre ſainte Religion, ils furent aſſez heureux pour engager ces peuples à conſentir à leur perte.

Bientôt nous arrivâmes à la hauteur de *Salé*, le vent nous y pouſſoit bien malgré nous, car les Saletins ne ſont rien moins que favorables aux Européens : depuis l'entrepriſe de la France qui finit ſi malheureuſement, ces peuples ſont plus audacieux que jamais. On dit que les Anglois, pour troubler notre commerce, les favoriſent ſous-main; & je le croirois aſſez, parce que l'intérêt eſt maintenant le grand mobile des

Nations comme des particuliers. L'honneur & la décence ne gênent plus. Les Saletins ont, à ce qu'on dit, une frégate de trente canons & une autre de vingt-quatre. C'est plus qu'il n'en faut pour prendre un vaisseau, comme le Beaumont *, qui, au lieu de soixante-quatre canons qu'il pourroit porter, n'en compte que vingt-deux, encore assez mal servis. Ajoutez à cela que nous n'avions que cent quatre-vingt hommes d'équipage, & que les Saletins sont jusqu'à cinq cens sur un seul bâtiment; pour l'ordinaire ils attendent le calme, & ils en viennent aussi-tôt à l'abordage à force de rames, & c'est

* Nom du Vaisseau où étoit le P. Bourgeois.

alors qu'on voit juſqu'à quel point peut ſe porter la fureur d'un peuple indigné. Cependant le vent changea, & nous nous éloignâmes de ces parages, dont nous étions bien fâchés, je vous aſſure, d'être ſi près.

Peu de temps après je vis l'appareil d'un combat ; nous n'étions pas ſi loin des Saletins qu'il ne puſſent encore nous atteindre. Il arriva qu'un vaiſſeau, qui nous côtoyoit depuis deux jours, paroiſſant faire la même route que nous, s'avança comme pour nous préſenter le combat ; on l'apperçut en ſortant de table. Je le vis, il étoit tout près. A l'inſtant on prépara les batteries ; on apporta ſur le gaillard des fuſils, des piſtolets, des haches

& des ſabres pour armer tout l'équipage, & chacun prit ſon poſte. Mais le vaiſſeau qu'on croyoit ennemi s'éloigna; nos Officiers ont cru que c'étoit un Anglois qui avoit bu, & qui vouloit s'amuſer.

Le 12 d'Avril, le ſoleil paſſa perpendiculairement ſur nos têtes pour s'approcher de nous, & dès-lors nous le rapportâmes au Septentrion, juſqu'à ce qu'ayant paſſé & repaſſé la ligne, nous l'eûmes une ſeconde fois ſur nos têtes. Depuis ce temps-là, il nous paroît au midi à l'ordinaire, & Dieu aidant, il me paroîtra ainſi qu'à vous, le reſte de mes jours.

Le 3 de Mai, ſur les trois heures du ſoir, on cria *Terre.* C'étoit une iſle de l'Amérique qu'on voyoit; elle s'ap-

pelle la *Trinité*; de-là à *Rio-genero* dans le Bréſil, il n'y a guères pour un vaiſſeau que trois ou quatre jours de marche : on dit que c'eſt de ce côté-là qu'eſt le Royaume de Nicolas premier *, qui ne ſe trouve point ſur la Carte Géographique. J'aurois été bien curieux de voir comment nos freres Rois ſont faits. Mais nos Officiers, qui croyoient cette fable comme beaucoup d'autres, n'eurent pas la complaiſance de faire ce petit détour.

Nous paſſâmes le Tropique du Capricorne, le 8 de Mai. Ce jour-là même nous

---

* C'étoit probablement un Supérieur des Jéſuites, qui condu ſent une grande peuplade du Paraguai, auquel on aura malignement donné ce grand titre.

eûmes un ſpectacle qui nous amuſa. Sur les dix heures du ſoir notre vaiſſeau, qui alloit avec la rapidité de la flèche, heurta une baleine monſtrueuſe; l'animal crut apparemment qu'il avoit affaire à un ennemi qu'il falloit combattre; il s'eſcrima long-temps autour du navire. On eſtima que cette baleine avoit en longueur plus de la moitié du *Beaumont*, qui eſt de cent quarante-cinq pieds de Roi. Elle étoit groſſe à proportion, & tandis qu'elle nous jettoit au nez des torrents d'eau ſalée par deux trous qu'elle a ſur le dos, je répétois, Mon Révérend Pere, ces belles paroles du Cantique des trois Enfants dans la fournaiſe de Babylone: *Benedicite Cete*, &c.

Le 24 de Mai, à neuf heures

F 2

du matin, j'étois allé ſur le paſſe-avant pour y dire mes petites heures. Il me vint alors, je ne ſçais comment, en penſée que je ſerois mieux dans la galerie. A peine y fus-je entré que j'entendis un grand bruit; c'étoit une groſſe poutre de trente-deux pieds de long, qui étoit tombée du grand mât ſur le paſſe-avant, & l'avoit fracaſſé Je ſentis alors avec reconnoiſſance d'où m'étoit venue la penſée de ne pas reſter dans cet endroit.

Voilà un trait où la Providence eſt bien marquée. En voici encore un autre plus touchant. Les courants nous avoient portés à la Nouvelle Hollande. Nos officiers, du-moins ceux qui commandoient, n'en vouloient rien croire; nous étions ſur le point

de toucher & de périr ſans reſſource, qu'ils s'en croyoient encore éloignés de cent cinquante lieues. Je ſentis le danger ſans le craindre. Je ne ſavois cependant pas comment la Providence nous en tireroit; mais j'avois une pleine confiance qu'elle ne nous manqueroit pas dans l'occaſion.

On ne ſouffre point que les paſſagers diſent un mot ſur la manœuvre du vaiſſeau. Cela eſt ſage; je crus néanmoins dans une occaſion ſi preſſante devoir parler au Pilote ſur qui le Capitaine ſe remettoit de la conduite du navire. C'eſt un fort honnête-homme; mais un vieux routier qui a fait huit fois le chemin de la Chine, c'eſt-à-dire, quatre-vingt mille lieues; il n'en

crut qu'à ſon expérience, quoique dans tout autre cas il déférât volontiers à ce que je lui diſois. Cependant la mer ſe chargeoit d'herbes qui ne pouvoient venir que du rivage. Le vingt-neuf de Juin un oiſeau de terre vint ſe repoſer ſur notre vaiſſeau, comme pour nous dire que nous n'en étions pas loin, & qu'il falloit prendre garde. Malgré tout cela on n'ouvroit pas les yeux. Enfin je m'amuſai à pêcher dans un ſceau de ces herbes qui flottoient ſur la mer. Je vis un poiſſon rouge, je le dis, & à l'inſtant le bruit s'en répandit dans tout le vaiſſeau. Le Lieutenant vint demander ſi la choſe étoit vraie; je le lui aſſurai; auſſitôt on jetta la ſonde & l'on trouva le fond. Encore une

heure ou deux, & nous étions perdus.

Il fallut dont corriger ſon thême & changer bien vîte de route ; mais une choſe étoit à craindre, c'étoit le calme qui règne pour l'ordinaire ſur cette mer. Il eſt redoutable pour deux raiſons. La premiere, parce que les courants peuvent alors vous jetter impunément ſur le rivage, ſans que vous puiſſiez vous en défendre. La ſeconde, parce qu'il décourage l'équipage & qu'il le rend malade.

Le trajet de la Chine eſt la plus grande traverſée qu'on puiſſe faire ſans relâcher quelque part pour ſe repoſer. Déja le ſcorbut avoit gagné notre vaiſſeau, cinquante Matelots étoient hors de combat, leurs gencives tom-

boient en pièces , leurs jambes étoient enflées & livides. Cinquante autres pour être moins malades n'étoient cependant pas à leur aiſe. L'eſpérance de la terre les ſoutenoit. Une contradiction d'un mois en eut fait périr plus de la moitié , & nous eût peut-être mis dans la néceſſité de manquer notre voyage cette année, faute de Matelots pour les manœuvres du Détroit, qui veulent un équipage fort & complet. Le beau tems remédie à tout. C'étoit le trente de Juin , que nous avions manqué de périr, & dès le dix de Juillet nous devions voir les premieres terres de l'Aſie. Mon deſſein étoit de ne dire ce jour-là la ſainte Meſſe qu'après avoir vu cette terre promiſe & ſi long-tems deſirée.

desirée. Vers les huit heures & demie, on m'engagea à ne pas différer davantage ; mais je n'étois pas au milieu du Saint Sacrifice qu'on cria, *terre*. C'étoit *Java* par son milieu.

Après mon action de grâce, je montai sur le gaillard ; je vis des Isles, des montagnes toutes couvertes de forêts & des pays immenses qui paroissoient tous déserts. J'étois au comble de mes vœux ; je me mis à genoux en présence de tout le monde sans trop penser à ce qui étoit autour de moi. Je priai, mais je ne sais pas trop ce que je dis alors.

Une situation si touchante ne laisse guère que le sentiment d'elle-même. Cependant la joie que j'avois en voyant des contrées après lesquelles

j'avois ſoupiré plus long-tems que Jacob après Rachel, fut bien tempérée par la peine que j'éprouvois en ſongeant que depuis tant de ſiècles, elles étoient le règne du démon de l'idolatrie.

Enfin le 12 Juillet, après avoir côtoyé l'iſle de *Java* deux jours & deux nuits, nous nous préſentâmes à la porte de l'Aſie. Elle a environ deux lieues de large. D'un côté, il y a un rocher détaché de la grande iſle de *Java* ſur lequel on voit d'aſſez loin un arbre qui ſe replie en forme de capuce; c'eſt pour cela qu'on appelle ce rocher, *le Capucin*. De l'autre côté, à l'extrémité de *Sumatra*, on voit les Charpentiers. Ce ſont des rochers qui mettent en pièces les vaiſſeaux que les

courants y portent quand par malheur le vent vient à manquer au moment du passage, les flots se brisent en les frappant avec un bruit effroyable, & s'élevent à plus de trente pieds de haut, pour retomber en écume blanche comme le lait. Ma priere en passant cet endroit, fut celle du Prophète, *Attolitte portas principes vestras.*

Le soir nous mouillâmes auprès d'une petite Isle qu'on nomme *Cantaye*, entre *Java* & *Sumatra*, à l'entrée du détroit de la Sonde. Je descendis le premier à terre, porté sur les épaules de deux Matelots nerveux & robustes, & aussi-tôt je m'enfonçai seul dans un bois. Dans la grande terre qui n'est séparée de la petite Isle que

par un bras de mer large comme la *Mozelle*, il y a des tigres en quantité, des lions, des rhinoceros & d'autres animaux très-dangereux. On y marche toujours armé, & ſouvent encore on eſt ſurpris, quoiqu'on ne puiſſe pas avancer dans la grande Iſle au-delà d'une portée de fuſil.

Parmi les peuples de *Java* & de *Sumatra*, les Malais furent les premiers & les plus chers objets du zèle de Saint François Xavier. Cette nation eſt répandue dans toutes les Indes, comme à-peu-près les Juifs en Europe. Il eſt étonnant que nos Géographes leur ayent donné un pays particulier. Auſſi-tôt que nous fûmes arrivés on tira le canon pour nous annoncer. Je m'attendois que les pauvres

Inſulaires viendroient à bord; je m'en réjouiſſois depuis long-tems. Je leur avois préparé mes préſents tout étoit combiné, mais ils ne vinrent pas. Les Hollandois, qui par le moyen de Batavia tiennent en reſpect tout le pays, leur ont défendu ſous peine de la vie de porter aucuns rafraîchiſſemens aux vaiſſeaux qui paſſent. On prétend que le motif de cette déteſtable défenſe eſt la crainte qu'ont les Hollandois qu'on ne vende des armes aux Malais.

Après avoir fait de l'eau & du bois, nous levâmes l'ancre le 17, & le 19 nous mouillâmes à *Serigny*, qui appartient au Roi de *Bantam*. Sur le ſoir nous vîmes approcher de notre bord un bateau Malais. C'étoit un ſoldat Hol-

landois qui venoit prendre le nom de notre vaiſſeau & celui du Capitaine, ſelon l'ordre qu'il en avoit reçu de Batavia.

Tandis que nos Officiers parloient au ſoldat Hollandois qui étoit monté ſur notre bord, je deſcendis dans la petite barque de nos chers Indiens. C'étoit les premiers que je voyois, je les vis avec attendriſſement; je leur fis mille careſſes: elles devoient être bien naturelles & bien expreſſives, car elles partoient du cœur & d'un cœur touché. Cependant ils avoient peur; mon air les raſſura; enfin l'un d'eux me tendit la main que je ſerrai, je vous aſſure, très-affectueuſement. Après leur avoir diſtribué mes petits préſents, parmi leſquels ſe trou-

voient une ſoutane d'hiver que je ne devois plus porter, je leur annonçai par des geſtes notre ſainte Religion : je leur montrai le Ciel ; ils en paroiſſoient touchés, & ils faiſoient tout comme moi ! Mais, à vous dire vrai, je ne ſçais pas trop ſi nous nous entendions. Ils voulurent à leur tour me faire quelque don. Le ſeul que j'acceptai fut une feuille aromatique, appellée *Betel*, ſur laquelle ils avoient mis un peu de chaux. J'allois la manger, lorſque je m'apperçus que quelques gens du vaiſſeau prenoient ombrage de mon ſéjour dans la barque. Mais le lendemain, ils eurent beau faire, je voulus deſcendre à *Serigny*. La fermeté eſt quelquefois de ſaiſon ; elle coûte

peu à un homme qui n'eſpère & ne craint plus rien ſur la terre.

Serigny eſt un village Malais dans la grande iſle de Java, pays montagneux & couvert partout de ſuperbes forêts. Les arbres viennent juſqu'au bord de la mer : ils ſont toujours verds & bien nouveaux pour un Européen. On en voit un, entr'autres, auquel les Portugais ont donné le nom de figuier, parce que ſon fruit eſt auſſi farineux & auſſi ſucré que nos meilleures figues de Provence. Les arbres qui le portent reſſemblent aſſez à nos noyers : leurs feuilles ſont larges, d'un beau verd, & ſur l'arrière-ſaiſon elles deviennent d'un rouge clair & fort agréable à la vue. Les fruits en ſont auſſi gros

que des pommes, & à me-ſure qu'ils mûriſſent ils prennent une couleur aurore. Le P. Duhalde fait mention d'un arbre ſemblable dans ſa deſcription de l'Empire de la Chine.

On y trouve auſſi un arbre dont j'ai toujours ignoré le nom; tout ce que je ſçais, c'eſt qu'il produit une eſpèce de datte : ce fruit eſt couvert d'une chair molle, pleine d'eau, & d'un goût exquis; l'écorce qui la renferme eſt ſemblable à du chagrin & d'une figure preſque ovale. On prétend que ce fruit eſt dangereux quand il eſt nouvellement cueilli; c'eſt pourquoi on le fait ſécher. Il devient noir & ridé comme nos prunes ordinaires, & alors

on peut le manger ſans courrir aucun riſque.

L'endroit où je mis pied à terre, reſſemble à un jardin immenſe, ſemé d'arbres & de plantes étrangères, dont les Portugais font un très-grand uſage dans leur médecine; alors les eaux de la mer s'étoient retirées, & avoient laiſſé à leur place une allée de ſable longue à perte de vue, & large d'environ quarante pieds.

Je vis d'abord des troupes d'enfans & quelques hommes qui venoient ſur le ſable, les uns d'un côté & les autres de l'autre. Ils étoient comme on les repréſente dans les Images de Saint François Xavier, de couleur de brique bien cuite. Un mouchoir entrelacé leur

ſerre la tête ſans la couvrir. Ils ont des eſpèces de caleçons qui des reins leur tombent preſque juſqu'aux genoux. Les gens d'un peu de conſidération portent à la ceinture du caleçon un poignard empoiſonné, long d'un pied ſeulement, & ce poignard s'appelle *Chriſt*. Les femmes ne paroiſſent pas en public. Un de nos Officiers s'étant avancé dans le village en apperçut cependant une ou d'eux qui alloient à l'eau : on ne les diſtingue des hommes que par une eſpèce d'écharpe qu'elles attachent au côté droit de leur ceinture, & qu'elles jettent ſur l'épaule gauche pour couvrir la poitrine.

Plus loin j'apperçus un Indien de marque, aſſis ſur un

fauteuil de paille, il étoit entouré d'autres Indiens, dont les uns étoient droits, & les autres aſſis par terre, comme des ſinges ou bien comme des Tailleurs d'Europe. Vous les euſſiez pris à leur couleur & à leur attitude pour des ſtatues de bronze, telles qu'on en voit à Nanci ſur la place de Louis XV.

Je m'avançai: un bon vieillard qui étoit Miniſtre du Roi de *Bantam*, me ſerra la main; je lui rendis la pareille, je le fis de la manière du monde la plus affectueuſe. Il ne ſçavoit point alors tout ce qui ſe paſſoit dans mon cœur; la crainte des Hollandois l'empêcha de donner des vivres à notre pauvre équipage qui mouroit de faim. En conſéquence nous prîmes le parti

de descendre à *Kerita*, Comptoir Hollandois. Nous y trouvâmes trois soldats de cette nation : il fallut les intimider. Comme j'étois sans contredit le plus bel homme de la troupe, nos Officiers me présentèrent un fusil ; mais je le fis passer aux Matelots qui me suivoient, & je ne gardai que *l'œil de guise*. Nous parlâmes fort haut, le Caporal eut peur & il satisfit en partie nos Officiers.

Tandis qu'on vendoit & qu'on achetoit, je distribuai gratis aux enfans des petits chapelets de verre dont ils me paroissoient très-curieux ; mais comme je sçavois qu'ils étoient Mahométans, j'en ôtai les croix dans la crainte de quelque profanation. Je me retirai ensuite dans une cour

intérieure des Hollàndois pour y vaquer à quelques exercices de dévotion.

Cependant on eut beau faire à *Serigny* & à *Kerita*, on ne put en tirer qu'une très-petite partie des rafraîchiſſemens qu'on s'étoit promis. Le ſeul parti qui reſtoit à prendre, & qu'on prit en effet, fut de ſe rendre le plutôt poſſible à *Macao*, dont nous n'étions plus éloignés que de ſept à huit cents lieues. Mais Dieu qui avoit des vues de miſéricorde ſur nous, arrêta tout-à-coup notre vaiſſeau par un vent qui n'eſt pas ordinaire dans le Détroit.

A peine avions-nous mouillé, qu'il nous vint d'un endroit appellé *Anieres*, un bateau tout chargé de tortues, & auſſi-tôt que nous eûmes

fait nos provisions, le vent devint favorable. Ce trait de Providence toucha tellement nos marins, qui de leur propre aveu ne sont pas trop tendres, qu'un d'entr'eux qui la veille avoit disputé sur les miracles, dit hautement que pour le coup il se rendoit. Les larmes en vinrent aux yeux d'un Chirurgien, & depuis ce tems-là toutes les fois que je voulois exciter la confiance & la reconnoissance de nos malades, je leur disois : *Souvenez-vous d'Anieres*. La tortue les guérit tous. Je n'ai jamais vu un remede si prompt & si efficace contre le scorbut. Je ne sçais si nos tortues d'Europe auroient le même effet, & si nos Médecins l'ont jamais éprouvé.

Je soupirois après *Sancian*.

Plus j'en approchois, plus mes desirs croissoient. Le jour où selon nos hauteurs je devois appercevoir cette Isle si desirée, je me levai deux ou trois heures avant le jour, puis le visage & les yeux tournés du côté où l'on devoit l'appercevoir d'abord, je regardai, je priai & je ne vis rien; enfin à six heures & demie on cria du haut des mâts, *Sancian*: à ce mot je ne fis qu'un saut du gaillard de derriere au gaillard de devant, & je vis *Sancian*. Sa vue me saisit & me tint quelque-tems immobile. On vint cependant m'avertir qu'il étoit tems de dire la Sainte Messe; mais après mon action de grâce, je remontai bien vîte pour considérer *Sancian* à mon aise.

Déja

Déja nous n'étions plus qu'à vingt lieues de *Macao* : on avoit à cœur d'y mouiller ce jour-là même, qui étoit le onzieme d'Août 1767, jour pour moi à jamais mémorable. Pour cela on marchoit grand train au milieu d'une infinité d'Isles & de rochers secs & couverts d'une mousse aride & jaunâtre. Comme la lune nous favorisoit, nous arrivâmes vers les dix heures du soir, à une lieue & demie de la ville, où l'on mouilla. L'ancre jettée on mit le canot à la mer pour transporter Monsieur Serrard, Prêtre des Missions étrangères & le Pere Niem, Dominicain.

J'avois si bien joué mon rôle depuis cinq mois, que pendant tout ce tems-là personne, sans même en excepter

le Capitaine, ne me ſoupçonnoit d'être Jéſuite. Tous me prenoient pour le Confrere de Monſieur Serrard que j'avois eu ſoin d'imiter en tout.

Ne pas deſcendre avec lui à Macao, pour y voir mes prétendus Confrères, c'étoit me trahir, & je voulois garder l'incognito juſqu'à Canton : d'un autre côté, il y avoit beaucoup à craindre de la part des Portugais. Dans cette perplexité, après m'être conſulté moi-même, je pris mon parti, & malgré les frayeurs de Monſieur Serrard, je m'équipai de pied en cap pour n'être point connu.

Je commençai d'abord par changer de décoration, je mis bas la ſoutane Eccléſiaſtique, pour m'habiller tout-à-fait en ſéculier & je la remplaçai par

un volant bleu. Je pris ensuite une bourse à cheveux & je partis le coutelas au côté & un jonc de *Malac* à la main.

J'arrivai à onze heures du soir & il fallut aller chez M. le Gouverneur Portugais. Je m'y attendois bien, mais je fis semblant d'être un des Officiers du *Beaumont;* je lui dis que je voulois sçavoir de lui combien il feroit tirer de coups de canon, si le lendemain à la pointe du jour je saluois *Macao*. Nous convînmes qu'on rendroit coup pour coup.

A minuit sonnant je me trouvai devant la belle Eglise de S. Paul, & je me rabbattis ensuite chez Messieurs des Missions étrangères, qui m'apprirent de très-mauvaises nou-

velles ; je ſçus d'eux que le Royaume de *Siam* venoit d'être détruit par les *Bramans;* qu'il n'étoit plus qu'un vaſte déſert ; que preſque tous les Chrétiens avoient péri malheureuſement, & que l'Egliſe & le Collège des Miſſions étrangères avoient été raſés.

J'appris auſſi que les affaires étoient terriblement brouillées en Chine ; qu'une grande province nommée *Yunnan* & l'iſle d'*Hainan* avoient pris les armes contre l'Empereur, & que les Provinces voiſines paroiſſoient vouloir s'ébranler ; ce qui pouvoit avoir des ſuites conſidérables. On m'ajouta qu'il n'y avoit qu'un mois que deux Peres Franciſcains Allemands avoient été arrêtés dans la province de *Canton*, & qu'actuellement ils étoient

en priſon dans la capitale qui porte le même nom, & d'où je vous écris; qu'à quatre ou cinq cents lieues de là les Miſſionnaires étoient obligés de prendre la fuite ou de ſe cacher, pour ſe dérober aux recherches qui ſe font à coup sûr dans ces ſortes d'occaſions; que le Vice-Roi de Canton avoit envoyé un Mandarin à *Macao* pour ſçavoir qui avoit introduit de nouveaux étrangers dans l'empire, & qu'il avoit menacé le Sénat Portugais de toute ſa colere, s'il n'étoit pas plus attentif déſormais à fermer l'entrée de la Chine aux Miſſionnaires Européens.

A ces triſtes nouvelles on me preſſa tant, qu'à trois heures après minuit je fus contraint de regagner le vaiſſeau,

Le lendemain 13 d'Août, à la pointe du jour, nous nous trouvâmes à la bouche du *Kiang;* c'eſt l'entrée de la Chine. Le bras de la rivière par lequel on remonte, n'a dans cet endroit qu'un quart de lieue de large. Il eſt défendu par deux Forts ſi petits & ſi miſérables qu'ils ne méritent pas un ſi beau nom. Un moment après nous vîmes à découvert une de ces fameuſes tours, qui ſont diſpoſées de façon qu'en vingt-quatre heures l'Empereur peut ſçavoir ce qui ſe paſſe à Canton, quoiqu'il en ſoit éloigné de plus de ſix cents lieues. Cette tour eſt de huit étages; les dehors, qui ſont de porcelaine, ſont ornés de diverſes figures: au-dedans elle eſt revêtue de marbres très-polis de différentes cou-

leurs : on a pratiqué dans l'épaisseur du mur un escalier par lequel on monte à tous les étages, & de là sur de belles galeries de marbre, ornées de grilles de fer doré qui embellissent les saillies dont la tour est environnée. On voit au coin de chaque galerie de petites cloches suspendues qui, agitées par le vent, rendent un son assez agréable.

Le même jour 13 d'Août après midi, nous arrivâmes à la vue de la rade, marchant majestueusement au milieu des vaisseaux de toutes les nations, & au bruit de leurs canons qui nous saluoient en passant. A cinq heures nous mouillâmes à *Vampou*, comme j'ai dit au commencement de cette Lettre.

Quoiqu'à vous dire vrai, le vaiſſeau ne ſoit pas un ſéjour fort agréable par lui-même, comme il eſt aiſé de ſe l'imaginer, le temps ne m'y a pas duré. J'avois pour compagnon de voyage un Prêtre des Miſſions Etrangeres, jeune homme plein de piété & de zèle, connoiſſant les voies de Dieu, retiré & recueilli, dur à lui-même, aimable quand il croyoit devoir l'être, & toujours édifiant. Son exemple m'a beaucoup ſervi.

Les premiers objets que je vis le 13 d'Août, en arrivant à *Vampou*, furent les peres *Collas & Beguin*; au premier coup de canon ils s'étoient jettés dans une barque pour venir au-devant de moi. Ils m'apprirent que notre Pere Supérieur étoit à Canton, & qu'il ne

ne manqueroit pas de venir quand il me sçauroit arrivé.

Quoique *Vampou* soit éloigné de *Canton* d'environ trois bonnes lieues, il y étoit le lendemain de bon matin. Je l'embrassai de tout mon cœur, comme un ancien Missionnaire qui travailloit depuis trente ans, avec un zèle infatigable, à la conversion des Infidèles. Nos Officiers, bien étonnés, se retirerent dans la chambre du Conseil; & là, chacun examinoit sa conscience avec inquiétude, pour sçavoir si, pendant la traversée, on n'auroit pas dit contre les Jésuites des choses qui auroient pu me faire peine; & quelques moments après, il y en eut deux qui vinrent me faire des excuses. J'appris ensuite, du

Pere le Febvre, que le Pere Lamiral, ayant voulu pénétrer dans les terres, il y a dix ou onze mois, avoit été pris à une demi-lieue de *Canton*, & que pour le racheter il en avoit coûté plus de vingt mille livres; il me raconta aussi que lui-même ayant tenté, au commencement de cette année 1767, de pénétrer dans les terres pour y faire du bien, en attendant le retour des vaisseaux François, il avoit été découvert, & qu'il n'avoit échappé à la fureur des Infidèles que par une espèce de miracle. Il me confirma encore tout ce qu'on m'avoit dit de la guerre allumée entre l'Empereur & la province de *Yunnan*, & de l'emprisonnement des peres Francis-

cains, à qui ſous nos yeux on fait aujourd'hui le procès avec toute la rigueur poſſible.

Nous ne pouvions arriver dans de plus triſtes circonſtances, auſſi dès que nos amis nous ſçurent arrivés à Vampou, ils jetterent les hauts cris; il n'étoit queſtion de rien moins que de nous renvoyer d'où nous venions. Le pere le Febvre laiſſoit dire. Cependant, pour donner quelque choſe aux circonſtances, il nous laiſſa ſur notre vaiſſeau, nous recommandant de ne point nous montrer aux Chinois qui étoient chargés d'y porter des vivres; mais, malgré toutes nos précautions, le 15 d'Août, je fus reconnu deux fois avant dix heures du matin. Un vieux

Chinois, qui avoit pénétré dans la grande chambre où je vivois en reclus, m'ayant envisagé, dit à un de nos Officiers en portugais : voilà un *Padre;* une heure après un autre Chinois m'apostrophant, me dit : *Padre, Padre.....* Je me mis à rire; on lui montra ma bourse à cheveux, on fit venir l'Aumônier, mais il soutint toujours que j'étois un *Padre.* Le Pere le Febvre, ayant appris cette nouvelle, me fit dire de m'habiller tout en soie & en satin; j'obéis à l'instant, & je fus bientôt d'un brillant achevé. Je crus pouvoir alors aller tête levée dans tout le vaisseau : je me trompois. Un Chinois, attaché depuis vingt-cinq ans au service des Navi-

res François, vint à moi, & me ſerrant la main fort affectueuſement, il m'appella *Padre.* J'étois ſur le gaillard où il y avoit beaucoup de monde; on s'aſſembla auſſitôt autour d'*Alam* (c'étoit le nom du Chinois), on lui dit tout ce qu'on put pour le déſabuſer, mais tout fut inutile, & il ne m'appella jamais autrement que *Padre.*

Cependant le Pere Supérieur conſultoit Dieu, pour ſavoir ſa ſainte volonté touchant notre deſtination. Je lui avois dit ſouvent, dans toute la ſincérité de mon cœur, que j'étois prêt à tout, qu'il pouvoit diſpoſer de moi; mais que la ſeule choſe qui pourroit me coûter ſeroit de m'en retourner; que ſi cependant

il le falloit, Dieu étoit le maître. J'avois une confiance ſecrete que tout iroit bien, & que le Seigneur ne me mettroit pas à une ſi terrible épreuve.

Le Pere Supérieur revint à bord, le 28 Août, & nous dit qu'il ne falloit point penſer à pénétrer dans les terres, & que la choſe étoit abſolument impoſſible ; mais que nous irions à *Peking*. Comme cet arrangement nous mettoit ſous la protection de l'Empereur, nous deſcendîmes hardiment à *Canton*, & nous nous préſentâmes au Chef des Marchands de la Compagnie Chinoiſe. Celui-ci nous promit qu'auſſi-tôt que le Vice-Roi ſeroit de retour d'un voyage occaſionné par la guerre, il

feroit notre affaire ; il tint parole moyennant de bons présents qu'on lui fit secrettement. Le jour de S. François, le Vice-Roi nous fit dire qu'il avoit écrit à l'Empereur. Cet homme qui déteste les Européens & les Chrétiens, ne pouvoit me donner un bouquet plus agréable pour le jour de ma fête.

Voilà deux mois que je suis à *Canton*, j'ai déja entendu & vu bien des choses, dont je puis vous parler sçavamment.

Les Chinois, tels que je les vois ici, sont à-peu-près ce qu'on s'en figure en Europe. On peut cependant dire d'eux ce qu'on dit des particuliers, qu'ils perdent à être vus de trop près. On exagere dans

les tableaux la petiteſſe de leurs yeux, & la façon dont il ſont taillés. Sur cent vous en trouverez au moins une vingtaine qu'on déguiſeroit fort bien en Européens ; & il le faut bien, ſans quoi il ſeroit impoſſible aux Miſſionnaires d'entrer dans les terres, parce qu'à tous momens, pour paſſer, ils ſont obligés de ſe préſenter à des Douaniers qui ont bonne vue. Ce qui trahit ici le plus un Européen, ce ſont des yeux bleus.

Le Pere Duhalde flatte beaucoup les Chinois dans le portrait qu'il en fait. Ces peuples ont tous les grands vices, & l'orgueil principalement. Je ſuis étonné qu'ils ne ſoient pas cruels, mais je ne le ſuis

pas que la foi ne trouve place que difficilement dans des cœurs comme les leurs.

Ils ſont grands imitateurs, mais ils n'ont pas un certain génie. C'eſt ici tout comme-là. A *Canton* les trois quarts & demi ne portent pour tout habit, pour tout vètement, que des caleçons. Il faut avouer auſſi que les chaleurs y ſont exceſſives. Elles ne m'y incommodent pas. Je me porte à merveille : il n'y a rien de tel que la vocation, elle rend tout aimable, tout charmant.

On n'exagere pas quand on dit que la Chine eſt prodigieuſement peuplée : dans Canton & ſur la riviere, il y a un million d'ames. Il y en a autant dans un village qu'on peut dire voiſin, puiſqu'il

n'eſt éloigné que de cinq ou ſix lieues, il s'appelle *Fonkav*. Pour être une très-grande ville, il ne lui manque que des murs.

Ah! mon Révérend Pere, qu'on ſouffre de ne voir que du bois ſec dans tant de millions d'hommes ſemblables à nous. Je vous conjure d'intéreſſer le Ciel pour tant de malheureux aſſis dans les ténèbres, & à l'ombre de la mort. La triſte penſée pour un Miſſionnaire : voilà ſous mes yeux des milliers d'idolâtres, & qu'il s'en faut que je voie un Xavier! qu'il s'en faut!

Pouſſa eſt la grande divinité des Chinois, ils l'adorent ſans ſavoir ce que c'eſt. Ils l'adorent, comme ils le diſent eux-mêmes, parce que

leurs peres l'ont adorée : ils le repréſentent ſous mille formes différentes , & preſque toutes avec un ventre monſtrueux. J'en envoie un au Pere Munier , pour exciter de plus en plus ſon zèle pour nos pauvres miſſions de la Chine. Il y a auſſi des femmes *Pouſſa*. Je ne ſçais pas quelle vertu on leur prête. Le nombre de ces idoles augmente tous les jours. L'Empereur changeant en *Pouſſa* les hommes & les femmes qu'il veut diſtinguer après leur mort.

Chaque Chinois a dans ſa maiſon deux ou trois oratoires ; dans les endroits les plus apparents *Pouſſa* y eſt en peinture ou en ſtatue ; quelquefois on n'y voit que ſon

éloge ſur une pancarte, qu'on nomme tablette. Au coucher du ſoleil on allume une lampe devant la ſtatue, ou l'image de la fauſſe divinité. Les vaiſſeaux Chinois qui ſont à la rade, battent aux champs à la même heure ſur un grand couvercle de marmite. En même-temps ils jettent dans la riviere un peu de papier doré, qu'ils brûlent à l'honneur de *Pouſſa*.

Comme il y a un *Pouſſa* pour le port, & un *Pouſſa* pour la traverſée, quand un vaiſſeau eſt de retour de quelque voyage, on vient chercher en pompe le *Pouſſa* qui a couru les mers. C'eſt une cérémonie où la piété n'entre pour rien, quoique le démon dans *Pouſſa* ſe faſſe rendre à

l'extérieur les mêmes honneurs qu'on ne doit qu'au vrai Dieu.

D'abord le Dieu *Pouſſa* paroît dans l'endroit du vaiſſeau le plus élevé dans un pavillon entouré d'étendarts. On vient de la ville avec des inſtruments de muſique, & une chaiſe-à-porteur percée à jour de tous côtés. Quand tout le cortège eſt arrivé, *Pouſſa* part ſur une chaloupe bien ornée; à ſon paſſage on bat au champs ſur tous les vaiſſeaux de la rade, De la barque il paſſe dans la chaiſe-à-porteur; ſur le devant il y a deux cierges allumés, en-dedans on brûle des parfums; les dons des Infidèles. ſont ſuſpendus par derrière en forme de Reliquaires ou de pe-

tites pelotes. Il y en a ſans fin au pied de la chaiſe-à-porteur ; on brûle encore du papier doré, au bruit de la muſique & des couvercles de chaudrons qu'on frappe plus fort qu'à l'ordinaire.

C'eſt le diſtributeur des vivres du vaiſſeau qui fait les honneurs ; habillé comme un démon, il tourne à droite & à gauche un grand bâton noir qu'il a en main ; il s'accroupit, puis, pour toute prière, il hurle à mi-voix. Au moment que *Pouſſa* s'ébranle on tire une certaine quantité de pétards. La Banniere, portée par deux enfants, marche la premiere. Elle eſt ſuivie de ſix lanternes, de ſoi-diſans muſiciens, & de la chaiſe-à-porteur où eſt *Pouſſa*. Je n'ai

pu soutenir ce spectacle que deux ou trois fois. Il en coûte trop pour voir triompher ainsi le démon, sans que nous puissions rien faire ici, sinon d'élever les yeux au Ciel & de conjurer le Seigneur de détruire enfin le détestable empire de l'erreur.

Ces jours passés j'entrai dans une Pagode ; il y avoit deux Chinois d'une figure intéressante. Ils étoient à genoux sur un tapis, tenant en main chacun une espèce de bougie. Ils s'inclinoient sans cesse devant l'Idole, tandis que six ou sept Bonzes psalmodioient maussadement, & s'inclinoient successivement & presque sans interruption jusqu'à terre. Leurs Offices ne sont pas longs ; cinq ou six

minutes en font ordinairement l'affaire.

Je crois que je fuis un prophète de malheur. Il s'eft élevé une furieufe perfécution dans le Royaume de la Cochinchine au mois d'Avril dernier ; la Religion a été profcrite par un Edit , les Miffionnaires décrétés de prife-de-corps , & les Chrétiens condamnés à couper des herbes pour les chameaux du Roi. Les PP. Louroyon & Petroni ont été confervés à la Cour , en confidération des fervices que depuis plus de cent ans les Jéfuites ne ceffent de rendre à la Cochinchine.

Le Pere Horta , Jéfuite Italien , vient d'être arrêté dans le Royaume du *Tonquin* , ce Pere

Pere étoit passé à l'Isle de France l'année derniere pour retourner dans son pays ; mais ayant appris ce qui se faisoit contre nous dans le Royaume de France, par lequel il devoit passer, il prit le parti de rentrer dans sa Mission ; c'est dans les fonctions du saint ministere qu'il a été saisi. Le Gouverneur de la Province & les grands Mandarins de la Ville Royale en ont pris connoissance. Il n'y a plus guère d'espérance qu'il puisse échapper. Il est détenu dans la prison du Gouverneur de la Province ; un soldat Chrétien l'a rencontré dans la route, escorté de deux cents soldats, & d'un grand nombre d'infidèles armés de bâtons. Le Missionnaire alloit à pied,

ſon Catéchiſte marchoit après lui, ſuivi de deux cages pour y renfermer les priſonniers pendant la nuit. Notre Pere Supérieur, qui l'a vu ici fort long-temps, dit que c'eſt un ſaint Religieux, & qu'il ne doute pas que Dieu ne veuille lui accorder la Couronne du Martyre.

Octobre a été pour nous ce qu'eſt pour la Lorraine la fin de Juin & de Juillet; mais vous n'avez rien de ce que nous avons éprouvé en Septembre & en Août. La chaleur étoit prodigieuſe, on ne ſçavoit où ſe mettre ici ni le jour, ni la nuit, pour gagner un peu de ſommeil; il n'étoit pas queſtion de matelats, une natte épaiſſe comme de la toile d'emballage,

en tient lieu. On s'étendoit ſur le plancher. J'en ai vu qui, ſans nattes, couchoient ſur le pavé, dans l'eſpérance de ſouffrir un peu moins de la chaleur. Le ſang trop raréfié ſe jette en-dehors & cauſe de grandes démangeaiſons, juſqu'à ce que la chaleur ſe relâchant un peu, les rougeurs s'éteignent, & la peau s'en va en farine.

Une choſe ſingulière, & qui, ſans doute, nuit aux ſantés foibles, c'eſt qu'on paſſe tout-d'un-coup d'un chaud exceſſif, à un froid qui, ſans être violent, ne laiſſe pas d'être ſenſible.

Nous attendons la réponſe de l'Empereur. Elle viendra probablement pour Noël ; à l'inſtant nous préparerons tout

pour notre voyage. Déja on a mandé à un Jésuite Chinois, qui est à trois cents lieues, de venir nous joindre, pour nous servir d'interprète pendant la route.

Nous partons sur une barque couverte, & qui a plusieurs chambrettes. Le *Stangton* ou Vice-Roi nous donne un Mandarin pour nous accompagner ; on dit que c'est par honneur, mais c'est bien pour nous observer & pour nous empêcher d'aller à droite & à gauche. Le Mandarin a sa barque & sa famille avec lui; la route est de six cents lieues.

Nous remontons d'abord la riviere de *Canton* l'espace de cent cinquante lieues dans les crues d'eau, qui en hi-

ver ſont ſubites, conſidérables, & très-dangereuſes; il faut quarante hommes pour tirer le bateau. Ils attachent toutes leurs cordes à une ſeule & même corde qui tient au bateau. Si celle-ci manque, le petit équipage eſt perdu. A cent cinquante lieues d'ici on trouve une montagne & des gens qui vous mettent au-delà, c'eſt l'affaire d'un jour. Puis on deſcend une belle riviere qui coule vers *Peking*, mais qui n'en eſt qu'à trois cents lieues; alors il faut des mulets. Vous avez beau dire que vous aimeriez mieux aller à pied, on vous répond qu'il faut vous reſſouvenir que vous êtes Officiers de l'Empereur; & de quel Empereur! Encore ſi ce grand Empereur fourniſ-

ſoit à la dépenſe ; mais non, il ne donne que le tiers de ce qu'il faut pour aller à lui, comme il veut qu'on y aille. La Providence fait le reſte.

Pourquoi *Peking* étant au quarantième degré de latitude à-peu-près, y fait-il ſi froid en hiver, qu'on eſt obligé de coucher ſur un four qu'on chauffe toute la nuit ? & pourquoi y fait-il ſi chaud en été, que ces années dernieres il y mourut, en moins de deux mois, huit milles hommes, brûlés par les ardeurs du ſoleil ? C'eſt un problême qu'on a propoſé il y a long-temps, & dont j'eſpere que le Pere Collas donnera la ſolution fort au long ; il aura du moins le temps d'y penſer pendant

la route, qui sera de près de trois mois.

Je n'ai plus qu'une nouvelle à vous apprendre. Le 8 de Décembre, je fus cité devant le Lieutenant de Police Chinois, avec le Pere *Collas*; ce fut une scène comique. Nous étions sans interprète, jugez ce que c'est que des gens qui ne s'entendent pas & qui veulent se parler. Les deux PP. Franciscains viennent d'être condamnés ici à trois ans de prison, & leur principal conducteur à être étranglé; une autre fois je vous instruirai plus au long de ce qui les regarde. J'étois sur le point de finir ma Lettre, lorsqu'il m'est tombé entre les mains un Mémoire concernant l'établissement d'une Mission dans les Royau-

mes de *Loango* & de *Kakongo* en Afrique. Je ne vous l'envoie point, parce que je le crois imprimé en Europe.

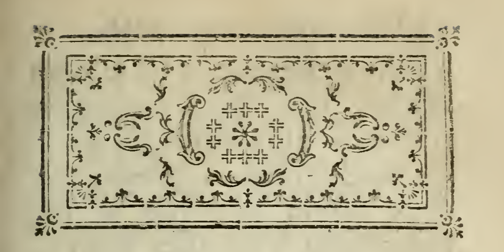
J'ai l'honneur d'être, avec l'amitié la plus sincère,

MON RÉVÉREND PERE,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,
F. BOURGEOIS, de la C. de J.



LETTRE



LETTRE
DU R. PERE
HORTA,
Jésuite Italien,
A MADAME
LA COMTESSE DE....

A l'Isle de France, 1766.

MADAME.
L. P. D. N. S.

N'ESPÉREZ plus de me revoir en Italie. Je viens d'apprendre

à l'Isle de France, d'où je vous écris, que la Compagnie n'existoit plus dans les Etats du Roi Très-Chétien. A cette fatale nouvelle je me suis résolu à repasser dans le Royaume de Tonquin, & je me dispose à partir incessamment malgré le bruit qui court que les grands Mandarins viennent d'exciter une persécution violente contre les nouveaux Chrétiens de ce pays. J'espere que la Providence daignera calmer cet orage, & qu'elle soutiendra une Mission chancelante contre tous les efforts de l'enfer armé contre elle. Je la recommande, Madame, à vos saintes prières. J'attends beaucoup de votre zèle, de votre piété, & de cette tendre dévotion qui relève si fort l'éclat de votre naissance.

Pour vous satisfaire sur les disverses questions que vous me faites. Je répondrai par ordre à tous les articles de votre lettre, mais je n'y répondrai qu'en peu de mots : il me faudroit faire un volume entier, si j'entreprenois d'expliquer en détail tout ce qui concerne la religion & les usages de Tonquin. Peut-être pourrai-je un jour contenter une curiosité si louable, & c'est à quoi je prétends consacrer mes premiers moments de loisir.

Vous me demandez d'abord un précis des usages les plus singuliers de Tonquin. En voici un qui ne vous surprendra pas moins par sa bizarrerie que par l'exactitude plus bizarre encore avec laquelle on l'observe. Cet usage

eſt auſſi pratiqué à la Chine, mais il y eſt un peu moins ridicule, & les Chinois commencent à s'en écarter.

Quand un Tonquinois rend viſite à un autre, il s'arrête à la porte, & donne au portier un cahier de huit à dix pages, dans lequel il a écrit en gros caracteres, ſon nom, ſes titres & le motif de ſa viſite. Ce cahier eſt de papier blanc & couvert de papier rouge : les Tonquinois en ont de pluſieurs ſortes, ſelon le rang des perſonnes qu'ils viſitent. Si celui qu'on veut viſiter eſt abſent de la maiſon, on laiſſe & on recommande le cahier au portier, & la viſite eſt cenſée faite & reçue.

Un Magiſtrat dans les viſites qu'il fait doit être vêtu de la robe de cérémonie, qui eſt

affectée à son emploi. Ceux qui n'ont aucune charge publique, mais qui sont en quelque considération parmi le peuple, ont aussi des habits destinés aux visites, & ne peuvent se dispenser de les mettre sans manquer à la civilité. Celui qui reçoit la visite va recevoir à la porte celui qui la rend. Ils joignent tous deux les mains en s'abordant, & se font quantité de politesses muettes. Le maître de la maison invite l'autre à entrer en lui montrant la porte. S'il y a plusieurs personnes dans la maison, celle qui est la plus distinguée, ou par son âge, ou par sa dignité, occupe la place d'honneur, mais elle la cede toujours à l'étranger; la premiere place est celle qui se trouve la plus voisine de la

porte, ce qui eſt directement oppoſé à nos uſages. Après que chacun eſt aſſis, celui qui viſite expoſe de nouveau le motif de ſa viſite. Le maître de la maiſon l'écoute gravement, & s'incline de temps en temps, ſelon qu'il eſt marqué dans le cérémonial. Enſuite les premiers ſerviteurs de la maiſon, vêtus d'un habit de cérémonie, apportent une table triangulaire, ſur laquelle il y a deux fois autant de taſſes de thé qu'il y a de perſonnes; au milieu ſe trouve deux boëtes de Bethel, des pipes & du tabac.

Lorſque la viſite eſt finie, le maître de la maiſon reconduit ſon hôte juſqu'au milieu de la rue, & là recommencent les révérences, les inclinations, les élévations de

mains & les compliments. Enfin, lorsque l'étranger est parti, & qu'il est déja un peu loin, le maître de la maison lui envoie un valet pour lui faire un nouveau compliment de sa part, & quelque temps après celui-ci en envoie un à son-tour pour le remercier; ainsi finit la visite.

Ce n'est pas seulement dans leurs visites que brille cette politesse gênante, elle éclate encore dans toutes les actions qui ont quelque rapport à la société. Les Tonquinois mangent fort souvent ensemble, & c'est pendant leurs repas qu'ils traitent ordinairement de leurs affaires. Ils se servent au lieu de fourchettes de certains petits bâtons d'ivoire ou d'ébène, dont les extrémités sont d'or ou d'argent. Ils ne

touchent jamais rien avec les doigts ; delà vient qu'ils ne ſe lavent jamais les mains, ni avant, ni après le repas. Je ne puis mieux comparer les Tonquinois à table, qu'aux Muſiciens d'une orcheſtre. Il ſemble qu'ils mangent en cadence & par meſure, & que le mouvement de leurs mains & de leurs mâchoires dépend de quelques règles particulières.

Leurs tables ſont nues, ſans napes & ſans ſerviettes, elles ſont ſeulement entourées de longs tapis brodés qui pendent juſqu'à terre. Chacun a ſa table, à moins que le grand nombre des convives ne les oblige de s'aſſeoir deux à la même. On les ſert toutes également & en même-temps, & on les couvre de pluſieurs

petits plats, les Tonquinois préférant la variété à une abondance ſuperflue.

Je viens maintenant aux cérémonies que ces peuples pratiquent dans leurs feſtins. Celui qui veut inviter quelqu'un à un repas, lui envoie la veille un petit cahier d'invitation où ſe trouve l'ordonnance du repas. J'en ai vu un qui étoit conçu en ces termes: *Chao-ting a préparé un repas de quelques herbes, a nettoyé ſes verres, & rendu ſa maiſon propre, afin que Se-tong vienne le récréer par les charmes de ſa converſation & par l'éloquence de ſa doctrine, & il le prie de lui accorder cette divine ſatisfaction.* Sur la premiere feuille du cahier on écrit, en forme d'adreſſe, le nom le plus honorable de celui qu'on

invite, & on lui donne les titres convenables au rang qu'il occupe. On obſerve les mêmes formalités avec tous les convives qu'on a deſſein d'inviter. Le jour deſtiné pour le feſtin, le maître de la maiſon envoie dès le matin un cahier ſemblable au premier, pour rappeller aux convives la priere qu'il leur a faite. Vers l'heure du repas il leur envoie un troiſieme cahier & un ſerviteur pour les accompagner, & pour leur marquer l'impatience qu'il a de les voir. Lorſque les convives ſont arrivés & qu'on eſt ſur le point de ſe mettre à table, le maître de la maiſon prend une coupe d'or ou d'argent, & l'élevant avec les deux mains, il ſalue celui des conviés qui tient le premier rang par ſon

emploi : enſuite, il ſort de la ſalle & va dans la cour, où après s'être tourné vers le midi, & avoir offert le vin aux eſprits tutélaires de ſa maiſon, il le verſe en forme de ſacrifice. Après cette cérémonie, chacun s'approche de la table qui lui eſt deſtinée. Les Convives avant de s'aſſeoir ſont plus d'une heure à ſe faire des complimens, & le maître de la maiſon n'a pas plutôt fini avec l'un, qu'il recommence avec l'autre. Lorſqu'il s'agit de boire on redouble les complimens ; le Convive le plus diſtingué boit le premier, les autres boivent enſuite, & tous ſaluent le Maître de la maiſon. Quoique leurs taſſes ſoient fort petites, & qu'elles n'aient pas plus de profondeur que la co-

quille d'une noix, cependant ils boivent lentement & à plusieurs reprises, & lorsque leurs fronts son déridés, ils agitent plusieurs questions plaisantes, & ils ont de petits jeux où celui qui perd est condamné à boire.

Il arrive souvent que l'on joue la comédie pendant le repas. Ce spectacle mérite bien que je vous en fasse une courte description. C'est un divertissement mêlé de la plus effroyable musique qu'on puisse jamais entendre. Les instrumens sont des bassins d'airain ou d'acier, dont le son est aigu ou perçant. Un tambour fait de peaux de buffle, qu'ils battent tantôt avec le pied, tantôt avec des bâtons semblables à ceux dont se servent les Trivelins d'Italie, & en-

fin des flûtes dont le son est plus lugubre que touchant. Les voix des Musiciens ont à-peu-près la même harmonie. Les Acteurs de ces Comédies, sont de jeunes garçons depuis l'âge de douze jusqu'à quinze ans. Les conducteurs les mènent de Province en Province, & on les regarde par-tout comme la lie du peuple. Je ne sçaurois vous dire, Madame, si leurs pièces de théatre sont bonnes ou mauvaises, ni quelles en sont les règles. La scène m'a paru toujours tragique : j'en juge par les pleurs continuels des Acteurs & par les meurtres feints qui s'y commettent. La mémoire de ces enfans m'a surpris ; ils sçavent par cœur jusqu'à quarante & cinquante Comédies,

dont la plus courte dure ordinairement cinq heures. Ils traînent par-tout leur théatre, & quand ils ſont appellés, ils préſentent le volume de leurs Comédies, & ſi-tôt qu'on a choiſi la pièce qu'on veut voir, ils la jouent ſur le champ ſans autre préparation.

Vers le milieu du repas un des Comédiens fait le tour des tables, & demande à chacun quelque petite récompenſe. Les valets de la maiſon font la même choſe, & portent au Maître l'argent qu'ils ont reçu. On étale enſuite aux yeux des Conviés un nouveau repas, qui eſt deſtiné pour leurs domeſtiques.

La fin du repas répond au commencement. Les Convives louent en détail l'excel-

lence des mets, la politesse & la générosité de leur hôte : celui-ci s'humilie & leur demande pardon en s'inclinant profondément de ne les avoir pas traités selon leur mérite.

Quant à la Religion du pays, il seroit difficile, Madame, de vous en donner une idée nette & précise. Ce n'est qu'un tissu de fables entremêlé de quelques histoires, que les peuples de Tonquin ont tirées des Chinois ; mais les Sçavans qui sont ici en très-petit nombre suivent à la lettre la doctrine de Confucius, & se conforment au peuple pour toutes les autres cérémonies religieuses. Il est peu de Villes au Tonquin, où l'on ne trouve au moins un temple élevé à Confucius. On y voit dans l'endroit le

plus éminent la ſtatue de ce Philoſóphe, environnée de celles de ſes Diſciples, que le vulgaire met au rang de ſes Dieux; elles ſont placées autour de l'autel, dans une attitude qui marque le reſpect & la vénération qu'ils eurent pour leur Maître. Tous les Magiſtrats de la Ville s'y aſſemblent aux jours de la nouvelle & pleine lune, & ils font un petit ſacrifice, qui conſiſte à offrir des préſens ſur l'autel, à brûler des parfums, & à faire quantité de génufléxions qui n'ont rien que de ridicule & de groteſque.

Mais il y a tous les ans, aux deux équinoxes, des ſacrifices ſolemnels auxquels tous les Lettrés doivent aſſiſter. Le Sacrificateur, qui eſt ordinairement

nairement un Sçavant, se dispose à cette cérémonie par le jeûne & par l'abstinence. Il prépare, la veille du sacrifice, le riz & les fruits qui doivent être offerts, & il arrange sur les tables du temple tout ce qu'on doit brûler en l'honneur de Confucius. On orne son autel des plus riches étoffes de soie, & l'on y met sa statue & plusieurs tablettes sur lesquelles son nom est gravé en caractères d'or. Le Sacrificateur éprouve les animaux qu'on doit immoler, en répandant du vin chaud dans leurs oreilles; si ces animaux remuent la tête, on les juge propres aux sacrifices, & on les rejette s'ils ne font aucun mouvement. Avant de les immoler, le Sacrificateur fait une pro-

fonde inclination, après quoi il les égorge, & conſerve pour le lendemain leur ſang & le poil de leurs oreilles. Le jour ſuivant le Sacrificateur ſe rend dès le matin au temple, où, après pluſieurs génufléxions, il invite l'eſprit de Confucius à venir recevoir les hommages & les offrandes des Lettrés, tandis que les autres Miniſtres allument des bougies & jettent des parfums dans les brâſiers qu'on a préparés à la porte du temple. Lorſque le Sacrificateur eſt arrivé près de l'autel, un Maître de cérémonie dit à haute voix: *qu'on offre les poils & le ſang des bêtes immolées.* Alors le Prêtre élève avec ſes deux mains le vaſe où ce ſang & ces poils ſont renfermés, &

immédiatement après, le Maître de cérémonie dit : *qu'on enſeveliſſe ces poils & ce ſang.* A ces mots tous les aſſiſtans ſe lèvent, & le Prêtre ſuivi de ſes Miniſtres, porte le vaſe avec beaucoup de modeſtie & de gravité, dans une eſpèce de cour qui eſt devant le temple, & là, il enterre le ſang & les poils des animaux. Après cette cérémonie, on découvre la chair des victimes, & le Maître de cérémonie dit : *que l'eſprit du grand Confucius deſcende.* Auſſi-tôt le Prêtre élève un vaſe plein d'une liqueur forte, & le répand ſur une figure humaine faite de paille, & prononce ces paroles : *Vos vertus ſont grandes, admirables, excellentes, ô Confucius ! Si les Rois gouvernent leurs*

ſujets avec équité, ce n'eſt que par le ſecours de vos loix & de votre doctrine incomparable. Nous vous offrons ce ſacrifice. Notre offrande eſt pure. Que votre eſprit vienne donc vers nous, & nous réjouiſſe par ſa préſence.

Après ce diſcours le Prêtre prend une pièce de ſoie, l'offre à l'eſprit de Confucius, & la brûle enſuite dans une urne de bronze en diſant à haute voix : *Depuis que les hommes ont commencé à naître juſqu'à ce jour, quel eſt celui d'entre eux qui a pu ſurpaſſer ou même égaler les perfections & les vertus de Confucius ! ô Confucius ! tout ce que nous vous offrons eſt peu digne de vous. Le goût & l'odeur de ces mêts n'ont rien d'exquis, mais nous vous les*

offrons afin que votre eſprit nous écoute. Ce diſcours étant fini, le Prêtre boit la liqueur, tandis qu'un de ſes Miniſtres adreſſe cette prière à Confucius : *Nous vous avons fait ces offrandes avec plaiſir, & nous nous perſuadons que vous nous accorderez toute ſorte de biens, de grâces & d'honneurs.* Alors, le Prêtre diſtribue aux aſſiſtans les viandes immolées ; & ceux qui en mangent croient que Confucius les comblera de bienfaits & les préſervera de tous maux. Enfin on termine le ſacrifice en reconduiſant l'eſprit du Philoſophe, au lieu d'où l'on ſuppoſe qu'il eſt deſcendu.

Vous voyez, Madame, que cette cérémonie religieuſe eſt fort ſemblable à celle qui ſe pratique à la Chine. Je

pourrois vous expliquer plus en détail toute la doctrine des Tonquinois ; mais comme elle approche beaucoup de celle des Chinois, & que les Missionnaires en ont traité fort amplement avant moi, je vous renvoie à leurs Lettres.

Le naturel des habitans du Tonquin est assez franc, quoique parmi eux une tromperie faite avec adresse, passe ordinairement pour un trait de prudence. Ils sont généreux, mais leur générosité ne se règle que sur leur intérêt, & quand ils n'ont rien à espérer, ils ne se déterminent que difficilement à donner, & dans ces sortes d'occasions, ils ont un grand soin de cacher ce qu'ils ont pour n'être pas importunés. En général, ils sont braves, laborieux, adroits,

& prodigues dans leurs dépenſes d'éclat, comme leurs mariages, leurs enterremens, leurs fêtes & leurs alliances. Ils n'aiment point les Européens, & leur plus grand plaiſir eſt d'en faire des dupes. Tels ſont, à ce qu'il me ſemble, les traits caractériſtiques des Tonquinois.

Ce peuple cultive ſix eſpèces de riz, *le petit riz*, dont le grain eſt menu, allongé & tranſparent; c'eſt celui qui eſt ſans contredit le plus délicat & le ſeul que les Médecins permettent aux malades. *Le gros riz long*, eſt celui dont la forme eſt ronde. *Le riz rouge*, ainſi nommé parce que le grain eſt enveloppé d'une peau de couleur rougeâtre. Ces trois eſpèces de riz demandent beaucoup d'eau, &

la terre qui les produit veut être ſouvent inondée. *Le riz ſec* qui eſt de deux ſortes, croît dans des terres arides, & n'a beſoin d'autre eau que de la pluie. Ces deux eſpèces ont le grain blanc comme la neige, & ſont un grand objet de commerce pour la Chine. On ne les cultive que ſur les montagnes & les côteaux, & on les sème comme nous ſemons notre froment, vers la fin de Décembre ou dans les premiers jours de Janvier, tems auquel finit la ſaiſon des pluies; il n'eſt pas tout-à-fait trois mois en terre, & il rapporte beaucoup.

Je ſuis fondé à croire que la culture de ce grain précieux pourroit réuſſir en France. En 1765, j'ai traverſé pluſieurs fois les montagnes de

Tonquin

Tonquin où ce riz se cultive : elles sont très-élevées & la température de l'air y est froide. J'y observai au mois de Janvier, que le riz étoit très-verd, & avoit plus de trois pouces de hauteur, quoique la liqueur du thermomètre de M. de Réaumur ne fût sur le lieu, qu'à quatre degrés au-dessus du point de congélation. J'ai fait semer de ce grain depuis que je suis à l'Isle de France, & il a rapporté plus qu'aucune espèce du pays. Les Colons ont reçu mon présent avec d'autant plus d'empressement, que ce riz, qui est plus fécond & de meilleur goût, n'a pas besoin d'inondation, & qu'étant sur la terre quinze ou vingt jours de moins que les autres, il peut être cueilli & fermé

avant la ſaiſon des ouragans, qui emportent très-ſouvent les moiſſons des autres eſpèces de riz. Il y avoit lieu d'eſpérer que l'avantage attaché à la culture du riz ſec engageroit les Colons à le cultiver ſoigneuſement; mais ils l'ont abandonné à la maladreſſe des eſclaves, qui ont mêlé toutes les eſpèces de riz, de ſorte que celui de Tonquin étant mûr beaucoup plutôt que les autres, ſon grain eſt tombé avant la moiſſon, & peu à peu l'eſpèce s'en eſt perdue dans l'Iſle.

Les Tonquinois cultivent le riz ordinaire, à-peu-près de la même maniere que les Malabares de la côte de Coromandel. Ils couvrent de quelques lignes d'eau la ſuperficie du champ, & dès que

le riz a cinq ou six pouces de hauteur, ils l'arrachent & le transplantent dans de grandes terres, par petits paquets de quatre à cinq brins, & à six pouces de distance les uns des autres. Ce sont ordinairement les femmes & les enfans qui font cette opération.

Les Tonquinois n'emploient que des buffles à leur labour. Ces animaux dont l'espèce est très-grande, sont plus forts que les bœufs dans les pays chauds, & ils se tirent mieux des boues. On les attele exactement comme nous attelons nos chevaux.

Les Tonquinois n'ont aucune machine pour inonder leurs champs, mais ils n'en ont pas besoin; leurs plaines sont dominées d'un bout du Royaume à l'autre par une

chaîne de montagnes, où se trouvent quantité de sources & de ruisseaux, qui viennent naturellement inonder les terres suivant que leurs cours est dirigé.

Ce peuple cultive encore plusieurs sortes de grains, comme le *mahis*, des millets de différentes espèces, *des phaseoles*, *des patates*, *des inham*, & diverses racines propres à la nourriture de l'homme & des animaux. Mais la culture la plus importante pour eux, après celle du riz, est la culture de la canne à sucre.

On y en trouve de deux sortes, l'une qui est très-grosse & très-haute, qui a les nœuds fort séparés les uns des autres, une couleur toujours verte, & une grande

abondance de ſuc, l'autre eſt plus mince, plus petite, & a les nœuds plus ſerrés. Lorſqu'elle mûrit, elle prend une couleur jaune. Elle contient moins d'eau que la premiere, mais elle eſt plus chargée de ſel.

Quand les Tonquinois veulent cultiver la canne à ſucre, ils commencent par remuer la terre à deux pieds de profondeur. Enſuite, ils plantent deux ou trois des boutons de canne dans un ſens couché, à-peu-près comme on plante la vigne dans pluſieurs cantons d'Italie. Ces boutures ſont enfoncées environ à dix-huit pouces en terre, & plantées en échiquier à ſix pieds de diſtance les uns des autres. On choiſit pour cette opéra-

tion la fin de la ſaiſon des pluies.

Douze ou quinze mois après la plantation on fait la premiere récolte, & quand le ſuc de la canne eſt exprimé, on le fait bouillir quelques heures pour faire évaporer une partie de ſon eau, puis on le tranſporte au marché le plus voiſin pour le vendre en cet état. Ici finiſſent l'induſtrie & les profits du Cultivateur Tonquinois. Des Marchands achetent ce ſucre qui reſſemble encore à de l'eau pure; ils le font cuire de nouveau, & jettent dans les chaudières quelques matieres alkaline, telles que la cendre des feuilles de muſa, & de la chaux de coquillage. Ces ingrédiens occaſionnent

une écume conſidérable que le Rafineur a ſoin d'enlever. L'action des alkalis hâte la ſéparation du ſel d'avec l'eau ; enfin, à force d'ébullitions, on réduit le ſuc de la canne en conſiſtance de ſyrop, & dès que ce ſyrop commence à perler, on le décante dans un grand vaiſſeau de terre, où on le laiſſe ſe rafraîchir environ une heure. Bien-tôt le ſyrop ſe couvre d'une petite croûte molle de couleur jaunâtre ; alors, on le vuide dans un vaſe conique.

Auſſi-tôt que le ſyrop paroît avoir pris la conſiſtance du ſel, dans toute la capacité du vaſe qui le contient, on le terce pour le blanchir & le purifier. Les autres opérations ſont à-peu-près les mê-

mes, que dans nos Colonies Américaines.

Les Tonquinois cultivent le cotonnier, le mûrier, le poivrier, l'arbre de vernis, le thé, l'indigo, le ſaffran, & une plante nommée *tſai*, qui étant miſe en fermentation, fournit une fleur d'une couleur verte, qui donne en teinture un verd d'émeraude très-ſolide. Je crois que cette plante ne ſe trouve qu'au Tonquin & dans la Cochinchine.

Le pays eſt plein de gibier, comme cerfs, gaſelles, chèvres ſauvages, paons, faiſans, &c. la chaſſe eſt libre, mais dangereuſe à cauſe de la grande quantité de tigres, d'éléphans, de rhinoceros, & d'autres animaux carnaciers qui peuplent les forêts. Les ani-

maux domeſtiques qu'on y élève ſont le cheval pour les voyages, le buffle pour les labours, le bœuf, le cochon, la chèvre, la poule, l'oie & le canard. Les Tonquinois ont peu de bons fruits ; l'ananas & les orangers de différentes ſortes, ſont les meilleurs. Ils ne cultivent pas la vigne, quoiqu'elle ſoit une production naturelle de leur terre. Ils ne ſont pas riches en légumes, & il ne paroît pas qu'ils ſoient jaloux d'en avoir.

Parmi les occupations des Tonquinois, celles de ſe bien former à la guerre eſt une des principales. Dans le choix que l'on fait des ſoldats, on prend toujours les plus robuſtes, & l'on a un ſoin extrême de les occuper conti-

nuellement tant à leurs exercices, qu'aux autres ouvrages publics & particuliers du Royaume. Les Compagnies ſont diviſées par quartiers, & chaque ſoldat a ſa maiſon. Tous ſont habillés de même, c'eſt-à-dire, d'un juſte-au-corps de ſoie, d'un caleçon de même étoffe, & d'un bonnet de crin renverſé par le haut. Leur épée eſt une eſpèce de ſabre; mais il y en a toujours un certain nombre qui ne portent que le mouſquet, un certain nombre qui n'eſt armé que de lances, & un certain nombre qui ne ſe ſert que d'arcs & de carquois. L'honneur, la néceſſité, l'eſpoir du gain & de s'avancer dans les charges, tout cela fait qu'ils s'exercent avec émulation dans l'emploi qui leur

eſt confié : ils ne paſſent preſqu'aucun jour ſans s'eſcrimer en préſence de leur Chef ; ceux qui réuſſiſſent le mieux remportent toujours quelques faveurs , ſoit en argent , ſoit en robe , ſoit en riz , & ceux qui ſont aſſez mal-adroits pour faire quelque lourde faute , ſont mis à l'amende & quelquefois déchus de leur poſte. Ainſi un Officier qui manquera notablement deviendra ſimple ſoldat.

En 1671 , les Tonquinois tentèrent en Cochinchine une expédition des plus conſidérables qu'ils aient jamais entrepriſes. Les grands préparatifs qu'ils avoient faits , & quatre-vingt mille hommes effectifs ſembloient leur promettre une victoire entière ; les Cochinchinois au contrai-

re n'avoient pas vingt-cinq mille hommes. Le combat dura trois jours ; les Tonquinois y perdirent dix-ſept mille hommes, & les Cochinchinois remportèrent une victoire complette. Depuis ce tems-là le Tonquin n'a fait aucune tentative, & la Cochinchine s'eſt aggrandie en réduiſant tous les peuples des montagnes, & même les Rois de *Tſiampa* & de *Camboye*, qu'elle a obligés de lui payer tribut.

Les Tonquinois ne ſont pas moins jaloux de bien rendre la juſtice, que de s'exercer dans le métier des armes. Il n'y a peut-être aucun crime qui n'ait ſon châtiment particulier ; mais le ſupplice le plus ordinaire conſiſte à trancher la tête. Le Criminel eſt

toujours préſent dans la diſcuſſion de ſon affaire : il peut reclamer s'il a des preuves convainquantes qu'on l'a jugé iniquement, & pour-lors les Juges ſubiſſent la même peine ; comme l'on n'y plaide, ni par procureur, ni par avocat, mais par ſoi-même, & toujours en préſence des parties qui n'oſeroient ſortir du reſpect qu'elles doivent aux Juges, il ſe vuide une infinité de cauſes, dont cependant l'on tient un regiſtre extrêmement exact.

Je crois avoir ſatisfait, Madame, à toutes vos queſtions. Mais je ne ſçaurois finir ma Lettre ſans vous préſenter un tableau de l'ignorance profonde & de la groſſiereté de quelques Montagnards qui ſe ſont affranchis, & du joug de

la Cochinchine & de celui du Tonquin. Ils vivent comme des bêtes féroces au milieu des bois & des montagnes eſcarpées, où perſonne n'oſe aller les attaquer. Ils forment une eſpèce de république, & regardent leur Prêtre comme leur Chef. L'intérêt que ce Miniſtre du Démon doit avoir à conſerver ſon autorité, lui a ſuggéré un ſyſtême de religion tout particulier. En voici une eſquiſſe qui vous fera gémir ſur le déplorable aveuglement de ce peuple.

C'eſt ordinairement dans la maiſon du Prêtre que les Dieux rendent leurs oracles. Un grand bruit annonce leur arrivée. Ces Montagnards qui paſſent le tems à boire & à danſer, interrompent leurs plaiſirs & pouſſent des cris de

joie qui ressemblent bien plus à des hurlemens qu'à des acclamations. *Pere*, s'écrient-ils, en parlant au principal de leurs Dieux, *êtes-vous déja venu?* Ils entendent une voix qui leur répond : *Enfans, courage, continuez à boire, mangez, divertissez-vous : c'est moi qui vous procure les avantages dont vous jouissez.* Après cette réponse qu'on écoute en silence, on continue à se plonger dans les plaisirs. Cependant les Dieux ont soif à leur tour & demandent à boire. Aussi-tôt on prépare des vases ornés de fleurs, & le Prêtre les reçoit pour les porter aux Dieux, car il n'y a que lui qui soit leur confident, & qui ait le droit de les entretenir. L'un de ces Dieux est représenté avec un

viſage pâle, une tête chauve, & une phyſionomie qui fait horreur. Celui-là, ne ſe rend point au temple comme les autres pour y recevoir les hommages de ſes adorateurs, parce qu'il eſt continuellement occupé à conduire les ames des morts dans l'autre monde. Il arrive quelquefois que ce Dieu empêche l'ame de paſſer hors du pays, ſur-tout ſi c'eſt celle d'un jeune homme : alors, il la plonge dans un lac, où elle reſte juſqu'à ce qu'elle ſoit purifiée. Si cet ame n'eſt pas docile, & qu'elle réſiſte aux volontés du Dieu, il s'irrite, la met en pièces & la jette dans un autre lac où elle reſte ſans eſpérance d'en ſortir.

On raconte que ces barbares au retour d'une chaſſe

ayant trouvé leurs cavernes remplies de ſerpents, ils s'adreſsèrent à leur Prêtre, pour demander aux Dieux quelle étoit la cauſe d'un ſi grand malheur. Le Prêtre après avoir conſulté les Dieux, rapporta leur réponſe qui étoit qu'en portant au Ciel l'ame d'un jeune homme dont le pere vivoit encore, cette ame manqua de reſpect au Dieu conducteur, ce qui l'avoit obligé à la précipiter dans la mer.

Le Paradis de ce pauvre peuple n'eſt guère capable de contenter un eſprit tant ſoit peu raiſonnable. L'opinion commune eſt, qu'il y a de gros arbres qui diſtillent une eſpèce de gomme, dont les ames ſubſiſtent, du miel délicieux, & des poiſſons d'une grandeur prodigieuſe. On croit

aussi qu'il s'y trouve des singes, dont l'emploi est d'amuser les morts, & un aigle si grand, que ses ailes mettent tout le Paradis à l'abri de la chaleur.

Voilà tout ce que j'ai pu recueillir de la Religion de ces Barbares. Pour ce qui regarde leurs mœurs, elles sont des plus dissolues, & quiconque voudroit y mettre un frein, courroit un danger évident de perdre la vie.

J'ai l'honneur d'être, avec l'amitié la plus sincère,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,
P. HORTA, de la C. de J.



LETTRE

DU R. PERE.

FRANÇOIS BOURGEOIS,

A MADAME DE....

A Pekin, le 15 Octobre 1769.

MADAME.

P. C.

VOICI la troisième Lettre que j'ai l'honneur de vous écrire. Votre piété, votre attachement pour mes meilleurs amis, & pour une Compa-

gnie qui m'eſt ſi chere, un ſentiment ſecret; tout, ſans votre zèle pour les Miſſions étrangères, me perſuade que la liberté que je prends ne vous déplaît pas.

Je vous diſois l'an paſſé qu'il s'étoit élevé ici une perſécution contre notre ſainte Religion. Je ne pus vous en mander que les commencemens, parce que les vaiſſeaux ſe diſpoſoient alors à leur départ pour l'Europe. En voici la ſuite.

Le jour que nous faiſions la Fête de S. Staniſlas Koska, un grand de l'Empire du Tribunal des Miniſtres vint à notre Maiſon en habit de cérémonie, ſans cependant être accompagné. Il ſe contenta de demander un Miſſionnaire, qui eſt un peu de ſa connoiſ-

sance. Quoi qu'autrefois il eut déja vu notre Eglise; il voulut encore y aller, sous prétexte qu'on l'avoit ornée depuis. Le Missionnaire sentit d'abord qu'il étoit question d'un honnête interrogatoire. Il se tint sur ses gardes. On ouvrit la grande porte de l'Eglise. Le Mandarin parut frappé de sa beauté : s'étant avancé, il apperçut le saint Tabernacle; il dit au Missionnaire: « mais pourquoi ne montrez-» vous jamais ce qui est renfer-» mé dans cet endroit ! » Le Missionnaire lui fit entendre, comme il put, que c'étoit un lieu sacré, où le Dieu du Ciel daigne habiter.

Le Mandarin n'insista pas, il demanda à voir la sainte Vierge. On le mena à l'Autel de l'Immaculée Conception ;

il admira le tableau de la ſainte Mere, comme il l'appella lui-même; & puis il parla de choſes indifférentes; un moment après, ſans faire ſemblant de rien, il dit au Miſſionnaire: « les Peres des deux » autres Egliſes & les Ruſſes » ſont-ils de votre Religion? » Le Miſſionnaire répondit que les Peres du Nang-tang & du Tang-tang en étoient, mais que les Ruſſes n'en étoient pas. Le Mandarin reprit, « comment cela ſe fait-il? Les » Ruſſes adorent le Dieu du » Ciel comme vous ». Oui, dit le Miſſionnaire, mais ils ne l'adorent pas, comme il veut être adoré.

Comme les Idolâtres ſont fort ſuperſtitieux, le Mandarin pria le Miſſionnaire de lui apprendre, comment nous

cherchions le vrai bonheur. Le Missionnaire lui répondit que nous ne courions pas après le bonheur de la terre ; & que, pour obtenir le vrai bonheur, nous prions le Dieu du Ciel de nous l'accorder. On sortit de l'Eglise, on prit du thé, on fit un petit présent au Mandarin, qui s'en alla fort content, à ce qu'il parut.

Cependant le bruit se répandit qu'on alloit rechercher les Chrétiens dans tout l'Empire. La peur saisit la ville & les environs ; tranquilles sur notre sort, nous ne l'étions pas sur celui de tant d'ames, qui nous sont si chères, & qui alloient être exposées à des tentations plus délicates qu'on ne pense quand on est loin du danger.

L'allarme augmenta quand

on apprit que le Chef Commiſſaire du Tribunal des Mathématiques étoit allé au Palais préſenter à l'Empereur une accuſation pleine d'invectives contre notre ſainte Religion. On craignit, avec quelque fondement, qu'il n'y eût dans toute cette affaire quelque manœuvre ſecrette de la Cour, qui, par un reſte de ménagement pour les Miſſionnaires de Pekin, ne vouloit pas ſe montrer à découvert, tandis que peut-être elle donnoit le branle à tout. Voici en abrégé cette fameuſe accuſation.

» *Tſi-tching-go* (C'eſt le
» nom de l'Accuſateur) offre
» avec reſpect à votre Majeſ-
» té ce placet, pour lui de-
» mander ſes ordres touchant
» l'affaire ſuivante. J'ai exa-
» miné

» miné les différentes Reli-
» gions qui ſont défendues
» dans l'Empire, parce qu'el-
» les pervertiſſent les peu-
» ple ; & je me ſuis convain-
» cu qu'à ce titre la Religion
» Chrétienne, plus qu'aucune
» autre, méritoit d'être en-
» tiérement & à jamais proſ-
» crite ; elle ne reconnoît, ni
» divinité, ni eſprits, ni an-
» cêtres ; elle n'eſt que trom-
» perie, ſuperſtition & men-
» ſonge. J'ai ſouvent oui par-
» ler des recherches qu'on en
» a faites dans les Provinces,
» & des ſentences qu'on a por-
» tées contre elle ; mais je ne
» vois pas que la capitale ait
» encore rien fait pour l'étein-
» dre dans ſon ſein. Cepen-
» dant cette Religion perverſe
» s'étend ; le peuple ignorant
» & groſſier l'embraſſe, & y

» tient avec une constance,
» qui ne sçait pas se démentir.

» Dans la crainte que les
» Européens, qui depuis long-
» temps sont dans le Tribunal
» des Mathématiques, n'eus-
» sent séduit quelques Mem-
» bres de ce Tribunal, j'ai
» fait faire sous main & sans
» éclat des recherches exac-
» tes, & il s'est trouvé vingt-
» deux Mandarins, qui au lieu
» d'être sensibles à l'honneur
» qu'ils ont de porter le bon-
» net, la robbe & les autres
» ornemens qui décorent leur
» dignité, se sont oubliés au
» point qu'ils ne rougissent
» pas de professer cette Reli-
» gion superstitieuse. Lorsque
» le cœur de l'homme n'a au-
» cun frein qui le contienne,
» bientôt il devient le jouet
» de l'erreur; les vices y pren-

» nent racine & portent par-
» tout la désolation. Les au-
» tres Tribunaux sont sans
» doute infectés, comme le
» mien, le reste de la Capi-
» tale & les Provinces se per-
» vertissent. Il est temps, il
» est de la derniere impor-
» tance d'y mettre ordre; il
» faut séparer le bon du mau-
» vais.

» C'est dans cette vue que
» moi, votre Sujet, je prie
» Votre Majesté qu'elle don-
» ne ordre que les vingt-deux
» Mandarins de mon Tribu-
» nal soient traduits aux Tri-
» bunaux compétans, pour
» y être jugés selon les Loix;
» qu'en outre on délibère sur
» les moyens, les recherches,
» les défenses & les punitions
» qui doivent couper court au
» mal. J'attends respectueuse-

» ment les ordres de Votre
» Majeſté. Le 4 de la dixième
» lune, c'eſt-à-dire, le 12 No-
» vembre; de Kienlong 33,
» c'eſt-à-dire, l'an 1768.

La réponſe de l'Empereur fut *Kai pou y treon.* Que les Tribunaux compétans délibèrent & me faſſent leur rapport.

Ce placet ne nous parvint que le 15 Novembre. Sa lecture nous pénétra de la plus vive douleur; il y avoit long-temps qu'un particulier n'avoit oſé traiter notre ſainte Religion avec tant d'indignité. Il fut conclu ſur le champ qu'on vengeroit ſon honneur dans une Requête qu'on feroit paſſer à l'Empereur par le Comte-Miniſtre, qui eſt nommément chargé de nos affaires dans cette Cour. La

Requête fut bientôt faite. Le Pere Alentain, Préſident du Tribunal des Mathématiques & ſes deux Collegues furent chargés de la préſenter. Ils ſe rendirent pour cela au Palais; mais le Comte ne leur donna que de belles paroles. Il leur dit que nous nous inquiétions pour rien; que cette affaire n'auroit pas de mauvaiſes ſuites; qu'il ſe chargeoit de parler lui-même à l'Empereur; que nous devions ſçavoir qu'il étoit notre ami, & que le meilleur avis qu'il avoit à nous donner en cette qualité, c'étoit de bien prendre garde de remuer. Le Comte nous trompoit peut-être, mais que faire? On achevoit de tout perdre, ſi, contre le gré d'un homme auſſi puiſſant que lui, on ſe fût adreſſé directement

à l'Empereur. D'ailleurs c'é-toit une chose moralement impossible On ne voit pas ici l'Empereur quand on veut.

Il fallut donc attendre les évènemens. Nous eûmes tous recours à la ressource ordinaire des personnes affligées. On redoubla la prière dans nos Maisons, & tous les jours on y offrit le saint Sacrifice de la Messe pour conjurer l'orage.

Cependant, la nuit du 18 au 19 Novembre 1768, les vingt-deux Mandarins accusés furent cités au Tribunal des crimes, qui ne voulant pas juger cette affaire tout seul, avoit appellé des membres du Tribunal des Rits & du Tribunal des Mandarins, pour juger conjointement avec lui. L'interrogatoire fut long, & ce ne fut que bien avant

dans la nuit que les accusés furent renvoyés jusqu'à un plus ample informé.

On présenta au Comte les dépositions. Il dit, *pourquoi dans une affaire, qui n'est pas de conséquence, envelopper tant de personnes.* Ce mot fit son effet. Le Tribunal des Crimes rappella les accusés, & les divisant en sept familles, il ne fit subir un nouvel interrogatoire qu'aux chefs de chacune de ces familles. Les autres accusés ne comparurent plus. Ignace Pao, Chef de la famille des Pao, qui la premiere se fit chrétienne à *Pekin* il y a près de deux siècles, & qui, dans des temps très-difficiles, avoit logé le fameux Pere Ricei, Fondateur de cette Mission, Ignace Pao répondit comme un ange; ses

Juges étonnés de la beauté de la Morale Chrétienne, convinrent de bonne-foi, que même ſur le ſixieme Commandement, que les Payens gardent ſi mal, *c'étoit la bonne & la véritable Doctrine.* Survint l'Arrêt du *Sin-pou*, il eſt aſſez modéré ; il ne dit rien contre notre ſainte Religion : on y lit même qu'elle n'a rien de mauvais. Cependant comme elle eſt défendue par les Loix, il la défend de nouveau ; & il oblige les Chrétiens à aller ſe déclarer ; s'ils veulent obtenir le pardon du paſſé. Voici ſes termes.

» Les Mandarins accuſés » nous ont répondu d'une » manière ſuffiſante. Toute » leur faute ſe réduit à avoir » embraſſé une Religion dé- » fendue dans l'Empire. Nous

» avons consulté les Loix ; il » y en a une qui porte, *que » ceux qui auront violé une » loi, seront condamnés à cent » coups de Pantze* (c'est un » grand bâton de cinq pieds » plat par le bout). Selon le » dispositif d'une autre loi, *si » toute une famille se trouve » coupable, le Chef seul sera » puni*; une troisième dit, *si » quelqu'un du Tribunal des » Mathématiques est coupa- » ble, on le privera de ses ti- » tres, & il sera réduit au » rang du peuple.* Pour se » conformer à ces loix, dans le » cas présent, il faut casser de » leurs Mandarinats les sept » chefs de famille qui, contre » les Loix, ont professé la Re- » ligion Chrétienne. Quant » aux quinze autres occupés, » comme, suivant les Loix,

» on a jugés reſponſables de
» leur faute leurs peres ou
» leurs freres aînés ; ils doi-
» vent, ſelon les Loix, être
» mis hors de cour & de
» procès. Il faudra défendre
» aux uns & aux autres de
» profeſſer la Religion Chré-
» tienne, & les punir ſévére-
» ment, ſi ils ne ſe corrigent
» pas. Outre cela, dans les
» cinq villes qui compoſent
» *Pekin* & dans tout le diſtrict,
» il faudra afficher des placards
» pour avertir que déſormais
» on uſera des voies de ri-
» gueur contre tous les Chré-
» tiens qui n'iront pas ſe dé-
» noncer eux-mêmes. Ces
» placards ſeront affichés par-
» tout où il eſt de coutume.
» Telle eſt la Sentence que
» nous avons portée; nous la
» propoſons reſpectueuſement

» à Votre Majesté. Aujour-
» d'hui le 5 de la 11 lune, de
» Kien-long 33, le 13 Dé-
» cembre 1768.

L'Empereur répondit par ces deux mots *y*, *y*, j'approuve cette Sentence, respectez cet ordre.

Le Comte, par égard pour les Missionnaires de *Pekin*, & le Président Tartare, qu'on avoit sçu gagner, avoient fait adoucir cet Arrêt tant qu'ils avoient pû ; cependant en le lisant nous eûmes le cœur percé de la douleur la plus amère. Nous vîmes que des sept chefs de famille interrogés, tous n'avoient pas répondu également bien ; plusieurs avoient cherché des détours pour se tirer d'affaire, & sans renoncer leur foi, ils ne l'avoient pas honorée comme ils

devoient. D'ailleurs notre ſainte Religion ſe trouvoit défendue de nouveau, & il étoit enjoint aux particuliers d'aller ſe dénoncer eux-mêmes, s'ils vouloient obtenir le pardon du paſſé. Cette clauſe étoit bien dangereuſe, elle cauſa effectivement de grands maux, comme nous ne l'avions que trop prévû.

Les Mandarins des Provinces, attentifs aux démarches de la Capitale, ſe tenoient prêts à agir ; un rien pouvoit allumer le feu de la perſécution dans tout l'Empire.

Le Pere la Malte, Miſſionnaire françois dans la Province de *Houquan*, ne fut manqué que d'un quart-d'heure ; les Archers étoient preſque à ſa porte, qu'il n'en ſçavoit encore rien. Il ſe ſauva pré-

cipitamment dans des montagnes où il resta trois jours & trois nuits caché dans un fossé, & pouvant être à tout moment dévoré par les tigres, qui sont en grand nombre dans toute la Chine.

La Chrétienté, qui est auprès de la grande muraille, nous envoya un exprès, disant que le bruit se répandoit que nous étions tous arrêtés, & qu'on nous avoit conduits au Tribunal des Crimes, chargés de neuf chaînes, comme le font les criminels de Lèze-Majesté. C'étoit bien le vœu des Missionnaires de *Pékin*, nous ne méritions pas une si grande grâce, la Providence nous réservoit à un autre genre de peine.

Les placards s'affichèrent le saint jour de Noël. Cela ne

nous empêcha pas de célébrer cette Fête avec un certain éclat. Comme il ne faut pas braver l'autorité, il ne faut pas non plus que les Ministres du Seigneur craignent trop. Le ſoir, avant que les barrieres des rues fuſſent fermées, une foule de Chrétiens ſe rendit à petit bruit dans notre Maiſon. Il y en avoit déja d'autres, venus de la campagne. Je vis parmi eux un bon vieillard de 72 ans, qui, pour avoir la conſolation d'aſſiſter à la Fête, n'avoit pas craint un voyage de quatre-vingt lieues dans une ſaiſon très-rigoureuſe.

A minuit notre Egliſe étoit plus éclairée qu'en plein jour. La Meſſe commença au ſon des inſtrumens & d'une Muſique vocale, qui eſt fort au-

goût des Chinois, & qui a quelquefois de quoi plaire aux Européens. Il n'y eut que vingt Musiciens ; on retrancha le gros tambour & les instrumens qui font trop de bruit, & qui dans les circonstances auroient paru insulter les Idolâtres. Les soldats des rues battoient les veilles de tout côté, & ils entendoient à-peu-près comme s'ils eussent été dans l'Eglise. Cependant il n'y eut rien. Quand le jour fut venu, les Chrétiens sortirent de notre Maison peu-à-peu, & s'en retournèrent bien contens chez eux.

Pékin a deux villes, la ville Tartare & la ville Chinoise. La premiere a quatre lieues de tour, & contient un million d'habitans ; la seconde, quoique moins grande, n'en

compte pas moins. Elle a deux Lieutenants de Police, qui pour l'ordinaire ſont Mandarins d'un ordre Supérieur, & Membres d'un des ſix grands Tribunaux de l'Empire. Le Mandarin *Ma* occupoit un de ces poſtes, & s'y diſtinguoit par ſa probité, ſon déſintéreſſement, & ſon exactitude à maintenir l'ordre. Tout le monde ſçavoit qu'il étoit Chrétien, & perſonne ne penſoit à l'inquiéter, tant il étoit aimé & eſtimé. Son Collegue, nommé *Ly*, ne pouvant lui reſſembler, chercha à le perdre. Il lui ſignifia qu'il eût à obéir à l'Arrêt du *Sin-pou*, & à ſe dénoncer lui-même comme Chrétien, ou bien qu'il lui en épargneroit la peine; qu'il ne lui donnoit que trois jours pour délibérer.

Ma

Ma fut fort embarrassé, il consulta ; enfin, tout bien considéré, il prit son parti. Le 31 Décembre il présenta au Tribunal du Gouverneur, dont il étoit membre, un écrit conçu en ces termes.

» Pour obéir à l'Arrêt du » Tribunal des Crimes, je » déclare que ma famille & » moi nous sommes Chrétiens » depuis trois générations. » Nos Ancêtres embrassèrent » la Religion dans le *Leao-* » *Tong* leur pays. Nous con- » noissons, comme eux, que » c'est la vraie Religion qu'il » faut suivre, nous y sommes » tous fermes & constans.

Les Mandarins du Tribunal du Gouverneur aimoient *Ma*. Ayant lû sa déclaration ; ils lui dirent, *à quoi pensez-vous ? vous courez vous-mê-*

me à votre perte, attendez qu'on vous recherche; il sera alors temps de vous déclarer. C'eſt malgré moi, dit *Ma*, que je fais cette démarche: on m'y a forcé. Là-deſſus on le conduiſit au Comte-Miniſtre, comme au Chef du Tribunal. Le Comte connoiſſoit *Ma*, il le reçut avec beaucoup d'amitié; mais le voyant ferme, il donna commiſſion aux Mandarins de ſon Tribunal de l'examiner. Pour le ſauver on ne vouloit tirer de lui qu'une parole un tant ſoit peu équivoque: on eut beau le tourner & le retourner; *Ma*, toujours conſtant & attentif à ſes réponſes, ne dit rien que de bien.

Sa fermeté irrita inſenſiblement ſes Juges qui ne conçoivent pas comment on peut

être ſi attaché à une Religion. Le fils du Comte, qui eſt Gouverneur de *Pekin*, & qui eſt encore jeune, s'échauffa plus que les autres ; il demanda bruſquement à *Ma*, *ſi l'Empereur vous ordonne de changer, que ferez-vous ? Ma* répondit, *j'obéirai à Dieu.* Le jeune Gouverneur, qui ne voit rien au-deſſus de ſon Empereur, fut frappé de cette réponſe ; il pâlit, & ne dit plus mot. Il alla ſur le champ faire ſon rapport au Comte ſon pere, & le Comte préſenta un placet à l'Empereur en ſon nom & au nom de ſon fils. Il y raconta tout ce qui s'étoit paſſé la veille, & il finit en priant l'Empereur de livrer *Ma* au Tribunal des Crimes, pour y être jugé ſelon la rigueur des Loix. L'Empereur

aima mieux qu'il fût conduit au Tribunal des Miniſtres & des Grands de l'Empire, pour y être de rechef examiné & interrogé. L'Empereur comptoit que la Majeſté de ce Tribunal en impoſeroit à l'accuſé, & que difficilement il pourroit réſiſter aux inſtances de tout ce que l'Empire a de plus grand. Mais *Ma* ſe ſoutint avec un courage qui étonna ſes Juges, & qui leur ôta l'eſpérance de le vaincre. Dès le lendemain ils préſenterent à l'Empereur le placet ſuivant.

» Vos Sujets, Nous, pre- » mier Miniſtre & autres, » préſentons reſpectueuſement » ce placet à Votre Majeſté.

» Pour obéir aux ordres, » qu'elle nous a donnés, nous » avons fait venir en notre » préſence *Sching-te*, (nom

» tartare de *Ma*) & nous lui
» avons dit ; si vous consentez
» à sortir de votre Religion,
» l'Empereur vous accorde
» le grand bienfait de vous
» exempter de toute poursui-
» te & de vous maintenir dans
» vos emplois. *Ma* a répon-
» du. Je n'avois que dix-neuf
» ans, lorsqu'étant encore
» dans mon pays au-delà de
» la grande muraille, un nom-
» mé *Na-lung-go* persuada à
» mon ayeul d'embrasser la
» Religion Chrétienne. Mon
» pere suivit son exemple, &
» moi celui de mon pere. En
» recevant le saint Baptême,
» je fis vœu de mourir plutôt
» que de renoncer au Dieu
» du Ciel, à l'Empereur & à
» mes peres & meres. Depuis
» dix-huits ans que je suis
» dans *Pekin*, occupé dans

» différents Mandarinats, j'ai » été de temps en temps aux » Egliſes du Dieu du Ciel. » J'ai lû dans ces Egliſes trois » inſcriptions, expoſées à la » vue du public, & toutes » trois écrites du propre pinceau de l'Empereur *Kam-Hi*. L'inſcription du milieu » contient ces quatre lettres, » *Au véritable principe de tous* » *les Etres*. Les inſcriptions » latérales ſont; *Après avoir* » *tiré du néant tout ce qui tombe ſous nos ſens, il le conſerve & il y préſide ſouverainement; il eſt la ſource de toute juſtice & de toutes les autres vertus; il a la ſouveraine puiſſance de nous éclairer* » *& de nous ſecourir..... &c.* » Tel eſt le Dieu des Chrétiens; tels ſont nos engagemens, je ne puis y renoncer.

« Nous, vos ſujets, nous » nous y ſommes pris de tou- » tes les manières pour con- » vertir & gagner ce Manda- » rin ; mais il perſiſte aveu- » glément dans ſon opiniâ- » treté ; abſolument il ne veut » pas ouvrir les yeux ; c'eſt » quelque choſe d'incompré- » henſible ; Votre Majeſté s'en » convaincra par le détail de » nos interrogations & de ſes » réponſes dont nous offrons » reſpectueuſement le manuſ- » crit à Votre Majeſté avec ce » Placet. Le 27 de la 11 Lune, » de Kian-long 33. Le 11 Jan- » vier 1769. L'Empereur ré- » pondit, que *Ma* ſoit caſſé & » traduit au *Sin-pou* ».

En conſéquence de cet ordre on arracha à *Ma* les marques de ſa dignité, on le chargea de chaînes & dans

cet état, on le conduisit du palais au Tribunal des Crimes, sur une charette découverte. Ainsi *Ma*, Lieutenant de Police de la capitale, Membre d'un des six grands Tribunaux de l'Empire, ayant grade de Colonel dans une des huit Bannières, fut donné en spectacle de terreur uniquement pour la Religion. Menaces, sollicitations, insultes, promesses, tout fut employé successivement pour l'ébranler; mais ce fut en vain, *Ma* ne se démentit pas un moment.

Sa constance commença à intriguer les Ministres. Il y alloit au moins de leur fortune, s'ils ne venoient pas à bout de faire respecter l'ordre de l'Empereur, qui jamais ne doit être sans effet. Ils se rendoient de tems en tems au

Sin-pou.

Sin-pou. Un jour le Miniſtre Chinois menaça de le faire mettre à une queſtion cruelle. Nous verrons, dit-il, ſi les tourmens ne ſeront pas plus efficaces que nos paroles. Vous n'y entendez rien, reprit le Comte, il eſt inutile de le preſſer de renoncer à ſa Religion; il n'y renoncera pas. Laiſſez-moi faire; puis s'adreſſant à *Ma*, il lui dit: *vous avez offenſé l'Empereur, ne vous en repentez-vous pas? & n'êtes-vous pas dans la réſolution de vous corriger de vos fautes paſſées?* Oui, répondit *Ma*, mais je ne puis ſortir de la Religion Chrétienne, ni renoncer à Dieu. Ce mot tira d'affaire le Comte, mais il ternit du moins devant les hommes la gloire

que *Ma* s'étoit ſi juſtement acquiſe juſqu'alors. Le Comte s'attachant à la première partie de la réponſe, dit d'un ton badin, qui lui eſt très-familier, je ſçais mieux ce que penſe *Ma* que lui-même. Il reſpecte les ordres de l'Empepereur, il veut ſe corriger, tout eſt dit, que faut-il de plus? *Ma* eut beau proteſter qu'il étoit toujours Chrétien, & qu'il le ſeroit juſqu'à la mort; le Comte fit la ſourde oreille, & ſans tarder davantage, il alla faire ſon rapport à l'Empereur, qui quelques jours après fit publier dans les Bannières l'ordre ſuivant.

» La réſiſtance que *Ma* a » faite à mes volontés méri- » toit une punition exemplai- » re, il convenoit de le traiter

» en criminel ; mais comme » la crainte lui a enfin ouvert » les yeux, & l'a fait ſortir de » la Religion Chrétienne, je » lui fais grâce, je veux mê» me qu'il ſoit Mandarin du » titre de *Cheon-pei*. Qu'on » reſpecte cet ordre «.

Il y a dans l'Empire huit Bannières. C'eſt toute la force de l'état. Chaque Bannière peut avoir trente à quarante mille hommes exercés dans le métier de la guerre, & toujours prêts à partir au moindre ſignal. Quoique les Tartares faſſent le fonds de ces troupes, on y compte cependant beaucoup de Chinois dont les familles s'attacherent à la Dinaſtie préſente, lorſqu'elle conquit la Chine.

L'affaire de *Ma* excita dans

quelques-unes de ces Bannières une vive persécution contre notre sainte Religion. Les premiers coups tomberent sur la famille des *Tcheon*. Son chef nommé Laurent, est un homme de soixante-deux ans, qui s'étoit signalé dans une pareille occasion trente ans auparavant; il comptoit bien qu'il en seroit de même cette fois-ci, mais il ne sçavoit pas à quelle épreuve on devoit mettre sa constance. Il avoit un fils nommé Jean; c'est un jeune homme extrêmement aimable, & peut-être trop aimé du vieux Laurent. Ce fut par cet endroit qu'on l'attaqua.

Jean fut mandé le 7 Janvier 1769, avec son pere & quelques-uns de ses parens. Les Mandarins en voyant Laurent,

dirent : *nous connoissons cet homme-là, il ne demanderoit pas mieux que de mourir.* Puis ils vinrent au fils & ils lui dirent : *il y a ordre de l'Empereur que vous renonciez à votre Religion. Y renoncez-vous ou bien n'y renoncez-vous pas?* Je n'y renonce pas, répondit Jean. A l'instant on se jetta sur lui & on l'étendit par terre ; un homme se mit sur ses épaules ; un autre sur ses jambes & un troisième armé d'un fouet Tartare, long de cinq pieds, & gros comme le petit doigt par le bout du bas lui donna vingt-sept coups. Les trois premiers lui firent une douleur si vive qu'il craignit de ne pouvoir pas soutenir longtems un combat si rude ; mais ayant prié Dieu dans le fond

de ſon cœur, il ſentit croître ſes forces & ſon courage. Le lendemain il vint nous voir. Il avoit un air content. Nous nous jettâmes à ſon col pour l'embraſſer, il s'attendrit & pleura. Ah! que je crains, nous dit-il, de n'avoir pas la force de ſoutenir les tourmens! Nous le raſſurâmes de notre mieux; & nous lui promîmes tous, le ſecours de nos prières. Le neuf il communia à notre Egliſe, & après avoir demandé inſtamment, notre bénédiction, il ſe rendit pour la ſeconde fois au lieu du combat. Le vieux Laurent reçut d'abord 54 coups en deux tems. On n'en donna que trois à Jean, puis on s'arrêta. Jean qui auparavant craignoit de n'avoir pas le courage de ſouffrir, crai-

gnit dans ce moment de ne souffrir pas assez. Il reçut encore vingt-sept coups.

Le 11 Janvier, il fut rappellé pour la troisième fois. Ce fut le jour de ses grandes souffrances & de son triomphe. Voici comment il raconte la chose dans une lettre qu'il nous écrivit le lendemain.

» Hier dès que je fus ar-
» rivé, le Mandarin me de-
» manda si je renonçois ou
» non. Je répondis à l'ordi-
» naire, je ne renonce point.
» Aussi-tôt on m'ôta mes habits
» & on me donna vingt-sept
» coups de fouet ; après quoi
» on me demanda une secon-
» de fois ; renoncez-vous, ou
» non ? je répondis une se-
» conde fois, je ne renonce
» pas ; on me donna encore

» vingt-ſept coups. On me fit
» quatre fois la même deman-
» de, je fis quatre fois la même
» réponſe, qui fut toujours ſui-
» vie de vingt-ſept coups. A
» toutes les repriſes on chan-
» geoit de bourreaux «.

Jean dans ſa lettre ne parle pas de ſon pere. Nous ſçûmes qu'il avoit été battu pluſieurs fois ſans avoir donné la moindre marque de foibleſſe. Mais il ne tint pas aux traitemens cruels que l'on faiſoit à ſon fils. Chaque coup qui le frappoit, perçoit ſon cœur. Vaincu enfin par une fauſſe tendreſſe, il ſuccomba malheureuſement, ne prenant pas garde que ſa chûte alloit être le plus cruel ſupplice de ſon fils.

Jean continue ainſi. » Voyant
» que les coups de fouets,
» n'ébranloient pas la conſ-

» tance que le Seigneur m'inſ-
» piroit, mon Mandarin me
» mit à genoux une demi-
» heure ſur des fragmens de
» porcelaine caſſée, & il me
» dit : *ſi tu remue, ou ſi*
» *tu laiſſe échapper quelque*
» *plainte, tu ſeras cenſé avoir*
» *apoſtaſié.* Je le laiſſois dire,
» & je m'uniſſois à Dieu ; les
» mains jointes, j'invoquois
» tout bas les Saints Noms de
» Jeſus & de Marie. On vou-
» loit encore m'ôter cette con-
» ſolation. On ſéparoit mes
» mains & on parloit de me
» cadenacer la bouche ! mais
» on eut beau faire, ce ſup-
» plice n'eut pas l'effet qu'on
» s'en étoit promis ; on en re-
» vint aux coups. On me frap-
» pa encore à quatre repriſes
» différentes ; alors mes forces
» s'épuiſerent, une ſueur froi-

» de me prit & je tombai en
» foiblesse. Ceux qui étoient
» autour de moi, profitèrent
» de ce moment, ils saisirent
» ma main, & formèrent
» mon nom sur un billet
» Apostatique. Je m'apperçus
» bien de la violence qu'on
» me faisoit, mais alors j'étois
» même hors d'état de pou-
» voir m'en plaindre. Dès que
» j'eus assez de force pour
» pouvoir parler, je protes-
» tai que je n'avois aucune
» part à cette signature, que je
» la détestois; que j'étois Chré-
» tien, & que je le serois
» jusqu'à la mort. On me re-
» mit une seconde fois sur
» les fragmens de porcelaine
» cassée; mais je n'y restai pas
» long-tems. Mon Officier
» s'apperçut que je m'affoi-
» blissois sérieusement. Il don-

» na ordre de me traîner » hors de la cour. Je crus de» voir renouveller en ce mo» ment ma profession de foi. » Je dis hautement que j'é» tois Chrétien & que je le » serois toujours. Mon pere » & mon oncle m'enportè» rent dans un maison voi» sine, pour y passer le reste » de la nuit «.

Nous avons sçu d'ailleurs qu'il étoit dans un état si pitoyable que les Payens eux-mêmes ne purent s'empêcher, en le voyant, de verser des larmes, & le fils de son Mandarin alla lui-même lui chercher un remede, qui lui fit du bien. On ne pouvoit plus revenir à la charge sans le tuer. Le froid lui avoit causé une si violente contraction de nerfs que ses genoux tou-

choient ſa poitrine; ſes reins étoient courbés & ſes chairs monſtrueuſement enflées. Il ne vouloit pas que ſes parens & ſes amis le plaigniſſent. Il étoit tranquille, gai, content. Les Chirurgiens comptoient que, s'il en réchappoit, il en avoit au moins pour trois mois. Mais, grâces à Dieu, en moins d'un mois, il guérit aſſez pour venir à notre Egliſe à l'aide de deux perſonnes qui le ſoutenoient. Il fit ſes dévotions. Après ſon action de grâces, il vint nous voir. Je lui demandai ſi dans les tourmens la penſée ne lui étoit pas venue qu'il pourroit bien y reſter. Il me répondit qu'il croyoit bien être à ſa dernière heure, quand il ſentit la ſueur froide ſe répandre ſur tout ſon corps. Cepen-

dant, ajouta-t il avec beaucoup de ſimplicité, ſi j'étois mort, je n'aurois plus eu le bonheur de communier: & en diſant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux.

On n'entendit plus parler que de Chrétiens battus & maltraités de toutes les façons pour la Religion. Un jeune ſoldat nommé Ouang Michel d'une autre Bannière que Jean, eut à ſouffrir les mêmes combats que lui. Tchon Joſeph fut attaché à une colomne la tête en bas & la moitié du corps ſur la glace. Ly Mathias fut battu ſans interruption juſqu'à ce qu'il perdit connoiſſance, &c. Ce détail me meneroit trop loin.

Je ne vous dirai pas ce que nous ſouffrions, en voyant le

troupeau de Jéſus-Chriſt ainſi livré à la fureur de l'idolatrie. Votre cœur, qui ſçait ſi bien ſentir, vous le dira aſſez. Nous eſſayames tous les moyens humains pour faire ceſſer cette malheureuſe perſécution. Ils furent ſans effet. Le Ciel même parut inſenſible à nos cris. Nous nous étions arrangés de façon que pendant tout le jour il y avoit un Miſſionnaire devant le Saint Sacrement. On fit d'autres bonnes œuvres, & la perſécution alla ſon train. Ce qu'il y eut de plus affligeant pour nous, c'eſt qu'elle fit des Apoſtats. Il eſt vrai qu'il y en eut bien peu qui renoncèrent formellement à la Religion ; mais il y en eut pluſieurs qui furent ſurpris par

les idolâtres, & qui donnèrent dans les pieges qu'ils leur tendoient.

Il arriva une chose qui nous fit frémir. Deux jeunes gens extrêmement aimables & bons Chrétiens, furent cités devant leur Mandarin. Ils répondirent modestement qu'ils respectoient l'ordre de l'Empereur; qu'ils mourroient contens s'il l'ordonnoit; mais que pour renoncer à la foi, ils ne le pouvoient. Le Mandarin qui les aimoit, & qui d'ailleurs n'étoit pas d'un caractère violent, les renvoya sans les maltraiter. Ils s'en retournoient le cœur plein de cette douce joie, qu'on goûte ordinairement quand on a conservé sa foi au milieu des plus grands dangers. Ils rentrent à la maison; ils la trou-

vent pleine de monde. Leur mere vient à eux le coûteau à la main, & leur dit: je vois bien, mes enfans, ce que vous avez dans la tête, vous voulez êtres Martyrs & aller tout de ſuite au Ciel; & moi, je veux aller en enfer; elle approcha le coûteau de ſa gorge & menace de ſe la couper à l'inſtant, s'ils ne ſignent tous deux un écrit que les idolâtres venoient de dreſſer. Les enfans dans le trouble ſignèrent. Déſolés enſuite, ils pleurèrent inconſolablement juſqu'à ce que par une pénitence publique, ils méritèrent de rentrer dans le ſein de l'Egliſe.

Dans les montagnes qui ſont au couchant de Pekin, nous avons une Chrétienté. Un ſeul Village, nommé *Sang-*

yu,

yu, compte trente-huit familles Chrétiennes. Au commencement du mois de Mars 1769, elles furent toutes accuſées devant le Lieutenant de Police de la Ville Tartare. On envoya du monde pour les ſaiſir. Les Archers n'emmenèrent que vingt-une perſonnes, parce qu'ils ne prirent que les Chefs de famille, ou ceux qui les repréſentoient. Il n'eſt pas concevable combien ils ont eu à ſouffrir dans leur priſon, qui a duré près de quatre mois. La faim, la ſoif, les coups, tout fut employé pour vaincre leur conſtance. Il y en eut d'abord qui cédèrent à la violence des coups. Mais quand il fut queſtion de ſortir, ils confeſsèrent généreuſement la foi; tous furent

battus, les uns plus, les autres moins. Ils vinrent aussitôt nous voir. Ils étoient pâles, défigurés, sans habits. Je les conduisis à la porte de l'Eglise, ils se prosternèrent la face contre terre & rendirent à Jésus-Christ, qui les avoit soutenus, de solemnelles actions de grâces. On les retint dans la maison pendant quelques jours. J'en avois habillé huit avec un demi-louis, qu'un bon Ecclésiastique m'avoit donné pour de bonnes œuvres, lors de mon départ. Ils parurent à la belle Procession du Saint Sacrement, que nous faisons ici avec le plus de solemnité qu'il est possible. Ils en firent un des ornemens les plus touchans. Je sçais bien que je ne pou-

vois pas les regarder ſans être attendri juſqu'au fond de l'ame.

La perſécution s'appaiſa inſenſiblement ; & actuellement nous ſommes tranquilles, comme on peut l'être dans le centre de l'idolatrie. Dieu ſçait combien de tems durera cette eſpèce de tranquillité. Sa ſainte volonté ſoit faite ; nous nous attendons à tout.

Voici l'abrégé d'une Lettre du P. Nuntius de Horta, dont j'eus l'honneur de vous parler l'an paſſé. Vous verrez en la liſant, que, quelques habiles qu'on ſoit dans vos quartiers à maltraiter la Compagnie, on en ſçait encore moins qu'ici.

Le Pere de Horta penſoit à s'en retourner en Europe

en 1766 ; mais ayant appris ſur ſa route ce qui ſe paſſoit en France , il craignit , & il rebrouſſa chemin. A peine fut-il arrivé à ſa Miſſion du Tonquin , qu'il fut pris dans l'exercice du S. Miniſtère , & mené en priſon. C'eſt de là qu'il nous écrit une grande Lettre fort édifiante d'où je tirerai ce que j'ai à vous dire de lui.

La priſon du Pere de Horta eſt une eſpèce de loge , formée par des pieux profondément enfoncés en terre. Elle n'a guère que quatre pieds de long ſur deux & demi de large. Il eſt éternellement aſſis ou à demi-couché ; expoſé à la pluie , au ſoleil d'un climat brûlant & à toutes les injures de l'air. Ses pieds ſortent de la priſon à travers les

pieux, & ſont enclavés dans deux gros morceaux de bois joints par les deux bouts.

Les piquûres des inſectes, dont il ne peut pas ſe défendre; les ulcères dont tout ſon corps eſt couvert, & dont il ſort une puanteur inſupportable; le bruit des batteurs de veilles & des ſoldats, qui jour & nuit ſont de garde autour de lui; les égoûts qui l'environnent; l'opération de la pierre qu'il a ſoufferte; tout cela, & je ne ſçais combien d'autres maux préſentent dans la Lettre du Pere de Horta un tableau de douleur qui fait frémir.

Son courage croît avec ſes ſouffrances. Ce n'eſt plus cet homme, tel qu'on le vit à l'Iſle de France, timide, indécis, ne ſçachant pas pren-

dre ſon parti. Aujourd'hui rien ne l'ébranle. Il parle de ſes ſouffrances, de leur excès, & de leur durée, comme il parleroit de celles d'un étranger qui ne le touche pas.

Interrogé par ſes Juges idolâtres, pourquoi le Dieu des Chrétiens n'avoit pas fait annoncer plutôt aux Tonquinois, ſa Religion. Il répondit qu'il eſt très-probable qu'autrefois la Religion du vrai Dieu avoit été annoncée à leurs Ancêtres, qui auſſi infidèles qu'eux, avoient perſécuté & fait mourir ſes Envoyés; que, ſi depuis un tems, ils paroiſſoient avoir été oubliés dans la diſtribution des tréſors de la miſéricorde Divine, ils ne devoient s'en prendre qu'à leurs grands péchés; que le Seigneur ſeroit revenu plutôt

à eux, s'ils n'avoient pas violé la loi naturelle qu'il a gravé dans tous les cœurs.

La liberté du P. de Horta n'a point offenſé ſes Juges; cependant il eſt dans la poſition la plus critique, il ne ſçait pas encore quel ſera ſon ſort, mais il s'attend à tout.

Il s'encourage par l'exemple des Martyrs du Japon, qui ſont de la Province, par l'exemple plus récent encore des Miſſionnaires, qui en 1722 & en 1737, versèrent leur ſang pour la Foi dans le Tonquin. Il ſe recommande aux prières de tous les Miſſionnaires, il ſigne Nuntius de Horta, *indigniſſimus Chriſti Confeſſor; pro Chriſto Catenis ligatus.* Sa Lettre eſt datée de Tonquin, le 28 Juin 1768.

Nous perdîmes l'an paſſé le Frere Altiret. C'eſt à tous égards une des plus grandes pertes que pût faire la Miſſion de Chine; Le Frere Altiret avoit du feu, de la vivacité, beaucoup d'eſprit, une belle piété & un caractère charmant, ce qui dans une Communauté de ſept ou huit perſonnes iſolées de tout l'univers, doit être regardé comme quelque choſe de bien précieux. Son rare talent pour la peinture eſt connu en Europe; & ſi des vues ſupérieures de Religion ne l'euſſent pas amené ici, il n'eſt pas douteux qu'il n'eût égalé les plus grands Peintres de Paris & de Rome. L'Empereur l'aimoit. Il eſtimoit ſes peintures au-deſſus de tout. Un jour pour lui témoigner ſa ſatisfaction, il voulut

voulut le faire Mandarin, le Frère Altiret mit tout en œuvre pour éviter cette distinction, qu'il avoit toujours craint; & quoique, pour l'ordinaire il y aille de la tête, pour quiconque n'accepte pas sur le champ ces sortes de grâces, le Frere Altiret fut assez heureux pour obtenir ce que sa modestie souhaitoit, & pour ne pas irriter le Monarque.

Ses belles peintures sont dans des Palais, où il n'est permis à personne d'entrer. Je n'en ai vu qu'une de lui. C'est le tableau de l'Ange-Gardien qui est dans la Chapelle des jeunes Néophites. Non, on ne se lasse pas de le regarder, & si je m'en croyois, j'en ferois ici la des-

cription. Mais, quoiqu'en diſe le P. Ancemot, la complaiſance à ſes bornes, & la ſienne pourroit ſe laſſer. Il faut cependant que je diſe encore un mot du Frère Altiret. Dans ſa dernière maladie, je lui faiſois ſouvent compagnie; il me dit un jour, ſçavez-vous ce qui m'occupe quand je paſſe dans ces grandes rues de Pékin, à travers ce peuple immenſe qu'on peut à peine percer? Je vous avouerai ingénument que cette penſée ne peut pas ſortir de ma tête : *Tu es le ſeul ici qui connoiſſe le vrai Dieu;* tout ce monde n'a pas le même bonheur, qu'as-tu fait pour attirer ſur toi les bontés du Seigneur. Enſuite, il ſe livroit aux ſentimens de la plus vive

& de la plus tendre reconnoiſſance.

Sur le point de mourir, il s'écria tout-à-coup, avec un ſaint tranſport : *Ah! la belle dévotion, & qu'on l'enſeignoit bien dans les Noviciats de la Compagnie !* Il parloit de la dévotion à la Sainte Vierge : il eut le bonheur de mourir le jour de ſon immaculée Conception, le 8 Décembre 1768.

J'ai prêché la Fête du Sacré Cœur, dix mois après mon arrivée. Dieu ſçait ce que ce premier Sermon Chinois m'a coûté. Il a fallu pour cela braver les chaleurs exceſſives de Pékin, & charger par force une mémoire, qui ſe croyoit en droit de ſe repoſer. On ne ſçait pas ce que

c'eſt de meubler une vieille tête, de ſeize pages de monoſyllabes découſus ; les peines paſſées ne ſont que ſonge, & celles qu'on a ſouffertes pour une bonne cauſe ſont une vraie conſolation. Je ſuis charmé que cela ſoit fait.

Le Chinois eſt bien difficile. Je puis vous aſſurer qu'il ne reſſemble en rien à aucune langue connue. Le même mot n'a jamais qu'une terminaiſon ; & dès-lors adieu tout ce qui dans nos déclinaiſons diſtingue le genre & le nombre des choſes dont on parle : adieu dans les verbes tout ce qui pourroit faire entendre quelle eſt la perſonne qui agit, comment & en quel tems elle agit, ſi elle agit ſeule ou avec d'autres. En un

mot, chez les Chinois le même mot eſt ſubſtantif, adjectif, verbe, adverbe, ſingulier, plurier, maſculin, féminin, &c. C'eſt à vous qui écoutez à épier les circonſtances & à deviner.

Ajoutez à tout cela que tous les mots de la langue ſe réduiſent à trois cents & quelques-uns; qu'ils ſe prononcent de tant de façons qu'ils ſignifient quatre-vingt mille choſes différentes qu'on exprime par autant de caractères.

Ce n'eſt pas tout. L'arrangement de tous ces monoſyllabes paroît n'être ſoumis à aucune règle générale, enſorte que pour ſçavoir la langue, après avoir appris tous les mots, il faut apprendre cha-

que phraſe en particulier ; la moindre inverſion feroit que vous ne ſeriez pas entendu des trois quarts des Chinois.

Je reviens aux mots. On m'avoit dit *Chou* ſignifie livre. Je comptois que toutes les fois que reviendroit le mot *chou*, je pourrois conclure qu'il s'agit d'un livre. Point du tout; *chou*, revient, il ſignifie, un arbre. Me voilà partagé entre *chou* livre & *chou* arbre. Ce n'eſt rien que cela, il y a *chou* grandes chaleurs, *chou* raconter, *chou* aurore, *chou* pluie, *chou* charité, *chou* accoutumés, *chou* perdre une gageure, &c. Je ne finirois pas, ſi je voulois rapporter toutes les ſignifications du même mot.

Encore ſi on pouvoit s'ai-

der par la lecture des livres. Mais non, leur langage eſt tout différent de celui d'une ſimple converſation.

Ce qui ſera ſur-tout & éternellement un écueil pour tout Européen, c'eſt la prononciation. Elle eſt d'une difficulté inſurmontable. D'abord chaque mot peut ſe prononcer ſur cinq tons différens, & il ne faut pas croire que chaque ton ſoit ſi marqué, que l'oreille le diſtingue aiſément. Ces monoſyllabiques paſſent d'une vîteſſe étonnante; & de peur qu'il ne ſoit trop aiſé de les ſaiſir à la volée, les Chinois font encore je ne ſçais combien d'éliſions qui ne laiſſent preſque rien de deux monoſyllabes. D'un ton aſpiré, il faut

paſſer de ſuite à un ton uni ; d'un ſifflement à un ton rentrant ; tantôt il faut parler du goſier, tantôt du palais, preſque toujours du nez. J'ai recité au moins cinquante fois mon Sermon devant mon Domeſtique, avant que de le dire en public. Je lui donnois plein pouvoir de me reprendre, & je ne me laſſois pas de répéter. Il eſt tels de mes Auditeurs Chinois, qui de dix parties, comme ils diſent, n'en ont entendu que trois. Heureuſement que les Chinois ſont patiens, & qu'ils ſont toujours étonnés qu'un pauvre étranger puiſſe apprendre deux mots de leur langue.

Aujourd'hui je ſuis un peu plus à l'aiſe. J'entends aſſez

ceux qui viennent se confesser. On a même cru que je pouvois me charger de la Congrégation des jeunes Néophites. Le P. Dolliere me la remit ces jours passés.

J'ai l'honneur d'être, avec beaucoup de respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,
F. BOURGEOIS, de la C. de J.

Souffrez que votre respectable Communauté trouve ici mes assurances de respect. Je me recommande, moi & notre chère Mission, à ses saintes ferveurs. Un petit mot pour nous, sur-tout

après une bonne Communion. Nous ne cesserons de notre côté de prier le Seigneur qu'il maintienne parmi vous cet esprit de piété qui vous a rendu si recommandables parmi les Communautés édifiantes.





LETTRE

DU R. PERE FRANÇOIS BOURGEOIS, AU R. P. ANCEMOT,

Près de Pékin, le premier Nov. 1770.

MON RÉVÉREND PERE.

P. C.

A SEPT ou huit lieues de *Pékin* il y a une longue ſuite de montagnes ; on prétend qu'elles s'étendent bien avant

dans l'Aſie Occidentale, & qu'elles vont mourir aſſez près de l'Europe. C'eſt du ſein de ces montagnes que je vous écris aujourd'hui. J'y ſuis venu pour ſeconder les vues de zèle du Pere Deſrobert. Ce Jéſuite, d'heureuſe & ſainte mémoire, ayant appris que ſur le bord des torrens qui ſe précipitent des montagnes, il y avoit quelques habitations, conçut le deſſein d'y former une Egliſe, où loin du bruit & des recherches, le bon Dieu fût connu & ſervi, comme il mérite de l'être. Il n'eut pas la conſolation qu'il ſe promettoit de ce nouvel établiſſement : lorſqu'il mourut, ſon projet n'étoit encore qu'ébauché.

Il s'agit de ſçavoir ſi le

temps de la miséricorde est venu pour ces pauvres Montagnards, qui d'ailleurs sont d'assez honnêtes gens. Hier je n'avois rien à manger, un voisin, quoique idolâtre & bien pauvre, m'envoya une poignée de jujubes, deux pêches, & deux ou trois pommes. J'en fus touché, & je ferai tout mon possible pour lui procurer quelque chose de mieux, en lui faisant porter des paroles de Salut. On vient ici par des chemins qu'il n'est pas aisé d'imaginer. Pour éviter les torrens qui coulent dans les fonds, il faut grimper sur des rochers escarpés. Les sentiers, qu'on y a pratiqués, n'ont souvent que deux pieds ou deux pieds & demi de large. A votre droite c'est une roche à pic, haute

comme les Tours de la Primatiale *. A gauche, c'eſt un précipice plus profond encore, & dont vous ne pouvez vous éloigner que de deux pieds; un faux pas feroit votre affaire, & il eſt très-aiſé de le faire ſur des pierres & des roches, poſées de champ & plus élevées les unes que les autres. Ma monture s'eſt abattue trois fois des quatre pieds, ſans me froiſſer contre les rochers de la droite, ni ſans me planter dans le précipice de la gauche. Dieu en ſoit béni. Je n'écris ces traits de Providence, qu'en rougiſſant d'y répondre ſi mal.

L'année dernière il étoit queſtion dans ma lettre du

* Principale Egliſe de Nanci en Lorraine.

Mandarin *Ma Joché*, autrement *Tcheng-té**. Après qu'il eut confeſſé généreuſement notre ſainte Religion devant les Tribunaux & les Grands de l'Empire, le premier Miniſtre, homme adroit, lui dit tout-à-coup : *Mais enfin n'êtes-vous pas bien fâché d'avoir déplu à l'Empereur?* Au mot d'Empereur, il faut vous imaginer qu'il n'y a point de Chinois qui ne ſoit foudroyé. *Ma* ne ſçachant comment répondre, dit, s'il y a quelque choſe dans ma conduite, qui ci-devant ait déplu à l'Empereur, je me corrigerai; mais, quant à l'article de la Religion, je ne puis changer. Cette réponſe, dont la premiere

---

* Lieutenant de Police de la ville Chinoiſe de Pékin.

partie n'étoit pas aſſez penſée, & dont le Miniſtre profita, avoit terni devant les hommes la gloire que *Ma* s'étoit ſi juſtement acquiſe juſqu'alors. *Ma* ſouffrit en paix cette humiliation, & s'attendant à de nouveaux combats, il redoubla de ferveur & de piété.

Le Comte Miniſtre partit peu de temps après pour la guerre de l'Yunnan. En partant il recommanda *Ma* à ſon fils, qui eſt gendre de l'Empereur & Gouverneur de Pékin. A ſon retour, comme les Mandarins étoient allés le voir pour lui faire la cour, il s'apperçut au bouton de *Ma* qu'il n'avoit pas été avancé pendant ſon abſence. Il en fit des reproches à ſon fils, qui en fut piqué, & qui dès-lors,

pour

pour se venger de cette petite mortification, forma la résolution de perdre *Ma*, quoiqu'il en fût l'occasion bien innocente.

Le 27 Mai 1770, qui étoit le 3 de la quatrième lune Chinoise, après une revue de soldats. *Ma Joché*, selon la coutume, ayant présenté au Gouverneur la liste de ceux qui devoient être promus; celui-ci lui dit d'un ton ferme, *apparemment, Tcheng-té, que vous n'allez plus aux Eglises des Chrétiens? Ma*, qui ne s'attendoit pas à une pareille question, répondit encore, dans sa premiere surprise, un mot, qui lui auroit coûté bien des regrets, s'il eût été plus réfléchi, & s'il n'eût pas eu le temps & l'occasion de le corriger. Il y a, dit-il, des Egli-

ſes que je ne fréquente pas. Pour bien entendre le ſens de cette réponſe, il faut ſçavoir que l'année précédente on avoit fait un crime à *Ma Joché* d'être venu dans notre Egliſe pour ſe vouer, diſoit-on, à un Roi étranger. On vouloit parler de S. Louis, dont le tableau eſt en grand dans le retable du Maître-Autel. *Ma*, pour éviter des reproches, répondit donc qu'il ne fréquentoit plus certaines Egliſes, donnant à entendre qu'il ne fréquentoit plus celle des François. Le Gouverneur inſiſta, & lui demanda poſitivement, s'il étoit encore Chrétien. Alors *Ma*, revenant à lui, & charmé de s'expliquer clairement, dit oui, je ſuis Chrétien, & je le ſerai juſqu'à la mort. Le Gouverneur

reprit bruſquement, & lui dit d'un ton menaçant; *quoi après que l'année derniere, tu as aſſuré l'Empereur par écrit que tu étois ſorti de la Religion Chrétienne, tu oſes encore te donner aujourd'hui pour Chrétien?* Non, Seigneur, répliqua auſſi-tôt *Ma Joché*, je n'ai jamais renoncé à ma foi: ces écrits ſont ſuppoſés, ils ne ſont pas de moi. Le Gouverneur ne put cacher ſa colere, il dit avec plus de feu qu'il ne convenoit à un Chinois en place; quoi un Mandarin déſobéir à l'Empereur! ce n'eſt pas ici une affaire de peu d'importance, j'en ferai mon rapport à l'Empereur. *Ma Joché* eut permiſſion de ſe retirer. Il nous envoya auſſi-tôt un de ſes gens pour nous avertir de tout, &

nous demander le ſecours de nos prières auprès de Dieu.

Le Comte-Miniſtre, malade à mort, ne ſe mêloit plus des affaires; ſon fils fut obligé de ſe rendre auprès de lui. Il y eut un Gouverneur nommé pour tenir ſa place. Alors nous crûmes l'affaire de *Ma* finie; mais nos eſpérances ne durèrent pas long-temps. Le Comte s'étant trouvé un peu mieux, ſon fils eut ordre de reprendre ſon emploi, & auſſitôt il revint à *Ma Joché*, qu'il étoit bien réſolu de pouſſer à bout.

Le 5 Juin, deux Mandarins, chargés par le Gouverneur d'obſerver toutes les démarches de *Ma*, ſe rendirent au Collège, ils demandèrent au Portier ſi ce jour-là, qui étoit un jour de Fête, le Mandarin

Ma n'étoit pas venu à l'Eglise. Le Portier, qui étoit nouveau, ne le connoissoit pas. On le lui désigna par sa figure, par son bouton, ses domestiques & la couleur de sa mule. Le Portier n'en fut pas plus sçavant. Et si les Mandarins espions s'en étoient tenus-là, tout alloit bien : mais faisant semblant de vouloir se convertir, ils demandèrent à parler au Catéchiste ; ils le trompèrent, & il leur dit bonnement tout ce qu'il sçavoit. Alors les deux Mandarins allèrent chez *Ma* lui-même, qui, sans se faire prier, leur fit la confession la plus ample & la plus détaillée qu'ils pouvoient souhaiter. Il leur dit même qu'il n'y avoit encore que trois ou quatre jours qu'un Missionnaire Européen étoit

venu à ſon invitation faire faire les dévotions à toute ſa famille.

Malgré tout cela on ne pouvoit encore ſe perſuader que le Gouverneur oſeroit faire ſon rapport à l'Empereur. La maladie du Comte ſon pere, le mécontentement que cauſent pour l'ordinaire à l'Empereur ces ſortes de délations, l'eſtime générale où étoit *Ma*, tout ſembloit nous raſſurer. C'eſt ainſi que nous cherchions à nous tromper nous-mêmes.

Le 9 Juin, le Gouverneur ſuivant ſa pointe, malgré toutes les raiſons qui devoient l'arrêter, dit de vive voix à l'Empereur, que *Tching-té*, à qui ſa Majeſté avoit fait grâce l'année précédente, parce qu'il avoit promis de ſortir de la Religon Chrétienne, la pro-

fessoit plus hautement que jamais, qu'il alloit assiduement aux Eglises, & qu'il invitoit même les Européens chez lui pour y faire avec toute sa famille les exercices de la Religion : qu'en conséquence on ne pouvoit plus regarder *Tching-té*, que comme un sujet rebelle aux ordres de Sa Majesté ; qu'il la prioit de déterminer la punition qu'il méritoit.

L'Empereur lui dit : mais ce *Tching-té*, dont tu parles, s'acquitte-t-il mal de son emploi? aime t-il l'argent? vexe-t-il les peuples ? Le Gouverneur qui vit que l'Empereur connoissoit *Ma*, répondit que sur tous ces objets il n'y avoit point de plainte à former contre lui. Hé bien ! reprit l'Empereur, laisse-le donc tranquil-

le. Pour avoir continué à professer la Religion Chrétienne, il ne mérite pas le nom de rebelle, seulement on peut dire qu'il n'a pas été assez exact à observer ce que je lui avois enjoint : à quoi bon d'un rien faire une grande affaire. On tient toutes ces particularités d'un eunuque de la présence.

Tout autre que le Gouverneur eût reculé de cent pas. Mais c'est un jeune homme qui a peu d'expérience. Sévere, il est toujours pour la rigueur de la loi sans épargner personne. L'Empereur le connoît, & s'il le protège, ce n'est qu'à cause de l'attachement sans bornes, que son gendre a pour sa personne.

Le Comte-Ministre se jetta un jour aux pieds de l'Empereur, pour le supplier de modérer

modérer ſes faveurs à l'égard de ſon fils, diſant qu'il étoit encore trop jeune pour en uſer avec aſſez de diſcrétion. L'Empereur lui dit en badinant : Ton fils n'a d'égard pour perſonne ; tu crains peut-être qu'il ne t'accuſe auſſi, ou bien qu'il ne ſe faſſe des affaires à lui-même ; ſois tranquille : je me charge de le former, en attendant que le feu de l'âge ſe ralentiſſe, & que l'expérience lui vienne.

Le Gouverneur de retour chez lui, comme s'il eût eu une réponſe favorable, prépara un écrit par lequel il dénonçoit formellement & ſelon les Loix, celui que l Empereur lui avoit dit de laiſſer en repos. C'étoit compter beaucoup ſur la bonne volonté de ſon beau-pere. Il le

ſentit bien. Cependant il ſe haſarda. Il dit à l'Empereur qu'il étoit bien fâché de revenir à la charge pour l'affaire de *Tcheng-té*, mais qu'il ſçavoit de bonne part que s'il tardoit à l'accuſer juridiquement, d'autres Magiſtrats, indignés de voir les ordres de Sa Majeſté ſans effet, ſe diſpoſoient à l'accuſer lui-même, comme manquant à cette partie de ſon devoir : que cette affaire portée aux Tribunaux, cauſeroit bien des tracas ; que Sa Majeſté préviendroit toutes ces ſuites en puniſſant par ſoi-même la déſobéiſſance de *Tcheng-té* ; que ſi elle jugeoit à propos d'écouter ſa clémence, elle pouvoit lui faire grace de la vie, & le condamner ſeulement à l'exil. L'Empereur fut ſans

doute aſſez peu touché des raiſons de ſon gendre, cependant, pour des conſidérations que l'on ne devine pas, ou peut-être par une diſpoſition de la Providence, qui vouloit que *Ma* honorât ſa Religion, il prononça ſur le champ la Sentence ſuivante.

» *Tcheng-té* m'a trompé, il a » continué à profeſſer la Reli- » gion Chrétienne, quoiqu'il » m'eût promis l'an paſſé qu'il » y renonceroit pour toujours. » Il mériteroit d'être puni ſe- » lon toute la rigueur des Loix; » mais comme il a péché plu- » tôt par ſimplicité que par ma- » lice, je lui fais grace de la » vie; qu'il ſoit traduit aux » Grands du Tribunal du Gou- » verneur pour être battu de » ſoixante coups de bâton; & » qu'enſuite on l'envoie en exil

» à *Ily*, où il ſervira d'eſclave » à quelque Grand de ce pays. Cette Sentence eſt du 10 Juin 1770.

Le 11, à deux heures du matin, *Ma* fut arrêté dans ſon Tribunal, chargé de chaînes, & conduit ſur le champ à *Yuen-Ming-Yuen*, où l'Empereur & ſa Cour paſſent l'été. Pour inſpirer de la terreur, on le fit précéder des inſtrumens, dont on ſe ſert ici pour tourmenter les coupables. Auſſi-tôt qu'il fut arrivé, on le préſenta au Gouverneur, qui étoit chargé de l'exécution de la Sentence ; on pouvoit bien s'en rapporter à lui. D'abord il lui fit donner trente coups de pantze : puis il lui demanda : *Enfin voulez-vous changer ou non? Expliquez-vous main-*

tenant. Je ne veux pas, répondit *Ma*, je ſerai Chrétien juſqu'à la mort. Le Gouverneur fit continuer, recommandant qu'on ne l'épargnât pas. *Ma* ne ſçavoit point ſa Sentence, on ne la lui avoit point lue! Il crut alors qu'on vouloit le faire périr ſous le bâton. Il fit à Dieu dans le fonds de ſon cœur le ſacrifice de ſa vie, s'eſtimant heureux de mourir pour une ſi bonne cauſe. Le Gouverneur après quelques coups, ordonna une ſeconde fois qu'on interrompit, & ayant fait la même queſtion que ci-devant & *Ma* la même réponſe, il fit completter le nombre des coups portés par la Sentence. Puis il voulut encore rappeller les affaires de l'année précédente; mais comme il s'en tiroit mal,

il fit partir *Ma*, qui se trouva de retour à *Pékin* pour midi. On le conduisit sur le champ au Tribunal de la Guerre, dont ci-devant il étoit Mandarin. Malgré les douleurs qu'il ressentoit, il y parut avec cette joie & ce contentement qui brilloient sur le visage des premiers Martyrs de l'Eglise.

Les Mandarins de ce Tribunal, ses Collègues & ses amis, en le voyant, ne purent retenir leurs larmes ; ils le traitèrent avec toute sorte de considérations, ils lui assignerent pour ses gardes des Officiers de Justice, qui étoient de son Tribunal, & qui la veille encore étoient ses inférieurs. Ils voulurent qu'il allât chez lui faire ses derniers adieux. Sa vertueuse épouse,

ſa bru, ſes filles, ſes parens & ſes amis l'attendoient. Il n'eſt pas poſſible de rendre tout ce que cette entrevue eut de touchant. Ce n'étoient que larmes de joie & de conſolation. On ne ſe laſſoit pas de féliciter *Ma*, & de remercier Dieu de la grace qu'il faiſoit à toute la famille, en lui donnant un généreux Confeſſeur. Son épouſe, qui eſt une Dame vraiment vertueuſe & pleine de foi, étoit plus attendrie que tous les autres. Elle faiſoit ſans ceſſe des reproches à ſon cher époux de ce qu'il ne l'avoit pas miſe en cauſe, comme elle l'en avoit conjuré. Elle proteſtoit qu'elle ne le quitteroit pas, & qu'elle iroit ſe préſenter elle-même au Tribunal pour être compriſe avec lui dans la ſentence de l'exil. *Ma*

lui dit que bien ſincèrement il avoit cherché plus d'une fois l'occaſion de parler d'elle dans ſon dernier interrogatoire; que cette occaſion ne s'étant pas préſentée, c'étoit une preuve que Dieu ne vouloit pas qu'elle ſuivît ſon ſort. Puis il ajouta, croyez moi, reſtez ici, ayez ſoin de vos filles & de votre bru; c'eſt-là, à ce que je penſe, ce que le bon Dieu demande de vous. Vous & moi nous n'aurons de conſolation qu'autant que nous ferons ſa ſainte & adorable volonté.

La bonne Dame ſe rendit à ſes raiſons avec bien de la peine. Elle dit que l'endroit, où ne ſeroit pas ſon époux, ſeroit pour elle le plus dur de tous les exils, & qu'elle ne ſe conſoleroit de ſon éloignement,

que dans l'espérance de le rejoindre dans le Ciel.

Les Officiers de Justice, à qui *Ma* avoit été consigné, étoient comme lui Officiers de Police & du Tribunal du Gouverneur, mais d'un ordre inférieur.

En entrant dans la maison de leur prisonnier, ils lui ôtèrent ses chaînes. Le soir, lorsqu'il se disposa à partir, il ne se trouva personne qui voulût les lui remettre. *Ma* eut beau leur représenter qu'il falloit obéir à la loi, que leur bonté pour lui leur seroit nuisible, & qu'il ne vouloit pas être la cause de leur perte : il ne put obtenir d'eux qu'ils fissent leur devoir, qui, dans cette occasion leur coûtoit trop. *Ma* prit lui-même les chaînes, & se les mit au col ; en disant : voilà

déſormais mon ſoutchoou. *
Hier encore je portois celui de Mandarin ; mais pendant trente ans que je l'ai porté, je n'ai jamais reſſenti la joie & la conſolation que me donnent aujourd'hui ces chaînes. Enſuite il monta dans la charette que ſon épouſe venoit de lui préparer. On peut bien dire que ce fut pour lui un char de triomphe. Les différens quartiers par où il devoit paſſer pour aller de ſon Tribunal aux portes de la ville, étoient juſtement de ſon diſtrict. Dès qu'il y parut en criminel, chargé de chaînes, on accourut de toute part ; ſa charette fut auſſi-tôt environnée d'une

---

* Eſpèce de chapelet que les Mandarins portent pendu à leur cou. C'eſt une marque de leur dignité.

foule de monde qui s'attendrit, & qui bien-tôt ne put retenir ſes larmes & ſes gémiſſemens. Pourquoi, diſoient les uns, nous enlève-t-on notre bon Mandarin? Quel mal a t-il fait? On l'accuſe d'être Chrétien. Ah! ſi tous les Chrétiens lui reſſembloient, qu'il ſeroit à ſouhaiter que tous les Mandarins fuſſent Chrétiens. Il y en avoit qui ſe mettoient à genoux & battoient la terre de leur front pour lui faire leurs triſtes adieux. D'autres lui apportoient des raffraîchiſſemens & lui offroient d'un grand cœur tout ce qui pouvoit lui rendre la vie un peu moins dure dans le lieu de ſon exil. *Ma Joché* n'avoit garde d'emporter autre choſe que leurs cœurs & leurs regrets. Il les conſoloit de ſon mieux

& tâchoit de leur inſpirer, comme il avoit toujours fait, des ſentimens de ſoumiſſion & d'obéiſſance. Il leur dit en particulier qu'ils ne devoient point s'affliger de ſon ſort, qu'il ſe regardoit lui-même comme infiniment heureux d'avoir à ſouffrir pour le vrai Dieu qu'il ſervoit. Il ajouta bien d'autres choſes conformes aux circonſtances & à leurs beſoins.

Pendant ce tems-là on n'avançoit preſque pas; *Ma* s'en apperçut, il preſſa les ſoldats, & tâcha inſenſiblement de ſe dégager. Ce fut en vain, au quartier ſuivant ce fut la même ſcène qui ſe renouvella tout le tems qu'il traverſa la ville. Enfin il en ſortit fort tard, & ſe rendit à deux lieues dans une auberge qui lui avoit été préparée.

Son épouſe, ſes parens & ſes amis l'avoient devancé. Il ſe fit là une eſpèce de feſtin, pendant lequel tout le monde, comblé de la plus douce conſolation, donnoit des marques de joie bien plus éclatantes & bien plus ſincères, que ſi *Ma* fût parti pour le poſte le plus beau de l'Empire. Le reſte de la nuit ſe paſſa en félicitations que chacun lui faiſoit à l'envi.

Ses parens & ſes amis deſiroient bien ſincèrement ſon ſort; ils lui promirent tous que ſi l'occaſion de le ſuivre ſe préſentoit jamais, ils la ſaiſiroient avec le plus vif empreſſement.

Le lendemain douze Juin, un Prêtre Chinois ſe rendit de bon matin auprès de *Ma* pour le confeſſer & lui donner la ſainte-communion. Muni de

ce ſaint-viatique qu'il recevoit pour la dernière fois, le généreux Confeſſeur congédia tout ſon monde, & partit pour Ily, lieu de ſon exil, dans le pays des Culents, éloigné d'ici d'environ mille lieues.

Son épouſe, à ſon retour, ſe reprochoit de ne l'avoir pas ſuivi; elle ſouffroit de ce qu'elle n'avoit pas eu aſſez de tems pour le pourvoir des habits dont il auroit beſoin dans la ſuite. Il lui ſembloit auſſi qu'elle ne pouvoit pas ſe tirer de certaines affaires de famille ſans ſon conſeil; elle fit conſulter ſi ce ne ſeroit pas une démarche trop humaine de tâcher de rejoindre ſon cher époux & de lui faire encore une fois ſes derniers adieux.

Sa tendreſſe l'emporta, & ſans attendre la déciſion, elle

partit le treize au matin avec un de ſes parens qui l'accompagna. Elle eut bien-tôt rattrappé ſon époux. Il étoit alors à côté du grand chemin, ſe repoſant à l'ombre de quelques arbres. Il fit de tendres reproches à ſa trop fidèle épouſe : il lui dit qu'elle ne paroiſſoit pas aſſez ſoumiſe aux ordres de la divine Providence ; que dans les ſacrifices que l'on fait, il ne faut pas ainſi regarder en arrière. Il n'accepta point les habits qu'elle apportoit : je ferai, dit-il, comme les gens du pays où je vais : ils trouvent bien le moyen de ſe garantir du froid ſans toutes ces fourures. Il avoit encore ſur lui une de ſes montres, il ne voulut pas la garder. A la première couchée, il s'étoit apperçu qu'on lui avoit fait une

provision de tabac, de thériaque, d'onguent & de différens remèdes; il remit tout cela à son épouse, en la priant de remercier ceux de ses amis qui lui avoient fait ces présens. Il ne se réserva que les onguens dont il avoit actuellement besoin pour panser ses plaies. Pour les plaies & les maladies à venir, le bon Dieu, dit-il, y pourvoira.

Son épouse auroit bien voulu l'accompagner, du moins un jour, mais il ne put y consentir. Il lui apporta pour raison que, quoiqu'on le laissât assez libre de loger où il vouloit, il avoit résolu de passer les nuits en prison, pour se conformer aux loix qui le prescrivent à tous les exilés.

Ma Joché s'en alloit sans espérance de revoir jamais aucun

cun de ses parens, lorsqu'à la quatrième journée, il apperçut de loin quelqu'un qui venoit à lui. C'étoit son cousin germain, *Ma Jobé*, qui revenoit de la guerre de l'Yunnan, & qui rapportoit, selon la coutume du pays, les tristes restes d'un fils unique de *Ma Joché*, qui, comme tant d'autres, avoit péri à cette malheureuse guerre.

Voici comment *Ma Jobé* m'a raconté lui-même cette touchante entrevue.

» Je vis de loin, dit-il, une
» charette accompagnée de
» soldats; je jugeai d'abord
» qu'il y avoit dans cette cha-
» rette un prisonnier de consé-
» quence. Mais quoique je re-
» gardasse de mon mieux, je
» ne pouvois encore juger qui

» c'étoit. J'avançai quelques
» pas, & je fus d'abord frappé
» de la taille & de l'embon-
» point du prifonnier. La pen-
» fée de mon frère Jofeph me
» vint alors à l'efprit ; à me-
» fure que la charette avan-
» çoit, mes foupçons augmen-
» toient, jufqu'à ce qu'étant
» approché d'affez près, je re-
» connus mon frère Jofeph.
» Je defcendis auffi-tôt de che-
» val, & les larmes aux yeux,
» je lui dis : * O mon cher frè-
» re aîné, dans quel état vous
» vois-je ? Remercions le Sei-
» gneur, me dit-il, d'un air
» tranquille & content. Je fuis
» Chrétien, voilà tout mon
» crime aux yeux des hom-

* Ici, comme dans l'Ecriture-Sainte, les coufins-germains s'appellent Frères.

» mes. J'ai eu le bonheur de
» professer notre Sainte Reli-
» gion devant les Tribunaux ;
» c'est pour cela que vous me
» voyez ces chaînes.

» Alors je me sentis pénétré
» d'une vive joie, mes larmes
» perdirent à l'instant toute
» leur amertume. Je lui dis,
» ô mon cher frère aîné, *ta hi*,
» *ta hi*, je vous félicite, je
» vous félicite mille fois. Il
» me raconta ensuite comment
» tout s'étoit passé. Je lui fis
» des reproches de ce que dans
» son interrogatoire il n'avoit
» pas dit qu'il avoit à la guerre
» un frère Chrétien comme
» lui. Il me répondit que l'an-
» née passée, dans plusieurs
» interrogatoires, il avoit fait
» mention de sa famille, qu'il
» avoit déclaré qu'elle étoit

» Chrétienne; que jamais on
» n'avoit ſuivi cette partie de
» ſa dépoſition, ce qui fait aſ-
» ſez voir que la volonté de
» Dieu n'étoit pas que les ſiens
» fuſſent compris dans ſon
» ſort.

» Il me reſtoit encore quel-
» qu'argent de ma campagne,
» je le lui offris. Je vous ſuis
» obligé, me dit-il, je n'ai
» beſoin que du ſecours de vos
» prières. Je fis de nouvelles
» inſtances ſans aucun ſuccès.
» Alors je m'aviſai de lui dire:
» cet argent que je vous prie
» d'accepter, je le regarde com-
» me des arrhes par leſquels je
» m'engage à faire tous mes
» efforts pour vous ſuivre, &
» pour mériter le même ſort
» que vous. Des arrhes, dit-
» il, par leſquels vous vous en-

» gagés à défendre notre ſainte
» Religion au péril de votre
» liberté, & même de votre
» vie, je les reçois; n'oubliez
» pas vos promeſſes, & ſi Dieu
» ne me permet pas que nous
» nous revoyons ſur la terre,
» tâchons de nous rejoindre
» tous deux dans le Ciel Ce fu-
» rent-là ſes derniers adieux «.

Voilà le narré de *Ma Jobé*; je vous aſſure, mon Révérend Père, qu'il m'édifia, & qu'il me toucha beaucoup. J'ai penſé plus d'une fois à la contenance que devoit faire ſa troupe, & les ſoldats qui conduiſoient *Ma Joché* en voyant ce qu'ils voyoient, & en entendant ce qu'ils entendoient. Ce fut une belle leçon pour des Payens.

Je dois vous dire un mot du

fils unique de *Ma Joché.* Il s'appelloit *André.* C'étoit, ſans contredit parmi tous nos Chrétiens, ce qu'il y avoit de plus inſtruit & de plus zélé. Son pere l'envoya à la guerre, quoique ſelon l'uſage du pays, il pût le garder auprès de lui, parce qu'il n'avoit que celui-là. Je ne parlerai que de ſa précieuſe mort.

L'armée Chinoiſe, après bien des fatigues, ſe diſpoſa à aller faire le ſiège de *Lao-Koan-tun*, forteresſſe peu diſtante d'*Ava*, Capitale du Royaume de *Mien.* Le pays qu'il falloit traverſer pour ſe rendre à *Lao-Koan-tun*, eſt plein de montagnes eſcarpées, de marais ; de bamboux, de fondrieres de ſables ; c'eſt un chemin preſque impraticable.

Déja l'air du pays, qui est meurtrier, les pluies & les fatigues, avoient fait périr une grande partie de l'armée Chinoise; les chevaux devenoient rares; on n'en trouvoit plus. *Ma André* en avoit déja perdu plusieurs qu'on avoit remplacés; il ne lui en restoït plus qu'un. Le seul domestique qu'il eût alors, étoit un jeune homme de l'*Yunnan*, qu'il avoit converti, & à qui il avoit donné le nom de Stanislas Koska. Ce jeune homme étant tombé malade & ne pouvant plus suivre, *Ma André* lui prêta son cheval, & quoiqu'il fût malade lui-même, il voulut aller à pied. On n'étoit plus loin du rendez-vous, lorsqu'il s'apperçut que son domestique s'embarrassoit dans une fon-

driere, & qu'il commençoit à s'enfoncer; il ramaſſa toutes ſes forces pour voler à ſon ſecours, mais il fut le martyr de ſa charité; ſon poids, ajouté à celui qui ſuffiſoit déja pour faire périr ſon domeſtique, le fit périr avec lui; ils s'enfoncèrent inſenſiblement, & ils diſparurent aux yeux de quelques ſoldats épars qui n'étoient pas loin de-là. Nous l'avons pleuré ſincèrement, comme la plus belle eſpérance de toute la Chrétienté, & nous avons fait pour lui un ſervice ſolemnel, quoique nous ſoyons bien perſuadés qu'étant mort dans l'exercice actuel de la charité, Dieu n'a pas manqué de lui faire miſéricorde. Les reſtes que ſon parent apportoit de lui, n'étoient rien autre choſe

que

que ſon nom écrit ſur une planchette. A ſon arrivée, on lui dit que cet uſage des Tartares n'étoit pas exempt de ſuperſtition ; qu'une autrefois il ne falloit pas s'y conformer.

Vous ſavez, ſans doute, que le R. P. du Gad, Supérieur Général de cette miſſion, après avoir entrepris le voyage de la Chine à l'âge de ſoixante-deux ans, n'a pu entrer dans les terres, ni obtenir une place parmi nous à *Pékin.* Il a été obligé de s'en retourner & de quitter un pays qui faiſoit l'objet de tous ſes vœux, & où il a conſumé ſes forces pendant près de trente ans d'une miſſion laborieuſe. Quel homme, mon Révérend Père, que le R. P. du Gad, & qu'il figureroit bien à côté du P. Auguſtin Noirot ! Voici comment

il nous fait ses adieux, en partant de *Canton* le dix Janvier 1770.

» La Providence, qui m'a» voit appellé ici, m'ordonne » d'en sortir à présent. Vous » sentez bien, mes Révérends » Pères, qu'après tant de ten» tatives pour me rejoindre à » vous, je partirai d'ici sans » vous quitter, mon cœur res» tera toujours dans cette mis» sion à laquelle je m'étois » consacré. Je prie Notre Sei» neur de répandre sur tous » ceux qui la composent les » bénédictions célestes. Puis» sions-nous être tellement » embrasés de son saint amour, » que nous devenions de sou» ples instrumens entre ses » mains, pour le salut & la » perfection du prochain. Mar» chons avec ardeur nous-mê-

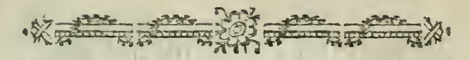
» mes dans la carrière des de-
» voirs étroits que demande
» notre Inſtitut. Que l'eſprit
» d'oraiſon ſoit l'ame de tou-
» tes nos actions, &c «.

Il ne faut que quelques mots, comme ceux-là, pour faire connoître un homme. Il étoit revenu en partie pour avoir la conſolation de revoir ſon ſaint ami, le P. Roy : il apprit ſa mort avec une ſi parfaite réſignation, qu'il ne parut rien ſur ſon viſage de ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. Comme il avoit vécu dans les miſſions avec lui bon nombre d'années, je le priai de mander ce qu'il en ſavoit.

Sans s'attacher à ce qui a pu arriver de ſingulier & d'extraordinaire au St. P. Roy, le P. du Gad s'attache à peindre ſon intérieur ; je vous envoie ſa

lettre ; je ſuis perſuadé que vous me ſaurez bon gré de vous avoir fait ce petit cadeau. Pour moi, je vous avoue franchement que je me ſais bon gré d'y avoir penſé.





MÉMOIRE *

Concernant l'établiſſement d'une Miſſion dans les Royaumes de Loango *& de* Kakongo *en Afrique.*

LA propagation de la Foi a toujours été l'un des plus grands & des plus dignes objets de la charité & de la piété chrétienne. Les obſtacles, les périls, les dépenſes mêmes, n'ont point arrêté ceux à qui le Seigneur inſpiroit le zèle de s'y conſacrer eux-mêmes, ou d'y contribuer par de pieuſes libéralités.

* Ce Mémoire vient de me tomber entre les mains; je le rapporte ici parce que le P. Fr. Bourgeois en fait mention dans ſa lettre.

L'établiſſement, que l'on propoſe ici, a le même but, & donne les plus heureuſes eſpérances ; il offre les plus grandes facilités. Quelques Eccléſiaſtiques, animés de ces ſentimens, ſont tout prêts à s'y dévouer : ne doit-on pas eſpérer que Dieu portera des ames vertueuſes à leur procurer les ſecours néceſſaires pour les premiers frais, & le ſoutien d'une ſi bonne œuvre ?

Pour les y déterminer plus aiſément, on va leur expoſer, avec ſimplicité, le projet de cette Miſſion : ce qu'on peut s'en promettre avec la grace de Dieu, & ce qu'il demande à-peu-près pour ſon exécution.

Projet de la Miſſion.

En 1765, Clément XIII donna à trois Prêtres Fran-

çois, que leurs Supérieurs Eccléſiaſtiques y crurent appellés, les pouvoirs néceſſaires pour établir une Miſſion ſur la côte de *Loango.* * L'année ſuivante ils ſe rendirent à leur deſtination.

Un d'eux mourut d'épuiſement, après ſix mois de ſéjour. Des maladies & le défaut de ſecours, obligèrent les deux autres à ſuſpendre leur entrepriſe : ils repaſsèrent en France pour rétablir leur ſanté.

Peu de tems après leur départ de *Loango*, y arrivèrent deux autres Miſſionnaires qu'ils avoient deſirés, mais qu'ils n'attendoient plus. Ceux-ci,

---

* Cette Miſſion s'étend ſur la côte occidentale d'Afrique, depuis la ligne équinoxiale, juſqu'au fleuve du Zaïre, dont l'embouchure eſt par les ſix degrés de latitude méridionale.

affligés de ſe voir privés des ſecours qu'ils s'étoient flattés de trouver dans leurs prédéceſſeurs pour la connoiſſance de la Langue & des mœurs du pays, n'en crurent pas moins devoir s'appliquer à l'œuvre qu'ils venoient entreprendre.

De fortes raiſons le déterminèrent à paſſer dans le Royaume de *Kakongo* *. Le Roi du pays les reçut avec bonté, leur fit donner un logement & des vivres. Les habitans, pour la plûpart, leur témoignèrent beaucoup d'eſtime, d'affection, & même de penchant à s'inſtruire.

Les Miſſionnaires, encouragés par cette heureuſe réception, crurent devoir s'ap-

* Kakongo eſt un des Royaumes dépendans de la Miſſion de Loango.

pliquer à l'étude de la Langue, & ils le firent avec ſuccès. Déja ils étoient en état de compoſer & de prononcer quelques inſtructions, lorſque l'épuiſement de l'un d'eux, l'obligea, à ſon grand regret, de repaſſer en France. L'autre le ſuivit quatre mois après.

Si ces premières tentatives n'ont pas eu de grands ſuccès en apparence *, elles ont mis les Miſſionnaires en état de s'en promettre & de s'en procurer de plus rapides, lorſque, avec plus de coopérateurs & de ſecours, ils pour-

---

* L'on ne doit pas néanmoins regarder comme un léger avantage, le Baptême que les Miſſionnaires ont conféré à pluſieurs moribonds, & les autres Sacremens qu'ils ont adminiſtrés aux François, tant en ſanté qu'en danger de mort, & qui auroient été privés ſans eux de ces ſecours.

ront reprendre leur entrepriſe, comme ils ſe le propoſent, & comme les y engagent des perſonnes également recommandables par leurs lumières & leurs vertus.

Ce digne projet a été mis ſous les yeux de M. l'Archevêque de Paris, qui, l'ayant fait examiner par ſon Conſeil, daigne l'honorer de ſa protection, & les Miſſionnaires de ſa bienveillance.

Notre Saint Pere le Pape Clément XIV, a renouvellé leurs pouvoirs par un Reſcrit du 23 Février 1772.

Déja ſix Eccléſiaſtiques ſe ſont réunis à deux * des quatre premiers Miſſionnaires, pour

* Ces deux anciens Miſſionnaires ſont M. Belgarde, Préfet de la Miſſion, & M. Deſcourvieres.

ſe vouer à cette bonne œuvre. De pieux Laïcs s'offrent à les y accompagner : ils n'attendent plus que le moment où il plaira à la Providence de les mettre en état de partir. Les raiſons ſuivantes les y animent de plus en plus.

Eſpérance de l'entrepriſe.

C'eſt du ſecours du Ciel qu'ils doivent attendre, & qu'ils attendent uniquement leurs ſuccès. Mais ne peut-on pas regarder comme un heureux préſage, les ouvertures & les facilités que la Providence ſemble leur ménager? Les voici.

I. Un plus grand nombre d'Ouvriers aſſurera mieux l'entrepriſe, qu'on ne ſe verra pas forcé d'abandonner.

II. L'expérience des Miſ-

ſionaires, les maladies mêmes qu'ils ont eſſuyées, faute de connoître le climat, leur feront prendre de juſtes précautions pour s'en préſerver, ou pour y remédier avec ſuccès.

III. La connoiſſance de la Langue qu'ils ont acquiſe, & dont ils vont inſtruire leurs Confrères, les mettra tous en état de ſe livrer aux fonctions de leur miniſtère dès leur arrivée.

IV. Ils auront l'entrée la plus libre dans le pays, la permiſſion de s'y établir, & toute liberté d'annoncer la Religion. Le Roi de *Kakongo* les deſire, ainſi que ſon Succeſſeur préſomptif & les Principaux du pays. Les peuples ſont diſpoſés & prévenus en leur faveur. Un grand nombre ont promis de les écouter avec docilité,

& de leur donner leurs enfans à baptiſer & à inſtruire.

V. Le caractère & les mœurs de ces peuples * les rendent très-ſuſceptibles d'inſtruction. Ils ſont doux ; on ne voit preſque jamais de conteſtations entr'eux.

Pleins d'affection les uns pour les autres, ils ſoutiennent avec zèle leurs intérêts réciproques.

Déſintéreſſés à l'excès, pour ainſi dire, ils partagent volontiers le peu de bien qu'ils ont avec ceux qui en manquent, fuſſent-ils Etrangers ?

Sobres & tempérans, on pourroit même dire mortifiés,

---

* L'on ne parle ici que du caractère & des mœurs de ceux qui n'ont pas de commerce avec les Etrangers ; c'eſt heureuſement le plus grand nombre. Les autres ſont communément fort vicieux.

la plûpart ne ſe nourriſſent que de *Manioc* *, de quelques autres racines ou fruits, & tous couchent ſur la dure.

Chaſtes & pudiques autant qu'on en peut juger à l'extérieur, on ne les entend jamais proférer la moindre parole, dont la pudeur puiſſe être alarmée : ils n'ont pas même de termes pour exprimer ces familiarités ſi communes parmi les Européens, entre les perſonnes de différent ſexe. Ils aiment beaucoup à danſer, mais les hommes n'y danſent jamais avec les femmes. Enfin la polygamie, quoique per-

* Le Manioc eſt une racine fort inſipide de la manière dont ils la préparent : elle eſt beaucoup meilleure réduite en farine ou en caſſave, comme dans nos Colonies où elle ſert de nourriture aux Eſclaves, & même à pluſieurs Colons.

miſe, n'eſt pratiquée que par le plus petit nombre.

Idolâtres par ignorance, plus que par attachement, ils ſemblent ſentir eux-mêmes la vanité de leurs ſuperſtitions, & n'y tenir que par une eſpèce de routine facile à déraciner.

Auſſi, bien loin d'avoir la moindre répugnance pour les inſtructions des Miſſionnaires, ils les écoutent avec empreſſement & avec attention. Ceux qui trouvoient la morale de l'Evangile trop ſublime, leur diſoient : » *Ne nous quittez* » *pas, nous ſommes trop vieux* » *pour changer de Religion,* » *mais vous inſtruirez nos en-* » *fans; ils apprendront à faire* » *le bien avant de connoître le* » *mal : Hélas! ils ſeront bien* » *plus heureux que nous!* « D'autres, plus dociles à leurs

inſtructions, leur promettoient de ſe défaire des objets de leurs ſuperſtitions, s'ils conſentoient à demeurer avec eux pour leur apprendre à connoître & à ſervir le vrai Dieu.

Un d'eux nommé *Tamaponda*, époux d'une Princeſſe, eſtimable par la droiture de ſon eſprit & la bonté de ſon cœur, fut ſi frappé d'étonnement d'entendre les vérités de la Religion qu'on lui annonçoit, qu'il s'écria pluſieurs fois : *Je veux être Chrétien, quand même je devrois être le ſeul dans tout le Pays.*

La Princeſſe *Manteva*, tante du Roi de *Kakongo*, & le Prince *Makaïa*, ſucceſſeur préſomptif à la Couronne, ne témoignèrent pas moins de bonne volonté. Ce dernier fit même une exhortation pathé-

tique

tique à ſes gens, pour les exciter à écouter les Miſſionnaires.

Ils conçoivent avec facilité, & retiennent bien ce qu'ils ont appris. En voici un exemple. En 1769, l'un des Miſſionnaires ayant récité dans une place publique de la Ville de *Kenguélé*, Capitale du *Kakongo*, les Commandemens de Dieu dans la Langue du pays, une femme les écouta avec tant d'attention, qu'elle en rapporta plus d'un mois après une bonne partie, mot à mot, dans une aſſemblée de ſon village, en préſence de l'autre Miſſionnaire.

Ils ont beaucoup de docilité pour croire les vérités Chrétiennes. Un des enfans, que les Miſſionnaires avoient baptiſés, étant mort peu de jours après, ſes parens, perſuadés

des effets du Baptême qu'on venoit de leur apprendre, loin d'éclater en murmures, s'écrièrent dans les premiers tranſports de leur douleur, ſans ſavoir que les Miſſionnaires fuſſent à portée de les entendre : *Ah ! il eſt mort !... Mais heureuſement il a été baptiſé ; le voilà préſentement avec Dieu dans le Ciel !*

On ſupprime pluſieurs faits ſemblables *. Il eſt bien fâcheux que l'état d'épuiſement où ſe trouvoient les Miſſionnaires, les ait contraints d'in-

* Ceux qui deſireront un plus ample détail, pourront le faire ſavoir à M. Deſcourvieres, Miſſionnaire, qui ſe propoſe de demeurer à Paris juſqu'à la fin de la préſente année 1772. Son adreſſe eſt chez M. Drogy, Docteur de Sorbonne, chez les Dames Carmélites de la rue de Grenelle, Fauxbourg-Saint-Germain.

terrompre cette Miſſion, lorſqu'elle donnoit de ſi belles eſpérances.

Quel peuple, en effet, parut jamais plus près de la porte du ſalut? Et peut-on, ſans attendriſſement, voir ces heureuſes diſpoſitions demeurer inutiles?

Aux eſpérances qu'elles donnent, ſe joint encore la facilité des moyens pour l'entrepriſe.

Moyens de faire réuſſir la Miſſion.

Les Miſſionnaires, une fois arrivés, obtiendront facilement, au moyen de quelques petits préſens faits au Seigneur du lieu où ils voudront ſe fixer, un terrein ſuffiſant pour l'établiſſement qu'ils projettent. La fertilité du ſol,

qui ſera cultivée par les pieux Laïcs qui ſont diſpoſés à les ſuivre, leur fournira en abondance des fruits, du *manioc*, du bled de Turquie, du riz, du millet, peut-être même du froment, pour leur nourriture. Les vêtemens n'y ſont que de toile, & l'on peut s'en procurer à bon compte.

Il n'y aura donc preſque aucune dépenſe à faire ſur les lieux, après deux ou trois ans de ſéjour. Il ne s'agit, quant-à-préſent, que de pourvoir aux frais indiſpenſables pour l'équipement des Miſſionnaires, leur tranſport & les premières avances d'établiſſement. Il convient auſſi d'avoir un lieu de correſpondance en France, où deux ou trois des aſſociés ſeront occupés à recevoir, préparer & envoyer des ſujets,

& les petits ſecours néceſſaires à la Miſſion ; mais cette correſpondance pourra s'entretenir à peu de frais.

Les Miſſionnaires voudroient, comme Saint Paul, n'être à charge à perſonne ; ils ſe feront une loi de ſe renfermer dans le ſeul néceſſaire, & regarderont le peu qu'ils recevront de la pieuſe libéralité des ames vertueuſes, comme le tribut précieux de leur zèle & de leur charité ; & pour leur témoigner une juſte reconnoiſſance, ils ont pris la réſolution de dire chacun deux Meſſes par ſemaine à l'intention de leurs Bienfaiteurs, pendant tout le tems qu'ils demeureront dans la Miſſion, & que la ſanté, la liberté & les autres circonſtances, pourront le permettre.

Si quelqu'un a le zèle du Seigneur (& l'on ſe flatte que le nombre en eſt encore grand) qu'il ſe laiſſe toucher à la vue de tant d'ames rachetées au prix du ſang d'un Dieu qui périſſent miſérablement faute de ſecours! Quel eſt le cœur généreux, ſenſible aux intérêts de la gloire de Dieu, & au ſalut de ſes frères, qui n'accordera pas volontiers, pour le ſuccès d'une œuvre ſi ſainte, une légère portion des biens que la divine Providence lui a départis avec libéralité! Un intérêt ſi preſſant, une fin ſi noble, ne demanderoient-ils pas même qu'on ſe retranchât un peu de ce prétendu néceſſaire, que l'uſage étend aujourd'hui bien au-delà des bornes?

Si le ſacrifice eſt grand, l'ob-

jet l'eſt bien davantage ; la récompenſe ne ſera pas moindre. Elle eſt promiſe à quiconque aura donné un verre d'eau à ſon frère dans ſon beſoin ; que ſera-t-elle pour celui qui aura contribué au ſalut de tant d'ames !

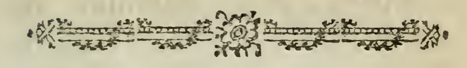
Il n'eſt aucun Chrétien qui ne doive y contribuer, du moins par la ferveur de ſes prières. L'on conjure donc tous les Fidèles d'en adreſſer à Dieu chaque jour, pour le ſuccès d'une ſi ſainte entrepriſe, & pour la converſion de tous les Infidèles. Hélas ! il s'en perd un ſi grand nombre, faute de connoître la voie qui conduit à la vie ! Prions donc la ſouveraine Vérité, comme elle nous y invite, de leur ſuſciter des guides charitables ; ſupplions avec ardeur le Maî-

tre de la moisson, qu'il daigne y envoyer de dignes Moissonneurs; elle est si abondante, le nombre des Ouvriers est si petit! *Messis quidem multa, operarii autem pauci. Rogate ergo Dominum messis ut mittat operarios in messem suam.* Matth. c. IX.

Les personnes qui voudront contribuer à cette bonne œuvre, pourront confier leurs aumônes, ou aux Missionnaires, pendant qu'ils demeureront à Paris, ou à M. le Procureur du Séminaire de Saint Nicolas du Chardonnet, rue Saint-Victor.



LETTRE



LETTRE

Ecrite à M. Savary, Agent Général des affaires du Duc de Mantoue, en France.

De Bassora le 19 d'Octobre 1675.

JE vous écris de *Bassora*, ville de l'Arabie déserte, éloignée de trente lieues d'un des plus beaux fleuves du monde, que l'on appelle en Langue du pays *le grand Fleuve*; il est produit par l'union de l'Euphrate & du Tigre. La situation de *Bassora* est charmante du côté de la rivière, à cause du grand nombre de palmiers qui croissent sur ses bords. Le côté de la terre n'est pas à

beaucoup près ſi agréable. A peine ſort-on des murailles qu'on voit, autant que la vue peut s'étendre, des déſerts immenſes qui n'offrent pas même le moindre buiſſon. C'eſt une terre ſeche & brûlée, qui s'étend très-loin dans l'Arabie ; il ſeroit inutile & même dangereux d'en entreprendre la traverſée ; c'eſt pourquoi pluſieurs de nos Miſſionnaires ſont paſſés en Perſe pour chercher le frais. Pour nous, nous avons tâché de nous garantir des grandes chaleurs en gardant le logis.

Les maiſons de *Baſſora* ne ſont faites que de terre ou de brique ſechée au ſoleil, la couverture en eſt platte & de terre battue. Cette ville a environ quatre lieues de longueur ; mais dans cette grande éten-

due l'on trouve beaucoup de terrain inutile & inhabité. Elle est présentement au pouvoir de la Porte, qui s'en est emparée depuis dix ans, & en a chassé les Bachas Arabes qui ne reconnoissoient le Grand Seigneur que par quelques petits présens qu'ils lui envoyoient. Le commerce que l'on fait ici, consiste en perles que l'on pêche dans le *Golfe Persique*, en dattes que l'on envoie par toutes les Indes, & en d'autres productions de l'Arabie. Il arrive tous les ans de *Surate* & des autres parties des Indes, dans les mois de Juillet & d'Août, des vaisseaux qui retournent en Novembre & Décembre. Il vient aussi des Caravannes de Marchands d'*Alep* & de *Bagdad*, pour acheter les marchandises des Indes.

Tous les habitans de *Bassora*, sont Mahométans, si vous en exceptez cinquante ou soixante maisons de Chrétiens, que l'on appelle vulgairement *de Saint Jean*. Ces Chrétiens, qui n'en ont que le nom, ne connoissent ni mystères, ni sacremens, ni cérémonies : ils ignorent même le nom de J. C. Toute leur religion consiste à se laver dans l'eau du fleuve. Ils fêtent *Saint Jean* & *Adam*, le premier père. Il y a ici une Mission de Pères Carmes Déchaussés, qui travaillent à la conversion de ces Chrétiens étrangers que l'on nomme aussi *Sabis*. Nous avons eu la consolation, dans le séjour de cinq mois que nous avons fait chez ces bons Missionnaires, de voir plusieurs de ces *Sabis*, venir à la messe, & faire tou-

tes les fonctions de bons Chrétiens ; ils ont une Eglise, où l'on fait publiquement le service divin.

Nous allons passer bientôt sur un vaisseau Anglois qui doit nous porter à *Surate* ; mais avant de m'embarquer, permettez-moi, Monsieur, de vous faire un tableau très-abrégé de notre voyage, depuis notre arrivée dans l'Empire Turc, jusqu'à notre sortie.

Le 17 de Novembre 1674, nous mouillâmes sur le soir à la rade d'*Alexandrette* en Syrie. Ce lieu est très-mal-sain & n'est considérable qu'à cause du voisinage d'*Alep*. Il en est comme le port.

Son nom d'*Alexandrette*, a fait croire à plusieurs qu'Alexandre le Grand vint avec sa

flotte prendre terre en cet endroit, lorſqu'il couroit à la conquête de l'Aſie. A deux lieues du rivage ; on nous a fait voir des colonnes qu'on dit avoir été élevées en mémoire de *Jonas*, lorſqu'il fut rejetté ſur ce lieu par la baleine. Les Pères de la Terre Sainte ont ici une Egliſe publique pour les Catholiques de l'Europe, qui abordent dans ce port. Le mauvais air chaſſe de cette ville preſque tous ſes habitans ; il n'y reſte que ceux qui n'ont pas le moyen d'en ſortir, principalement dans les grandes chaleurs. *Alexandrette* eſt gouvernée par un Vice-Conſul François & un Anglois, dépendants tous deux des Conſuls François & Anglois qui réſident à *Alep*. M. le Vice-Conſul François nous

reçut dans ſa maiſon avec beaucoup de civilité, & nous y demeurâmes juſqu'au moment de partir pour *Alep*, qui eſt éloigné de vingt-cinq lieues.

Le 19 du même mois, nous partimes pour *Alep* au nombre de cinq Miſſionnaires; nous prîmes, ſuivant la coutume, un Janiſſaire pour nous eſcorter. Le Vice-Conſul François nous avertit de ne point payer vingt-deux écus de droits que chaque Caravanne de France doit compter pour paſſer d'*Alexandrette* à *Alep*. Il nous dit que *M. de Nointel*, Ambaſſadeur à la Porte, avoit fait exempter les Miſſionnaires de ce droit. Le 20 nous nous trouvâmes onze, & nous paſſâmes les plaines d'*Antioche*; nous vîmes de loin les ruines de cette grande ville,

autrefois le premier Siège de *Saint Pierre.* L'on nous dit que la principale Eglise a été profanée & changée en Mosquée. Cependant il en reste une aux Chrétiens de cette ville, qui n'est plus aujourd'hui qu'une bourgade, & ils ont un Patriarche Schismatique. Le 21 nous arrivâmes à *Alep*, accompagnés d'un grand nombre de François qui étoient venus au-devant de nous. Ils avoient appris l'arrivée de notre vaisseau à *Alexandrette*, par des pigeons qu'on avoit lâchés avec un billet sous l'aîle, & qui s'en étoient retournés à *Alep*, d'où on les apporte dans des cages. Ces messagers volans sont fort communs dans ce pays; ils vont même de *Bassora* à *Bagdad*, qui en est éloigné de plus de cent lieues.

Alep eſt une ville des plus peuplées & des plus marchandes de l'Empire Turc. Durant le ſejour de ſix ſemaines que nous y avons fait, nous avons remarqué ce qu'il y avoit de plus conſidérable. Sa ſituation eſt agréable à la vue, le pays en eſt plat & très-abondant ; elle m'a paru plus grande & plus peuplée que Rouen ; c'eſt un des premiers gouvernemens de la Turquie. Il y a grand nombre de bâtimens faits comme des Monaſtères ; on les appelle *Camps*. Nous allâmes deſcendre au grand Camp, qui eſt la demeure de M. Dupont, Conſul François, dont nous fumes reçus avec beaucoup d'honnêteté ; il ne voulut pas même recevoir le droit de Conſulat du peu que nous portions.

Il y a dans cette ville vingt-cinq ou trente mille Chrétiens de diverſes Sectes ; ſavoir, Grecs, Arméniens, Syriens & Maronites. Les Maronites ſont tous Catholiques, & dépendent de leur Archevêque qui eſt au Mont-Liban. Les Syriens ont auſſi un Archevêque qui eſt très-zélé Catholique, & qui a ramené au bercail pluſieurs brebis égarées. Les Miſſionnaires, actuellement réſidants ici, ſont Jéſuites, Capucins & Carmes Déchauſſés ; ils travaillent continuellement à la converſion de ces pauvres Chrétiens, qui joignent au Schiſme pluſieurs héréſies, & qui gémiſſent ſous la dure tyrannie des Turcs. Les Miſſionnaires ne peuvent travailler ouvertement à la converſion des Mahométans, par-

ce que c'eſt une loi ſacrée parmi eux, de ne point parler de la religion ſous peine de la vie, pas même en manière de controverſe; & l'on feroit brûler celui qui ſe ſeroit converti, & ceux qui auroient contribué à la converſion.

Nous avons été obligés de ſéjourner à *Alep* plus longtems que nous n'aurions voulu, à cauſe du *Ramadan*; c'eſt le Carême des Turcs; aucune Caravanne ne peut partir dans ce tems. Alors il ſe fait de grandes réjouiſſances dans la ville; on environne les Moſquées d'une grande quantité de lampes allumées, ce qui forme un très-beau ſpectacle; on donne des concerts dans les Tours, & l'on fait enſuite une décharge d'artillerie.

C'eſt ainſi que les Turcs ouvrent leur tems de pénitence, qui conſiſte à ne point manger, tant que le jour dure. Mais lorſque la nuit commence, & qu'on ne peut plus diſtinguer le fil bleu d'avec le fil noir, ſuivant l'expreſſion de l'Alcoran, ils peuvent manger tout ce que bon leur ſemble, excepté ce qui leur eſt défendu par la Loi.

Il ſe fait à *Alep* un très-grand commerce des marchandiſes de Perſe, des Indes, & de tout ce qui croît & ſe fabrique dans cet Empire, comme coton, noix de galles, drogues, maroquin, &c. Les François y portent de l'argent & du papier commerçant; les Anglois, au contraire, y font leur commerce, ſans employer

ni l'un ni l'autre. Ils apportent de l'étain, du cuivre & des draps, marchandises fort chères au Levant, ce qui les enrichit; aussi les meilleures maisons d'*Alep* sont-elles Angloises.

Le 7 de Janvier 1675, nous partîmes d'*Alep* pour *Diarbeker*. Nous couchâmes le soir dans une grotte éloignée de la ville d'environ une demi-lieue; c'étoit le rendez-vous de la Caravanne. Le lendemain nous commençâmes à faire route avant le jour, & nous marchâmes deux lieues sans nous reconnoître; mais le jour ayant commencé de paroître, nous nous apperçûmes que nous étions très-mal accompagnés. Notre Caravanne consistoit en trente muletiers qui condui-

ſoient du ſavon, & en cent ou cent vingt bêtes de charge. Trois Marchands, ſeulement, étoient armés. Notre guide nous fit arriver de nuit, afin qu'on n'apperçût pas notre foibleſſe. Nous diminuâmes de nombre, car le froid & la neige retinrent pluſieurs Marchands qui devoient partir avec nous, & nous fumes obligés de camper ſur la neige au milieu d'un bois. Après un peu de fatigues & de ſéjour dans un petit village, nous arrivâmes à *Samancour*, petite ville de Syrie, où demeurent quelques Chrétiens. Nous ne pûmes ſavoir de quelle Secte ils étoient, parce que le valet que nous avions pris à *Alep* pour nous ſervir d'interprête, ne ſavoit que quelques mots Italiens.

Nous partîmes de *Samancour* après six jours de repos, & nous arrivâmes, à travers les neiges & les mauvais chemins, à *Galgas*, bourg Syrien situé dans les montagnes. Nous serions restés long-tems dans ce bourg à cause du mauvais tems, si le Bacha de *Diarbeker* n'eût envoyé des troupes de son gouvernement à *Constantinople*, pour aller ensuite en Pologne. Heureusement ces troupes passèrent par le bourg où nous étions, & les Communes furent obligées de refaire les chemins du Diarbek.

Le 2 de Mars nous passâmes l'Euphrate & nous entrâmes dans les plaines admirables de la Mésopotamie, pays célèbre dans l'Écriture Sainte par la demeure du premier Patriarche.

Quoique la neige couvrît toute la terre, cette province nous parut la plus belle & la plus fertile que nous eussions encore vue. Nous ne pûmes arriver que le 9 à *Diarbeker*, parce que le dégel nous arrêta en plusieurs endroits. Nous dépêchâmes un valet aux Capucins Missionnaires dans cette ville. Ces bons Pères nous reçurent avec joie. Nous les avions mis fort en peine d'avoir été deux mois à faire soixante lieues, tandis que les Caravannes ordinaires les traversent en quinze jours. Ils craignoient que nous ne nous fussions perdus dans les neiges, qui, depuis plus de cent ans, n'avoient été si considérables dans ce pays. C'étoit un bonheur pour nous d'avoir essuyé de si mauvais tems, parce

parce que les Arabes voleurs étoient obligés de reſter chez eux, & vu la foibleſſe de notre Caravanne, nous n'aurions pas manqué d'être dépouillés s'il eût fait beau.

Nous reſtâmes un mois entier chez les bons Miſſionnaires Capucins, à cauſe du débordement de la rivière. Ce retard nous donna le tems d'examiner *Diarbeker*, capitale du Diarbek, ou Méſopotamie. Cette ville a été autrefois au pouvoir des Romains; elle eſt ſituée à un jet de pierre du Tygre, un des plus beaux fleuves du monde. Du côté de la terre vous voyez une plaine magnifique d'environ dix lieues, abondante en productions excellentes; c'eſt quelque choſe de raviſſant que la vue de ce pays délicieux. Du

côté du fleuve ſont les murailles de la ville, bâties ſur un roc eſcarpé. Une petite côte en pente douce la ſépare du Tygre. Les murs de *Diarbeker* ſont de pierre de taille, très-élevés du côté de la plaine, & flanqués d'un grand nombre de tours. Ces fortifications ſont à l'antique. Le château eſt ſéparé de la ville par une forte muraille; c'eſt la demeure du Bacha.

Il y a pluſieurs ſortes de Chrétiens à *Diarbeker*; on y voit auſſi beaucoup de Juifs. Les Miſſionnaires Capucins y font profeſſion de médecine, & ne doivent leur tranquillité qu'à cet Art. Le Bacha ſe ſert même d'eux lorſqu'il eſt malade. Les peuples de tout ce pays prennent les François pour autant de Médecins, &

nous les avons vu pluſieurs fois nous apporter leurs malades pour les guérir.

Le maroquin, les toiles de coton & les noix de galles, ſont les objets les plus importans du commerce de *Diarbeker*. Les bois des environs ſont remplis de ces ſortes de noix.

Le Tigre étant devenu navigable, nous nous embarquâmes ſur un *quellec*. Cette machine eſt faite comme un train de bois; elle eſt quarrée, & on y attache quantité d'outres. On eſt obligé de naviger ainſi ſur le Tigre; les rochers qui ſe trouvent dans ſon lit, empêchent qu'on ne ſe ſerve de bateaux. Pendant les trois premiers jours de notre navigation, nous vîmes le rivage du fleuve bordé de rochers

d'une hauteur prodigieuſe ; nous ne paſſâmes point ces lieux ſans appréhender les *Curdes* qui logent dans ces hautes montagnes. Le treize d'Avril nous deſcendîmes à *Mouſol* ou *Moſul*. Cette ville eſt voiſine de l'endroit où Ninive a ſubſiſté ; on en voit encore quelques ruines à demi enſevelies ſous les terres. *Moſul* eſt éloignée de ſoixante lieues de *Diarbeker* ; l'enceinte de ſes murs eſt très-vaſte, mais elle contient peu d'habitans : le plus grand nombre ſont Chrétiens Neſtoriens. Les Pères Capucins Miſſionnaires ſe maintiennent à *Moſul*, en pratiquant la Médecine. Nous fîmes nos Pâques en cet endroit avec ces bons Pères qui nous témoignèrent beaucoup de charité. Nous leur demandâmes l'é-

tat du Chrïstianisme dans ces cantons, ils nous dirent que de l'autre côté du Tigre, au pays des Medes, à trois ou quatre journées de cette ville, il y avoit plusieurs bourgades de Chrétiens. C'est de ce même côté que l'on apperçoit les ruines de Ninive. Au milieu est un tombeau que l'on tient, par tradition, être celui du Prophête Jonas. Les Turcs l'ont enfermé dans une mosquée bâtie exprès sur ces débris.

Le Lundi de Pâques, quinze d'Avril, nous repartîmes de *Mosul* sur nos *quellecs*. Le cours du fleuve devint plus doux; le pays que nous vîmes jusqu'à *Bagdad* étoit plat, agréable & abondant. Deux jours après nous apperçûmes une petite ville nommée *Ti-*

chery, & nous commençâmes à voir le long du rivage les tentes des Arabes qui viennent en été camper ſur les bords du Tigre. Comme il eſt très-large en cet endroit, & qu'il roule majeſtueuſement ſes ondes, nous nous laiſſions aller ſur notre *quellec* au gré de l'eau, ſans crainte d'être ſurpris par les voleurs; mais pendant la nuit on faiſoit la garde. A peine eûmes-nous fait quelques lieues dans la Chaldée, toujours le long du fleuve, que nous vîmes dans le lointain les ruines de l'ancienne Baylone, triſte ſéjour du peuple Juif, ſous le regne de Nabuchodonoſor. Ces ruines s'étendent plus loin que la portée de la vue; elles ſont immenſes & impriment un certain reſpect. Ce jour-là nous continuâmes de deſcen-

dre ; & si la nuit ne nous eût surpris en un certain endroit, nous eussions vu les débris de la Tour de Babel que d'autres disent être les ruines d'une tour bâtie par les Arabes modernes. Le dix-neuf d'Avril, nous arrivâmes enfin à *Bagdad* qui est la nouvelle Babylone. Cette ville n'est ni plus grande ni plus peuplée qu'Orléans. Les maisons des riches habitans sont bâties de briques que l'on a apportées de l'ancienne Babylone ; les murs sont faits de la même matière. *Bagdad* est au confluent du Tigre du côté de la Chaldée, dans une très-belle situation. Le pays paroît gras, & les bords du fleuve agréables, tant à cause de la largeur de son lit, que des palmiers qui croissent sur son rivage. Il y

a environ quarante ans que les Turcs prirent cette ville ſur les Perſans. Les Pères Capucins, y ont une Miſſion en ce lieu ; avertis de notre arrivée, ils vinrent nous prendre, & nous conduiſirent dans leurs maiſons. Les Miſſionnaires ſont plus tranquilles ici que dans tout autre endroit de la Turquie, parce que les Turcs ont cette bonne politique de laiſſer les choſes comme ils les trouvent dans les villes qu'ils ſoumettent à leur domination.

Il n'y a pas plus de douze cent Chrétiens dans *Bagdad*, & chaque Secte y a le libre exercice de ſa Religion.

Le commerce de *Bagdad* ſe fait par les Négocians de *Moſul* & de *Baſſora*, qui viennent y prendre les marchandi-

ſes

ſes de Perſe & des Indes, & de-là les tranſportent dans tout l'Empire, & même juſqu'en Europe. Le 21 d'Avril nous nous rembarquâmes dans une barque pour deſcendre à *Baſſora*, d'où je vous écris & dont je vous ai parlé au commencement de cette Lettre. Avant que d'arriver où nous ſommes maintenant, nous paſſâmes devant pluſieurs villes & villages dont je ne vous parlerai point, parce que je n'y ai rien remarqué de conſidérable. Nous nous arrêtâmes ſeulement à *Génaſir*, petite ville où le Tigre ſe diviſe en pluſieurs branches; nous le paſſâmes dans des lieux où ſon lit eſt fort étroit, lieux dangereux à cauſe des Arabes. Près de *Cornar*, où il y a douane, ſe fait la jonction du Tigre &

de l'Euphrate. Cette ville, autrefois frontière, eſt bien fortifiée & ſous la domination du Grand-Seigneur.

Le trois de Mai, après avoir deſcendu le fleuve toute la nuit, nous arrivâmes à *Baſſora.* Voilà, à-peu-près, Monſieur, quel a été notre voyage; je finirai cette lettre après vous avoir dit un mot des Levantins: ils ſont très-graves & ne rient preſque jamais; ils ne ſe battent point, & rarement on voit des querelles parmi eux. Ils ſont ſages & ruſés, & ne s'appliquent point aux Lettres. Le commerce & les armes, ſont leurs ſeuls exercices. Pour les Chrétiens, preſque toute leur ſcience conſiſte à ſavoir par cœur beaucoup de Pſeaumes. Ils ſont timides; les Turcs les mépriſent; ils ne

peuvent posséder aucun emploi, pas même servir de témoins. Si un Musulman les frappe, il faut qu'ils le souffrent, parce qu'il leur est défendu de frapper un Turc, sous peine d'avoir la main coupée.

N. B. Je ne puis vous dire aucune particularité de notre voyage de *Bassora* à *Surate*, parce que quand nous sommes arrivés dans cette rade, les vaisseaux par lesquels je vous écrivis, étoient prêts à faire voile pour la France. Si nous avons eu de la peine & de la fatigue dans notre voyage des Indes, à cause des vents contraires qui ont beaucoup retardé notre route, nous en avons été bien récompensés par la joie que nous ressentîmes l'autre jour en mouillant

à la rade de cette ville, de voir au milieu des Indes, trois vaiſſeaux de notre grand Roi, porter le pavillon blanc, & de voir fleurir les lys dans des mers où nos ennemis ſont ſi puiſſans. Le même jour, comme nous nous préparions pour aller à *Surate*, une chaloupe d'un des trois vaiſſeaux qui portoient pavillon blanc, vint à notre bord qui fut reconnu à ſa bannière pour être Anglois. Le Commandant de la chaloupe nous dit que des trois vaiſſeaux François, deux étoient à la Compagnie, & l'autre au Roi. Nous deſcendîmes dans la chaloupe pour aller ſaluer M. le Général Baron, qui étoit ſur un des vaiſſeaux de la Compagnie, & pour voir trois de nos Miſſionnaires qui étoient paſſés de Perſe aux In-

des, ſur des vaiſſeaux Portugais. M. Baron eſtime beaucoup nos Miſſions, il eſt fort votre ami, & m'a fait mille careſſes, parce que je vous appartenois. Cet homme eſt l'honneur des François dans les Indes. Il étoit tems qu'il y arrivât; les lys commençoient à ſe flétrir ſur la côte de Coromandel. Dans huit ou dix jours nous partons par terre pour cette côte, & de-là nous chercherons un paſſage pour Siam, qui eſt le lieu fixe de nos Miſſions, & où réſident nos Seigneurs Evêques, ſous le commandement deſquels nous devons travailler à la vigne. L'on nous a dit ici que Dieu diſpoſe tellement le peuple de Siam & de la Cochinchine, que la moiſſon doit être très-abondante, il ne man-

que que d'ouvriers. Adieu, Monſieur, je vous prie, par toutes les marques d'amitié que vous m'avez données, de vous réjouir dans le Seigneur, de mon abſence auprès de vous.

FIN.



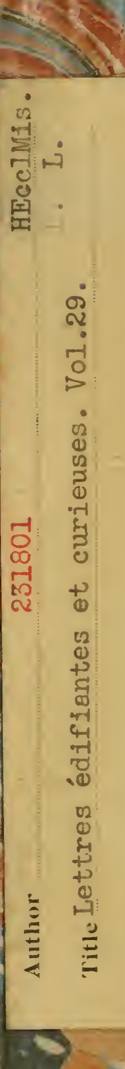
TABLE

DES MATIERES

Contenues dans le 29e Recueil.

Fin de la Table.




HEccl M1s.
L. L.
231801
Author
Title Lettres édifiantes et curieuses. Vol.29.

